09914
u(492) B78
09914

1878. Нина Филипповна
Евецкая.

Поверніть книгу не пізніше зазначеного терміну

17.02	22	57290		

Confessions

conjugales

DU MÊME AUTEUR

CONFESSIONS D'UNE FILLE DE TRENTE ANS. . . 1 vol.
ROMAN DE FEMMES. . . . . 1 vol.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

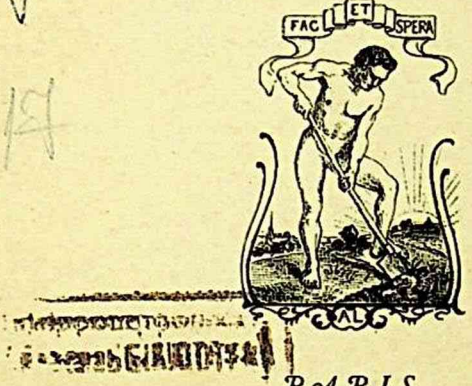
12
1E2.

K
581
N(pp.)
B78

MARIE ANNE DE BOVET

Confessions conjugales

+ 09914.pp



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31
NEW-YORK, 1127 BROADWAY

M DCCC XCVI

1896

A la mémoire

de mon cher et vieil ami

ARSÈNE HOUSSAYE

AVANT-PROPOS

En donnant naguère une publicité indiscrète aux Confessions d'une Fille de trente ans, *j'exprimais le souhait que, selon l'adage sur les peuples heureux, le mariage de Régine de Sylveréal n'eût pas d'histoire.*

Il n'en a point été ainsi. De même qu'elle m'avait communiqué ses premières confidences, elle m'a confié les secondes, où j'ai retrouvé le cynisme, l'immoralité, l'impertinence qui m'avaient plu dans les autres. Présumant que ceux qui ont pris quelque intérêt à sa vie de garçon — comme elle disait — seront curieux de savoir de quelle façon elle s'est

comportée sur le bien autrement périlleux terrain conjugal, je me suis empressée de tenir pour une autorisation de les livrer au public son oubli de me l'interdire.

Je veux espérer que le lecteur m'en saura gré.

Нина Дмитриевна
Евецкая.

Confessions conjugales

I

L'usage veut que pour une fille le mariage soit une crise extraordinaire qui la fait changer de peau du soir au matin. En cela comme dans le reste, je ne suis pas selon la formule, car j'ai beau me tâter, je me sens absolument la même qu'il y a six mois, avec en supplément un homme dans ma vie, sensiblement plus près qu'aucun de ceux qui s'y trouvaient avant, et voilà tout — quelque chose comme une personne qui ayant

déménagé, a disposé ses bibelots autrement, mais ce sont toujours les mêmes.

Cela s'est fait aussi lestement qu'il a été possible. Prolonger cette situation ambiguë des préliminaires ne sert à rien de rien. Des naïfs vous disent que c'est pour se mieux connaître — ah! le bon billet... Qu'avant d'échanger les paroles on prenne ses dimensions de son mieux, mais une fois le denier à Dieu donné, autant s'installer tout de suite. Comme ce n'est qu'à l'usage qu'on saura si cela s'ajuste, on y gagnera d'être plus tôt fixés.

Pas davantage n'est-ce pour se donner le temps de la réflexion. Il vous est certainement arrivé, voyant un petit meuble qui vous plaît, après avoir demandé le prix, de dire : « C'est bien, je vais y penser. » C'est pour la forme. Vous voulez vous poser vis-à-vis de vous-même en personne sage, qui calcule son budget et ne fait rien à la légère. Mais au vrai, vous êtes absolument décidé. Tellement décidé que vous n'y

réfléchissez pas une seconde, à moins que ce soit pour trouver la place où le mettre. Le temps moral écoulé, vous allez le chercher, comme la chose la plus prévue du monde, quand bien même ce ne serait pas trop raisonnable et le sachant pertinemment.

Pour se marier il en va de même. Pourquoi alors traîner en longueur une préface qui, si courte qu'elle soit, est encore bien assez énervante? Il y a des filles qui sont pressées d'en finir pour — parfaitement (sans d'ailleurs s'en rendre compte). Mais d'ordinaire elles ne le sont pas, trouvant cela si amusant, un monsieur qui leur fait la cour, c'est-à-dire qu'on leur permet de voir tous les jours, quelquefois en tête-à-tête un moment, qui leur tient des propos obligeants, leur envoie des fleurs et des loges, leur baise la main, les enveloppe d'un désir discret qu'elles n'avaient jamais deviné chez personne. Comme d'autre part l'instinct leur dit qu'il n'est pas si amoureux que cela — je parle

des filles pas bêtes, et il y en a beaucoup — que c'est une affaire d'étiquette, que par les ménages de leur entourage elles voient combien peu cela dure, elles ont tout intérêt à prolonger cette phase aimable.

Tel n'était pas mon cas. Les galanteries masculines n'avaient rien à m'apprendre. La cour pour le mauvais motif, ou si vous voulez pour pas de motif du tout, pour le plaisir, cela coule de source, c'est naturel, c'est quelquefois corsé, c'est capricieux aussi, et fantaisiste. L'autre, par le seul fait qu'elle constitue une formalité de rigueur, c'est voulu, c'est tendu, c'est froid.

Toutefois je dois rendre à M. de Montjoye cette justice qu'il a été parfait. Pas de passion à l'Antony, qui serait tout à fait déplacée dans le mariage et fort ridicule avant, puisque à la dernière heure, qu'un cheveu se mette en travers, on rompra sans douleur et on s'en ira aimer ailleurs, chacun de son côté. Pas davantage de sentimentalité troubadour, façon dessus de pendule,

comme si on en était à ses premières amours de rhétoricien. Il est des hommes qui en pareille conjoncture croient devoir s'affubler de cette virginité de cœur en simili, pour faire pendant à la virginité de corps de celle qu'ils épousent. A d'autres... Avec moi, de la part de n'importe qui cela n'aurait pas pris, à plus forte raison de l'ancien ami de la princesse Antonia.

Non plus de ces airs de coq vainqueur, qui inspirent à une femme la perverse envie de le faire déchanter. Encore moins le genre transi et timoré de celui qui présentement donne ce qu'il a de mieux, mais n'a pas l'air bien sûr d'être à la hauteur plus tard.

Rien de tout cela. Il a été irréprochable de tenue sous les armes, bien carré dans son assiette, la mine de qui sait ce qu'il aura à faire et ne sera pas embarrassé de le faire, réservant l'amour pour le moment où il sera en situation, et n'en faisant point à l'avance d'étalage indiscret et de dépense inutile. Bref, très mari avant la

lettre, et c'était ce qu'il fallait, car enfin je me mariais par curiosité du mariage, n'est-ce pas, non par curiosité du flirt.

Pas curiosité au sens aussi bébête qu'indécent du mot. Un peu curiosité du soldat sur le point d'aller au feu et de voir à quoi cela ressemble, bien davantage curiosité de l'officier qui, ne connaissant encore la stratégie et la tactique que par les grandes manœuvres, va avoir à les mettre en pratique sur le terrain de la guerre. Bonnes gens pour qui le mariage est un havre de paix, un bain de sérénité, une oasis de confiance... Grand bien vous fasse et préparez-vous à payer les pots cassés. Ou si on ne casse pas de pots, je n'envie point vos joies béates. Il faut pourtant s'occuper à quelque chose dans la vie. Moi je suis d'humeur batailleuse, et c'est pourquoi j'avais hâte de commencer les opérations.

Inutile de dire que ce ne sont pas les préparatifs matériels qui m'ont retardée. Pour quelques emplettes, y a-t-il de quoi être aux champs?

Ma tante Hortense était consternée parce que j'ai arrangé moi-même mes petites affaires, lui représentant que, si j'étais assez grande fille pour en faire à ma tête depuis pas mal d'années, je ne voyais pas du tout en quoi le fait que je me disposais à changer d'état civil m'obligerait d'appeler ma famille à la rescousse.

Grâce à cette sage précaution, le nécessaire a été fait sans tambour ni trompette.

A entendre le bruit qui se mène d'ordinaire autour de ces choses très intimes, il semblerait qu'une fille n'a jamais porté de chemises. En admettant qu'on aille se commander chez Doucet des dessous un peu plus suggestifs que ceux du célibat, avec une matinée employée à choisir des modèles on en voit le bout, et il n'y a aucune raison pour mettre l'univers dans la confidence. Il y en a même de si bonnes pour n'y mettre personne, que je n'ai emmené avec moi ni la petite Bob, ni Blanche Leslie, ni Colette de Valenfleur, qui d'habitude auparavant

m'assistaient dans le choix de mes chiffons. Ah ! on a bien raison de dire que je ne fais rien comme les autres.

Quant au reste, comme M. de Montjoye avait une maison pour lui tout seul à Saint-Germain, il n'y a eu qu'à l'organiser, à quoi nous nous sommes employés activement, mais discrètement. Jamais je n'ai vu ma pauvre tante aussi scandalisée que le jour où j'y suis allée avec lui en reconnaissance, pour prendre mes mesures. Elle était bien habituée à ma mauvaise tenue comme fille. Mais dès que je me mariais, elle s'imaginait que j'allais redevenir bébé. Il paraît que c'est normal, étant illogique. Malheureusement pour elle, j'ai persisté jusqu'au bout à être logique et anormale.

Nous avons marché rondement et simplement. Selon une résolution arrêtée depuis ma première dent de sagesse, cela s'est passé entre quatre-z-yeux. Jamais je ne m'y serais résignée autrement, et quant à Guy, je crois bien que

c'est ce qui l'a décidé à sauter le pas. Peut-être étais-je la seule fille au monde de qui il aurait pu attendre cette dispense de la pire des corvées pour un homme. Aussi vraiment faut-il voir le doigt de Dieu dans notre rencontre chez les Latour-Prendgard'.

Donc, un beau matin, nous sommes arrivés tranquillement à la mairie de la rue d'Anjou, d'où nous nous sommes transférés, par autorisation spéciale, à la chapelle des Carmes, où est enterré mon arrière-grand-oncle l'archevêque.

Nous n'ignorons pas combien peu genreux d'avoir accompli le même jour les deux petites formalités. Mais vu l'absence totale d'apparat, il eût été saugrenu de nous infliger double dérangement. Quand on se marie en costume de vestale, impossible de traîner cela à l'état civil : on aurait l'air d'une noce du faubourg Saint-Denis. Mais comme j'étais en drap blanc bordé d'astrakan de même, avec un chapeau de den-

telle garni de bruyère blanche, il y avait moins d'inconvénient. Par une coupable concession aux convenances, je m'étais mis à la ceinture une branchette de fleur d'oranger naturelle. Ma belle-mère et ma tante en seraient mortes de saisissement sur la place, si j'avais négligé d'arborer ce symbole virginal d'une suprême indécence.

N'eût été le malaise de me trouver à des heures aussi indues en de pareils atours, j'aurais très bien supporté la chose. Ah ! le beau temps des mariages à minuit, voilà qui avait du style. Mais cela ne peut plus se faire. Ce que nous devenons concierge, c'est à pleurer.

Je n'ai pas été nerveuse pour un sou. Cet émoi du jour de noces est fort explicable chez les filles toutes jeunettes et innocentes, ou qui font semblant. De très bonne foi, elles s'imaginent accomplir un rite mystique, être l'héroïne d'une aventure rare, le grand premier rôle d'une pièce à spectacle, et cela leur donne à leurs propres

yeux une importance en raison directe de leur insignifiance d'auparavant. Je suis bien sûre qu'une veuve qui se remarie n'en fait pas tant d'affaires.

Hormis le point essentiel, je me trouvais approximativement dans la même situation. Outre que par nature je ne suis pas émotionnelle, je ne considérais point que le fait de devenir marquise de Montjoye ajoutât quoi que ce soit à ce qu'était Régine de Sylveréal. Puis je savais le mariage une chose extrêmement banale et tout le contraire de mystique.

Quant aux conséquences du lien que... à la gravité de l'engagement qui... j'avais eu tout le temps d'y songer depuis le matin où cela s'était décidé dans la promenade en phaéton. Pourquoi m'en serais-je empêtrée ce jour-là? Dès qu'on est en représentation, n'est-il pas de règle de s'asseoir sur les soucis qu'on peut avoir? A plus forte raison dans cette circonstance particulière, ne fût-ce que par égards pour l'autre,

de qui l'attitude à côté d'une Iphigénie menée à l'autel du sacrifice est vraiment difficile à porter.

Cette noce de douze personnes tout compris, et non les premiers venus, ce n'était pas ordinaire. Mon père, en grande tenue d'amiral, pour faire honneur à son gendre. Ma bonne tante Hortense, absolument ahurie, d'abord de cette chose renversante, ébouriffante, extravagante — pour elle — que sa nièce se mariât; ensuite d'un mariage si contraire à des usages qui, dans son esprit, sont d'institution divine. Tout au plus admettrait-elle qu'Adam et Ève se soient mariés sans convoquer le ban et l'arrière-ban de leurs relations, y compris leurs fournisseurs — et ce, pour cause. Elle n'en est pas encore remise.

Mon cousin Gab le hussard me servait de frère. Enfin, pour m'assister dans cette épreuve, mes deux vieux flirts : le prince Spada, l'ambassadeur des Deux-Siciles, avec son grand cordon jaune en travers du gilet, et Hector La-

Anna Cinnamond
Blanc

moussaye, qui avait sorti la cravate rouge qu'on ne se doute guère qu'il a conquise à la pointe de sa plume affilée et subtile.

Du côté de Guy, sa mère, tout à fait belle en velours noir, cheveux blancs et vieux point de Venise ; sa sœur et son beau-frère ; comme témoins, son divisionnaire et le général de Bellallure, dont il a naguère été officier d'ordonnance. Un point, c'est tout.

Ce que nous étions décoratifs, avec tous ces uniformes... Et pour nous regarder, pas une âme. Ne trouvez-vous pas que c'était compris ?

Revenus rue François Ier, nous avons déjeuné fort gaiement, et moi d'excellent appétit. J'ai toujours bon appétit, signe d'une bonne conscience. Nous étions mis en joie par la pensée de la tête que feraient amis et ennemis en apprenant le lendemain, par les « mondanités » des journaux et les billets de part, que cette petite fête avait eu lieu à huis clos. De par notre état, nous appartenions au public, et en le pri-

vant d'un spectacle gratis auquel il avait droit, nous lui faisions une crasse. Déjà ma cousine des Aygalades, qu'il avait bien fallu prévenir que cela se passerait sans elle, nous avait insinué, dans sa juste colère, que c'est tout au plus si nous serions mariés pour de vrai. Elle le croyait à moitié. Il n'y a que la sottise humaine pour donner l'idée de l'infini.

Après qu'ils ont tous été partis, je passe chez moi pour enfiler mon costume tailleur tabac d'Espagne, chemisette de liberty soufre. Je trouve ma femme de chambre qui s'arrachait les cheveux parce qu'un chapeau n'était pas arrivé. Elle était bien trop affolée pour que je l'envoie voir ce qui se passait. D'autre part, je n'avais rien à faire, puisque nous ne prenions que l'express de sept heures vingt-cinq. Je mets ma toque et ma jaquette de loutre et je saute en voiture, à destination de Carlier, où l'erreur s'éclaircit et d'où j'emporte mon couvre-chef. Comme on ne peut pas faire un pas sans buter

sur des gens de connaissance, je m'y trouve bec à bec avec Mme de Poulquipon. Quand elle a appris le lendemain que j'étais mariée du matin, elle a dû être renversée.

A minuit nous arrivions à Dijon, où la voiture nous attendait pour nous conduire à Montjoye, entre Chambertin et Vougeot — un bon morceau de pays : ma prédilection pour la Bourgogne était évidemment une indication d'en haut. Cette solution nous avait paru concilier l'usage avec le sens commun. J'aurais plutôt renoncé au mariage que je ne me serais résignée à l'horreur du voyage dit de noce. Vu la saison, c'eût été en Italie, sans doute. Pourquoi faire? Je la connais dans les coins, lui pareillement. De plus, comme fort probablement il y a promené quelques bonnes fortunes, ce n'était vraiment pas indiqué.

Et puis, l'unique raison d'être de cette petite promenade n'existait pas pour nous. La femme n'y tient que pour se donner le plaisir d'être

toute seule avec un monsieur qui la veille encore ne lui avait guère adressé la parole hors la présence d'un tiers. C'est un joujou comme un autre. Le mari se fait la douce illusion qu'il se l'appropriera à jamais en l'isolant pour un mois du reste du monde. Respect à cette robuste candeur, que n'ébranleront jamais les innombrables catastrophes conjugales dont chaque jour nous offre le spectacle aussi divertissant qu'instructif. Mais nous n'étions ni l'un ni l'autre assez jeunes pour ces enfantillages.

Au cas où ces pages, que j'écris pour moi-même, tomberaient sous les yeux de la postérité, je pressens une déception, à cause de ce que je garde le silence sur le détail qui l'intéresserait le plus. Parfaitement. Mais outre que ça ne la regarde pas, on ne saurait dire à ce sujet que des polissonneries ou des niaiseries, celles-ci ressemblant fort à celles-là. Or la niaiserie n'est pas dans mes moyens, et j'ai l'aversion de la polissonnerie. Ceux que cela affriole n'ont qu'à s'adres-

ser à Hixe, à Ygrec, à Zède : ils leur fourniront, à cinquante centimes la ligne, des variations indéfiniment modulées sur ce thème, lequel, entre nous, commence à avoir beaucoup servi.

Ma belle-mère, qui habite Montjoye toute l'année, y est revenue deux ou trois jours plus tard et nous avons fait très bon ménage, avec variantes de visites de voisinage échangées. Vous ne le croirez pas, mais moi, de qui n'est que trop connue la fâcheuse habitude de scandaliser mes concitoyens, j'ai un génie pour me concilier les gens graves quand je veux m'en donner la peine. Il ne faudrait pas que cela dure toujours ; cela risquerait de craquer. Mais pour un temps, cela marche comme sur des roulettes, et ce que c'est reposant.

De même, au surplus, qu'il s'en faut que tous les gens dans le train aient de l'esprit — ah ! de combien s'en faut-il... — ce serait une erreur de croire que les gens graves sont tous des sots. Témoin ma belle-mère, avec qui je me

0 9914

suis tout à fait bien accrochée. C'est une femme très d'autrefois, cramponnée à certains préjugés indéracinables, dont, entre nous, quelques-uns ont du bon, mais avec aussi de saines vieilles traditions gauloises de la bonne compagnie d'antan, très différentes des hypocrisies bourgeoises ou des veuleries cyniques de ce qu'on appelle le monde aujourd'hui. Elle ne craint ni le mot ni la chose. Pas mère bobie du tout, très douairière, mais avec la coquetterie de son âge et la mine de dire :

« J'ai abdiqué quand a sonné l'heure, mais j'ai eu mon temps et je l'ai bien employé. »

Elle ne se serait pas exclusivement consacrée au bonheur de feu mon beau-père que cela ne m'étonnerait point. J'ai essayé d'avoir des tuyaux, mais on n'a rien voulu me dire, comme si cela devait m'offenser. Que veut-on que cela me fasse? Je le saurai par la vieille M^me^ de Saint-Jean Bouchedor qui est du pays, et une trompette de première classe.

Mon truc avec les gens graves est très simple. Je ne la fais pas à la pose, mais je suis comme un enfant terrible qui a promis d'être bien sage. Ayant une peur bleue de mes énormités, « quoi, ce n'est que ça? » pensent-ils. Et ils me savent gré de me tenir. Puis, ayant comme une idée que ce serait plus amusant si je me tenais moins, ils me poussent. Alors cela devient un sport. Je les caresse à contre-poil, ce qui ne leur déplaît point, en les guignant pour saisir l'instant précis où ils se hérisseraient. Je me fais l'effet de mon bon gros saint-bernard, dont le suprême bonheur est de me mordiller le bout de l'oreille avec ses crocs à éventrer un bœuf, et qui sait s'arrêter juste au moment où il me ferait mal. Chez Orso c'est de l'instinct, chez sa maîtresse cela s'appelle du tact. Il n'en est pas plus fier et moi non plus.

Ainsi les prêtres, ce que je m'arrange bien avec eux. L'évêque est venu en tournée pastorale, et nous avons eu un vrai flirt. Le curé

m'adore. J'ai chanté à la grand'messe, ce qui permet d'y assister sans que cela paraisse trop long. Et puis je lui ai brossé un saint Georges pour son église. C'est Guy qui me l'a posé dans une vieille armure de famille. Cela l'occupait et moi aussi. Les gens en étaient tués.

« Comment, vous avez trouvé moyen de travailler pendant votre lune de miel! » s'exclamaient-ils moitié figue, moitié raisin, plus choqués qu'admiratifs, car tout ce qui est contraire à l'usage est blâmable, sans plus ample examen.

Il me semble cependant qu'aucun temps n'y était plus propice que ces loisirs campagnards. On ne peut pas s'aimer vingt-quatre heures par jour. Et même n'ai-je pas tardé à m'apercevoir que Guy trouvait le temps longuet. Il fallait du nez pour le découvrir, mais enfin ça y était. Il n'avait pas ses chevaux, la chasse était fermée, il déteste la pêche, ne s'intéresse pas à la vigne, n'est point passionné pour les livres dits de bibliothèque, et on n'a pas toujours quelque chose à se dire.

Alors j'ai eu une idée géniale. Il avait été convenu que sa permission de trente jours — réglementaire pour mariage — serait prolongée d'autant. A l'expiration du premier mois, j'ai prétendu qu'il me restait une foule de choses à faire pour notre installation, dont il serait assommant d'avoir à s'occuper en arrivant officiellement au régiment, et j'ai suggéré de revenir à Paris et de camper incognito rue François Ier. Il a accepté d'enthousiasme.

Nous n'avons pas eu trop de temps pour courir les brocantes. Il avait déjà beaucoup de choses, incohérentes comme chez les garçons. Moi, j'en ai extorqué passablement à mon père, et pour le surplus nous n'avons voulu que des vieilleries, afin d'échapper à l'horreur de ces intérieurs neufs de nouveaux mariés, qui donnent une impression d'appartement de dentiste.

Car inutile de dire que le beau rêve de gîter chacun chez soi, il n'en pouvait être question.

Comme tous les idéals, il n'est pas de ce monde, cet idéal du mariage, transformé en liaison légitime. Tout à fait indépendants même, nous ne l'aurions pas fait; à plus forte raison dans l'espèce.

Ce qu'on m'a ressassé à ce propos :

« Oh! avec vos idées si originales, si paradoxales (air connu), vous ne resterez pas longtemps dans l'armée sans doute... M. de Montjoye donnera sa démission. »

Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils disent. D'abord Guy renoncerait à moi plutôt qu'à son métier, et il aurait bien raison. Mais je n'ai pas plus que lui le désir qu'il l'abandonne jamais. En sus des motifs qui vont de soi, pour lesquels une femme ne tient pas à un mari désœuvré, je suis moi-même très cocardière. Armée de terre ou de mer, il y a là une base carrée, solide, inébranlable de netteté, de propreté, d'honneur, qui constitue la plus sûre assiette de la vie. C'est beau, une épée : c'est

très droit, très pur, très brillant, très fort et très héroïque — pacifique aussi, mais quand cela le veut bien, et la paix n'est supportable qu'armée. Une lame d'acier de bonne trempe, cela vaut plus que de l'or en barre.

Un charme très subtil aussi, ignoré des profanes, c'est précisément cette sujétion volontaire au devoir, par suite à la discipline. Je ne sais rien de chic comme un soldat, le plus amoureux du monde, qui sort des bras de sa maîtresse — je ne dis pas de sa femme, c'est moins poétique — pour boucler son ceinturon et monter à cheval parce que c'est l'heure. Mieux encore si, au lieu d'aller à la manœuvre, il allait à la bataille, mais on fait ce qu'on peut.

C'est une chose qui crève les yeux aux uns et que d'autres ne voient pas du tout. Tant pis pour eux. Il y a de quoi rire d'entendre certains soi-disant intellectuels sortir à ce propos les grands mots de liberté violentée, de caractère abaissé, de dignité avilie. Allez, mes en-

fants, faites les malins. Comme vous détestez cordialement les militaires et qu'on ne hait point ce qu'on dédaigne, à preuve qu'ils ne vous rendent pas la pareille, j'ai idée que ce dédain est un brin voulu. Quant à moi, je ne crains pas l'esprit, mais par-dessus tout j'abomine la muflerie, et ne vous fâchez pas si je vous dis que je suis plus assurée de n'en pas trouver chez eux que chez vous.

Et voilà. C'est organisé, ça marche, jusqu'à présent sans accrocs, sans cahots même. Je pense que cela ne durera pas — j'ajoute que je l'espère. Je parlais de paix armée : que serviraient les armes dont je me crois assez bien pourvue, et des mieux fourbies, si quelques escarmouches plus ou moins vives ne fournissaient l'occasion d'en essayer la pointe et le tranchant?

II

Le plus bel ornement du 77e hussards est la petite de la Linotière, qui fait à elle seule plus de bruit que tout le régiment. Par contraste logique, son grand flandrin de mari ne sue ni ne mue, ainsi qu'il convient à un officier à lorgnon, une des gloires de l'école de guerre. Pas méchante, et même bonne enfant — ce qui n'est pas tout à fait la même chose qu'être bonne tout court — amusante un moment, fatigante à la longue, agitée d'une danse de Saint-Guy chronique, argotique à vous donner envie de parler

comme un livre, évaltonnée, caillette, jacasse, une absence totale de tenue, des propos à faire éclater un parc d'artillerie.

Souvent prise pour une cocotte par les naïfs qui ne savent pas combien, en public, ces dames ont meilleur ton, elle en rit aux larmes, et son époux en ce cas est heureux et fier d'être cru en bonne fortune. S'il y avait une justice, cela devrait lui retomber sur le nez. Mais elle est honnête femme — oh! l'abus des mots... Ce serait court comme sécurité, néanmoins, aussi ne la quitte-t-il pas d'une semelle. Il a encore une chance d'y échapper, c'est que les autres ne se soucient guère de marcher dans ses plates-bandes. Ils s'amusent à lui en faire dire d'énormes quand elle a un verre de champagne de trop dans la tête, et même sans cela, mais ils savent que c'est tout ce qu'elle peut donner. Elle n'a pas de trop du reste pour la consommation légitime.

Hier matin j'étais à l'atelier, en train de pi-

gnocher un dessous de bois. Elle entre comme une bombe, avec Yvonne de Champ-d'Azur à la remorque. Vous vous rappelez Champ-d'Azur? Il n'est plus cuirassier. Nommé chef d'escadrons, il a quitté les « gros frères » et a été classé chez nous. Renée de la Linotière s'est emparée de sa femme avec l'intention de la dégourdir. Le fait est qu'elle en aurait besoin, seulement pas de cette façon-là. Bébé et bébête, Yvonne, mais gentillette. C'est grand dommage qu'elle soit tombée entre les mains de cette toquée, car on aurait pu en faire quelque chose.

Autrefois elle m'avait dans le nez, parce qu'elle s'imaginait que son mari me faisait la cour. Il n'y avait pas ça de vrai, mais la camaraderie est au-dessus de sa compréhension. Pour elle comme pour tous les purs (???), dès qu'un homme serre le bout des doigts d'une femme et lui parle confidentiellement dans un coin, il faudrait crier au feu. Mais mon mariage l'a rassérénée. Oui, elle est de cette force-là...

Rassérénée à mon endroit, non à celui des autres. Ils sont en pleine crise. Parce que son bel époux a couru quelques bordées, elle voit tout perdu. Elle a commencé par pleurer dans le sein de ses amies, y compris le mien. J'ai eu l'imprudence de lui suggérer qu'il ne suffit pas d'aimer son mari, et que peut-être ne se donne-t-elle pas assez de peine pour l'amuser. Elle en a conclu qu'il fallait prendre des allures de petite follette, et la voilà qui s'essouffle à emboîter le pas à Renée de la Linotière. Cela lui va comme cela m'irait de la faire à la mère de l'Église.

Donc les voilà toutes deux, l'une affairée, tapageuse, tourbillonnante à son ordinaire, l'autre gênée aux entournures dans sa nouvelle manière d'ingénue qui se déguise en évaporée.

Mme de la Linotière. — Bonjour, chère, comment va?... Merci, ça se soutient... Nous venons vous débaucher. Nous faisons la fête ce soir et vous en êtes, naturellement.

Moi. — Il faudra voir.

Mme DE LA LINOTIÈRE. — C'est tout vu. Vous ne voudriez pas rater ça... ce sera tellement rigolo. Nous avons organisé une *surprise-party* chez Geojotte.

Un type, ce brave Georges Daurac, dit Geojotte ou le Fêtard malgré lui, bon garçon tout rond, pas fûté, se croyant obligé de s'amuser à en mourir pour faire honneur aux millions hérités de papa, qui les a gagnés dans les papiers peints. Prenant invariablement la culotte à tous les jeux, y compris celui de l'amour, il met une infatigable et touchante persévérance à être un des piliers de la grosse partie et du foyer de la danse. Au polo, il attrape toutes les tapes; sur les obstacles, il ne manque pas un panache. Pas une petite femme du Bottin de Cythère qui ne le refasse dans les grands prix — c'est le cas de le dire. N'importe : il marche toujours, sans se décourager. Par goût il se coucherait tous les soirs à onze heures, après avoir lu *le Temps,* les pieds dans ses pantoufles, mais il

est noctambule par devoir. Il n'a qu'une passion : la flûte. C'est sa collection de timbres, son vice. Musicien comme une toupie, il a mis toute son énergie à apprendre et il a fini par jouer proprement.

Moi. — Qui a eu cette belle idée?

Mme de la Linotière. — Blanche Leslie. C'est une chose de son pays, vous savez. Il n'y a que l'Amérique pour des inventions pareilles. Voici l'ordre et la marche. Nous nous amenons chez elle avec nos frusques. Nous dînons vivement, rien que le temps de tordre et avaler, puis nos flirts viennent nous cueillir et nous allons à la Scala, pour nous entraîner. Après Yvette, on rapplique rue de Courcelles, nous nous mettons en peau, et aux alentours de l'heure des crimes nous déballons successivement chez Geojotte, chacun apportant son plat et sa bougie, ainsi que le veut la règle. Nous le surprenons en veston de chambre au coin du feu, comme par hasard.

YVONNE. — Après lui avoir donné un tuyau, bien entendu.

Mme DE LA LINOTIÈRE. — Ça serait joliment plus drôle si on pouvait tomber sans prévenir. Nous y aurions peut-être trouvé Celluloïde... *(Yvonne rougit.)* Vous savez bien, la grande brune du Casino de Paris.

MOI. — Non, je ne sais pas du tout. Elle n'était pas de mon temps, sans doute. *(Yvonne ouvre des yeux en porte cochère.)* Voilà tantôt un an que je suis brouillée avec ces petites fêtes.

YVONNE, *ahurie.* — Un an... Mais il y a un an, vous étiez jeune fille.

MOI. — Jamais de la vie.

YVONNE, *renversée.* — !!! ???

MOI. — J'étais... qu'est-ce que je dirai donc bien que j'étais, pour vous faire comprendre?... Ma foi tant pis : disons vieille fille... cela m'évitera que vous le pensiez. Merci pour vos protestations... il n'y a pas d'offense, puisque avec

une année de plus je suis devenue jeune femme. C'est tout profit.

YVONNE, *abrutie.* — Et vous alliez dans ces endroits-là?

MOI. — Dame! à moins d'attendre d'avoir des cheveux blancs... ce qui m'aurait rendu plus difficile de trouver des hommes disposés à m'y escorter.

YVONNE, *qui n'y est pas du tout.* — Alors c'est M. de Montjoye qui ne veut plus que vous y alliez?

MOI. — Pardon... je n'ai pas bien entendu.

YVONNE, *attrapée.* — J'ai dit qu'il ne veut peut-être pas y aller avec vous.

MOI. — En tant que faire, probablement en effet préférerait-il y aller de son côté. Mais j'en aurais d'autres sous la main. *(Pour la taquiner.)* Tenez, votre mari par exemple, si je le commandais de service...

YVONNE, *naïvement.* — Il n'a jamais voulu m'y conduire.

MOI. — Il a bien fait... ce n'est pas un endroit pour ménages. Mais c'est moi qui l'y conduirais, ce qui est tout différent. Au surplus je n'en ai nulle envie, ayant épuisé la somme des joies que peuvent offrir ces divertissements peu variés. C'était bon quand j'étais garçon.

YVONNE, *bleue.* — !!!

MOI. — Eh bien quoi? Est-ce qu'avant de prendre femme nos époux ne faisaient pas certaines choses dont ils s'abstiennent aujourd'hui... espérons-le du moins.

YVONNE. — Cela ne se ressemble pas.

MOI. — Évidemment, ce que faisait M. de Montjoye était beaucoup plus... et ce que je faisais l'était beaucoup moins. Mais quand même, il y a une analogie.

Mme DE LA LINOTIÈRE, *avec une intention plutôt désobligeante.* — On voit que vous ne vous êtes pas mariée fraîche émoulue du Sacré-Cœur, vous.

MOI. — Je m'en vante... Vous disiez donc?

Mme DE LA LINOTIÈRE. — Où en étions-nous?

MOI. — Vous arriviez chez Geojotte.

YVONNE, *très enfant.* — Ça doit être amusant, chez un garçon.

MOI. — Pas plus que ça. C'est un intérieur comme un autre, où il n'y a pas de femme... officielle, voilà tout. Cependant son petit hôtel est assez joli.

YVONNE, *tuée.* — Vous le connaissez?

MOI. — Pourquoi pas, puisque vous le connaîtrez ce soir?

YVONNE, *démontée.* — Ce n'est pas la même chose.

MOI. — Exactement la même chose, ma belle chérie. Pas plus que vous n'avez dessein de le faire, je n'y suis allée de trois à six, sous double voilette, le fiacre quitté au coin de la rue, mais deux ou trois fois naguère à ses *five* en musique pour femmes du monde.

YVONNE, *piquée.* — Vous n'avez plus rien à apprendre.

Moi. — Vous me flattez. En tout cas, j'en sais assez pour pouvoir vous assurer qu'une garçonnière ne renferme aucun mystère d'horreur, et qu'une vertu ne risque pas d'avarie par le seul fait d'y avoir mis le pied.

Yvonne, *rouge comme une pivoine.* — Je l'espère bien.

Moi. — Oui, vous ne voudriez pas l'avarie, mais vous ne craindriez pas le risque... oh! un tout petit risque.

Mme de la Linotière. — Quand vous aurez fini de vous attraper, je pourrai continuer... Pendant que Geojotte ira passer son habit en notre honneur, nous mettrons le couvert... puis nous souperons, nous rirons, nous danserons, nous chanterons, nous dirons des bêtises, nous en ferons... et le plus tard possible nous réintégrerons nos foyers. *(Nota : en régiment qui se respecte, le 77e hussards à des pied-à-terre à Paris.)* Hein! croyez-vous que ce sera chouette?

Moi. — Très. Et dites-moi un peu... simple

curiosité : qu'en pensent vos époux? *(Yvonne s'hypnotise dans la contemplation des fleurs du tapis.)*

Mme DE LA LINOTIÈRE. — Nous ne sommes pas assez moules pour vendre la mèche. Vous savez bien que ce soir ils sont de corvée au punch d'adieux du général. Nous leur avons dit que nous faisions une partie de théâtre avec Blanche et que, vu notre veuvage, nous ne rentrerions pas à Saint-Germain à des heures aussi nocturnes. Mon homme a d'abord fait une sale tête, mais il a fini par en prendre son parti.

MOI, *à Yvonne.* — Et le vôtre?

YVONNE, *embêtée.* — Il m'a dit que j'avais bien raison d'employer ma soirée, et que du moment où je serais avec Mme de la Linotière...

MOI, *entre haut et bas.* — Serin, va!... Quoi?... Rien. Allons, mes enfants, amusez-vous bien. Moi je fais relâche.

TOUTES LES DEUX, *qui ne s'attendaient pas à celle-là.* — Qu'est-ce qui vous prend?

MOI. — La paresse... C'est si fatigant de

s'amuser. Et puis cela ne me passionne pas de voir lever l'aurore.

Mme DE LA LINOTIÈRE. — On peut bien faire une folie une fois par hasard.

MOI. — Et même on le doit. Mais les miennes sont faites.

Mme DE LA LINOTIÈRE, *entre le ziste et le zeste.* — Vous m'en direz tant... Il a rudement de la veine, M. de Montjoye.

MOI. — C'est mon avis. Mais il a aussi eu du nez.

YVONNE, *pour me vexer.* — Et puis peut-être craignez-vous qu'il n'y trouve à redire?

MOI, *qui prévoyais la chose.* — Je ne sais ce qu'il trouverait, mais je puis vous affirmer qu'il ne dirait rien du tout. Ainsi qu'on me l'a fait judicieusement remarquer tout à l'heure, il m'a prise hors de page et s'en rapporte à moi pour savoir ce que j'ai à faire.

Mme DE LA LINOTIÈRE. — Alors c'est adjugé?... Je sais quelqu'un qui va la trouver mauvaise.

MOI. — Trop aimable quelqu'un... Peut-on savoir?...

Mme DE LA LINOTIÈRE. — Ce pauvre Fitz... votre ami Patrice Fitgérald.

MOI. — Mon ami?... Pas bien sûr.

Mme DE LA LINOTIÈRE. — Votre admirateur, si vous préférez. Il ne vient que pour vous. Quel lapin, ma chère!...

MOI. — Consolez-le de ma part. Et maintenant, mes belles petites, ce n'est pas pour vous mettre à la porte, mais voici l'heure de nos déjeuners respectifs. Vous viendrez demain me raconter comment cela s'est passé.

Mme DE LA LINOTIÈRE. — Vous n'allez pas manger le morceau, au moins?

MOI. — Pour qui me prenez-vous?

Cinq minutes plus tard je le mangeais à belles dents en même temps que ma côtelette. Non que je raconte tout à Guy, ni réciproquement. Pour s'offrir ces popotages bourgeois comme preuve d'amour, il faut être bien empêchés de

s'en donner d'autres. D'ailleurs ne pas dire tout ce qu'on fait est le seul moyen d'éviter les cachotteries le jour — absolument inévitable — où on fait quelque chose qu'on ne peut pas dire. Mais tel n'était pas mon cas, et le vertueux dessein que j'avais conçu m'autorisait à mettre M. de Montjoye dans la confidence, d'autant qu'il est l'homme le plus secret que je connaisse, un vrai tombeau de famille. Il n'y en a pas tant que se plaît à le faire croire le sexe dit fort.

Pauvre petite Yvonne... si on ne met pas la puce à l'oreille de son jacques tranquille de mari, elle finira par s'empêtrer dans quelque sottise. Cette sereine bêtise conjugale serait pour donner envie de l'y pousser, vraiment. Ah bien ! si Guy était ainsi enlizé dans une quiétude béate, il n'en mènerait pas large, quand même cela ne me tenterait pas. Mais sans en avoir l'air, il n'a pas ses yeux dans sa poche — pas plus que moi.

L'ordre régnant jusqu'à présent dans mes affaires, j'ai le loisir de m'occuper de celles d'autrui.

Chez les la Linotière, cela se décartonnera de soi-même un jour ou l'autre, et ce sera pain bénit. Il en a l'encolure, et si ce n'était immoral, on y aiderait plutôt. Mais pour les Champ-d'Azur, ce serait péché. Il vaut mieux que cela — elle surtout. C'est pourquoi de ma blanche main j'ai libellé et fait porter séance tenante au susdit le poulet suivant :

« Mon cher commandant, lâchez le punch ce soir — il y va des intérêts les plus graves — et passez au rapport chez moi, rue François Ier, sur le coup de onze heures pour le quart. Habit et mystère. Par-dessus tout n'en soufflez mot à votre femme. Mais vous pouvez en parler à M. de Montjoye. »

(Ces derniers mots parce qu'on ne sait pas quel fantôme peut à un moment donné surgir d'un cadavre de lettre. S'il m'arrivait malheur un jour, je ne veux pas qu'il y ait des petits papiers dans l'affaire : c'est trop banal et trop maladroit. On ne dira pas que je manque de pru-

dence, car je crois pouvoir affirmer qu'il ne m'arrivera jamais rien.)

Ahuri, mais docile, Champ-d'Azur a été fidèle au rendez-vous. Je l'ai chambré, chapitré, sermonné, gourmandé, et le conciliabule terminé, vers les minuit et demi nous faisions notre entrée chez Geojotte. La bande d'aliénés était au complet et en pleine folie. Cela a été la vraie surprise de la soirée, agréable pour tous, j'aime à le croire, deux exceptés.

Yvonne était écroulée — la statue du commandeur ne lui aurait pas fait plus d'effet. Mais, dûment endoctriné, son mari a été si bon enfant que, sans avoir trop compris le pourquoi et le comment, elle n'a pas tardé à être au contraire tout à fait heureuse. Je ne suis pas bien sûre que la réconciliation ne se fera pas sur mon dos. Elle découvrira que je lui ai débauché son époux et m'en voudra mal de mort, lui, comme de juste, bien trop lâche pour rétablir la vérité. Tant pis pour eux.

Quant à la petite de la Linotière, elle était furieuse.

Elle. — Vous avez rapporté... Je ne vous aurais pas crue capable d'une pareille crasse.

Faites donc le bien!...

Moi. — Rassurez-vous, ma chère, ce n'était pas pour vous, et le vôtre n'en saura rien... nous l'avons juré sur les cendres de nos aïeux.

Ses rancunes ne sont pas de longue haleine. Elle s'est remise en disant des insanités plus grosses qu'elle. Je m'attends d'ailleurs à ce que tôt ou tard son mari sache tout par n'importe qui, peut-être par elle-même, tant elle est hurluberlu. Et naturellement elle sera convaincue que c'est par Guy, par Champ-d'Azur ou par moi — les seuls dont je sois sûre.

Le sauvetage opéré, il ne me restait qu'à faire acte de présence le temps nécessaire pour que cela n'eût pas l'air préparé. J'avais cru devoir parler à Guy de venir me rejoindre, mais il avait prétendu vouloir me laisser sans partage l'hon-

neur de la bonne action. La vérité est qu'il comprenait combien absurde d'avoir l'air de jouer auprès de moi le rôle de Champ-d'Azur auprès de sa petite femme, et que je lui en faisais la politesse dans l'intention qu'il la refuse. Très roublard. Je ne crains pas qu'on soit roublard avec moi : cela prouve le cas qu'on fait de mon intéressante personne.

Fitzgérald était là, qui s'est emparé de moi avec empressement. Sans qu'il ait jamais été de mes familiers, nous nous étions rencontrés naguère, et je sais que mes façons avaient le don de le hérisser fort. Qu'une fille qui sait de quoi il retourne, et qui ne s'en cache point, soit du bois dont on fait une honnête femme, cela dépasse son entendement. Je ne lui en veux pas : légion sont ses pareils — ce qui d'ailleurs ne les empêche point, une fois mariés selon leurs principes, d'être ce que vous savez si tel est leur destin.

Mais il m'est revenu de lui au moment de

mon mariage certain propos fort impertinent, et comme depuis il est visible à l'œil nu que ce fat pose discrètement une candidature éventuelle, je n'attends que l'occasion de lui faire une bonne petite rosserie. Cela viendra. Aussi je me garde bien de le décourager.

FITZGÉRALD. — Voilà qui est gentil de vous être décidée au dernier moment... A moins que ce ne soit pour doubler le plaisir que vous ayez semé la fausse nouvelle.

MOI. — Rien de tout cela. Je suis ici à titre de chandelier pour le bon motif... Ça vous étonne?... C'est comme ça. Et à présent qu'on n'a plus besoin de moi, je vais me coucher.

FITZGÉRALD. — Vous êtes devenue bien sage.

MOI. — Je l'ai toujours été.

FITZGÉRALD, *pas convaincu*. — Et vous le serez toujours?

MOI. — C'est probable.

FITZGÉRALD. — On n'en peut jamais jurer.

Moi. — Aussi vous voyez que je n'affirme rien.

Fitzgérald. — Alors on n'a qu'à attendre?...

Moi. — Sous l'orme, parfaitement... Bonsoir : je file à l'anglaise, pour ne pas jeter un froid. Ils font déjà tant de tapage qu'ils ne s'en apercevront seulement pas.

Fitzgérald. — Me permettez-vous de vous mettre en voiture?

Moi. — Avec plaisir.

La portière fermée, j'ai vu qu'il ne rentrait pas chez Geojotte. Fort bien : l'intention de donner à jaser est limpide. Je te revaudrai ça, mon bonhomme. En attendant j'ai dormi du sommeil du juste, avec la conscience pure d'un terre-neuve qui a repêché son noyé.

III

Je me demande si Guy ne commence pas à s'ennuyer. Il faudra bien que cela arrive un jour, et il me semble que je sens des souffles qui passent. Je ne lui en voudrais pas. Cela manque d'imprévu, le mariage. Les femmes étant dressées sinon à s'ennuyer, du moins à ne pas s'amuser, elles le supportent mieux. Mais il faut pourtant être juste pour un homme : s'il ne se marie pas au maillot — et alors il a le regret du temps perdu — il renonce à mettons vingt ans

d'habitudes de plaisir. En tant que le lui ont permis ses loisirs, sa fortune, ses agréments personnels, il s'est diverti à sa guise, par tous les moyens permis et surtout défendus. Pour peu qu'il fût bien pourvu du dernier chef, cela seul lui a procuré plus d'amour qu'il n'y pouvait suffire. Il était libre comme l'air. Qu'il ne fît pas la poussette, ne fût pas entretenu par les femmes et ne boudât point devant un coup d'épée, le monde ne lui demandait pas davantage.

Un jour il se marie, parce que c'est l'usage à un certain moment de la vie. Sa femme est une bécassinette quelconque — je ne dis pas cela pour moi — qui ne sait rien de rien des choses de l'amour. Si elle les apprend plus tard, ce sera au profit d'un autre. Des moyens d'amuser un homme, elle n'a aucune notion. Cependant elle veut l'avoir à elle toute seule pour l'existence entière, à quoi n'a jamais prétendu aucune de celles, infiniment aimables et de grande expérience, qu'il a eues jusqu'alors. Ce n'est vrai-

ment pas drôle, et d'en voir tant, à qui le célibat réussissait à merveille, s'embâter de cette étroite et maussade tyrannie, il faut que la coutume en soit bien enracinée.

Naïves, oh! combien, ces jeunes épousées aveuglément confiantes en leurs charmes et leurs vertus. La vertu, oui, c'est surtout avec cela qu'on intéresse un homme!... Il en a aimé avant, n'est-ce pas, et il en aimera encore après? Comme forcément pas une de celles-là n'était ni ne sera vertueuse, vous voyez les chances que la vertu vous donne : une contre... nombre indéfini. Vos charmes? Assurément, chère petite madame, vous êtes tout à fait gentille et mignonne. Mais il n'y a pas que vous sous le soleil, et votre époux n'est pas arrivé à son âge sans en avoir vu bien d'autres — vous ne le voudriez pas. Et il en rencontre tous les jours, qui n'auront pas à se donner beaucoup de peine pour le détourner. Prenez-en donc un peu pour le retenir, ce qui est autrement difficile.

Moi qui ne brille point par la modestie et qui ne suis pas sans avoir à mon actif quelques hauts faits de quoi tirer vanité, est-ce que je me figure posséder les moyens d'action de sa princesse Antonia, ressuscitée des grandes amoureuses de la cour des Valois ou des belles impures du Directoire? Est-ce que je peux rendre ce que donne certaine superbement vicieuse comédienne, réincarnation de quelque triomphante courtisane de la Grèce ou de la Renaissance italienne, que je soupçonne d'avoir naguère également rendu fort heureux M. de Montjoye? Assurément non. Ni moi ni aucune honnête femme. Il faut donc truquer de son mieux.

Il le faut dans son propre intérêt. Il le faut aussi par devoir : c'est le premier de tous. Celles qui s'imaginent être des épouses modèles parce qu'elles lui sont fidèles — la belle affaire! — qu'elles le soignent quand il est malade, lui font faire les plats qu'il aime quand il se porte bien et l'admirent en tout temps comme un être rare,

0 99/4.

Дніпропетровська
ОБЛАСНА БІБЛІОТЕКА

celles-là, lorsqu'elles sont lâchées d'un ou de plusieurs crans, n'ont que ce qu'elles méritent.

Les premiers temps un mari ne s'ennuie pas, parce que tout ce qui lui pèsera plus tard a l'attrait de la nouveauté. Cela change bien plus un homme qu'une femme, le mariage. Du coup il est domestiqué ; tandis que nous autres, nous l'avons toujours été plus ou moins.

Évidemment une ingénue qui n'avait jamais mis le pied dans la rue sans être accompagnée, qui avait à peine voix au chapitre pour se commander une robe et qui ne faisait que des lectures expurgées, trouve dans le mariage une émancipation.

Mais pour celles de mon espèce, il n'y a rien de pareil. Les seules facilités que le mariage me donne sont pour ce que je n'ai nulle envie de faire. D'autre part, si indépendante que je fusse, cela ne me menait pas bien loin. Les quelques bordées de ma folle jeunesse, ce n'était pas méchant. Une fille est toujours tenue par sa fa-

mille, par son intérieur, par sa réputation, par une foule d'obstacles matériels. Si un soir l'ennui me prenait, je ne pouvais pas mettre mon chapeau et m'en aller courir la prétentaine, même le plus innocemment du monde. Pour faire n'importe quoi il fallait de la prévision, des arrangements, des complices, des échanges de petits bleus. Par la force des choses j'étais posée et rassise. Cela ne me fait donc pas de différence avec aujourd'hui.

Combien nouveau pour un homme, au contraire, d'avoir à discipliner sa vie intime, de se plier à une foule de règles intérieures, de rentrer à l'heure, de rester chez soi, d'avoir un chez soi même, ce qu'un garçon n'a jamais complètement. Et puis tant d'endroits où il allait avant et où il ne va plus, ou moins. Et aussi ne plus regarder les femmes qu'en amateur désintéressé, ou faire semblant. Enfin trouver l'amour à domicile au lieu de sortir pour l'aller chercher, l'avoir dans sa vie à l'état chronique et non comme

accident, aussi solidement vissé et collé qu'auparavant chancelant et fugace, laïque toujours, mais en outre gratuit et obligatoire... Oh! oui, cela le change.

Je sais bien ce que vous pensez. Dites-le donc, ne vous gênez pas... Eh bien! non, pas tant que vous croyez, du moins, une fille comme moi. On a tellement parlé de l'amour, on l'a tellement regardé, on est tellement documentée, que c'est découvrir l'Amérique. Quand vous êtes allé à Rome, vous connaissiez si bien d'avance Saint-Pierre et le Colisée, que vous avez dit : « Oui, c'est bien cela. » On y trouve de l'intérêt, mais on n'est pas ahuri. Heureux encore si l'impression n'est point : « Je m'attendais à mieux. »

Afin d'éviter cette déception, le plus sage est, comme je l'ai fait, de ne pas se monter la tête au sujet de l'amour, l'envisageant, dépouillé de vers et de musique, comme une chose très normale, très banale, qui fait le bonheur de quelques-uns, le malheur de beaucoup, et pour la

plupart est un petit rouage machinal de l'existence. Le mari le mieux doué a tout à gagner à ce que sa femme ne compte pas sur le délire de Juliette aux bras de Roméo. C'est plus plat, mais plus sûr.

L'importance qu'on attache à ce détail tout intime est malséante autant qu'excessive. Comme il m'arrive assez souvent de coucher chez mon père quand je viens dans le monde à Paris, il se trouve des personnes, d'ailleurs fort pudiques, pour me parler d'un air fin de « ma chambre de jeune fille ». J'ai l'esprit biscornu sans doute, car je ne sais rien de plus indécent. Quand cela m'agace trop, je m'amuse à faire monter les gens à l'échelle en leur disant, avec la sérénité de l'inconscience, que j'ai toujours eu un lit quasi aussi large que long, et très bas, ainsi que le veut la mode, d'accord pour une fois avec le sens commun. Alors c'est moi qu'ils jugent inconvenante. Pardon, mais qui a commencé?

Cela me rappelle le jour où, dans toute l'in-

nocence de mon âme, Dieu le sait, voulant montrer je ne sais plus quel bibelot au président de Vielmanyère, je lui ouvre la porte de ma chambre. Cette ganache, qui pourrait quasi être mon grand-père, s'arrête sur le seuil d'un air pénétré, comme s'il entrait à l'église, et s'écrie, avec un geste noble :

« Je ne violerai pas cet asile virginal. »

Moi je réponds :

« Allez donc, il n'y a rien du tout à violer... Et personne de caché dans mes armoires, n'ayez pas peur. »

Il en a rougi. C'était un beau succès. Vieux polisson, va !

En revanche on trouve parfaitement naturel qu'une jeune mariée fasse les honneurs de la chambre conjugale. Incohérence et mystère...

Un bon cliché sur ce chapitre-là, c'est « l'épanouissement physique » que donne à une fille le mariage. Cela se voit, mais cette constatation

serait mieux à sa place dans des livres de médecine que dans les conversations mondaines. Et puis d'autres fois cela ne se voit pas. Personne n'a trouvé Régine de Sylveréal changée depuis qu'elle est M^me^ de Montjoye. Pourquoi le serait-elle? Elle ne s'en porte ni mieux ni plus mal, s'habille de même, n'a rien modifié à ses façons déplorables, à son langage extraordinaire, à aucune de ses habitudes, bonnes ou mauvaises. Elle ne porte pas son contrat à son chapeau, et ceux qui ne savent pas qui elle est n'y voient que du feu.

Par contre vous connaissez tous cette aimable vieille fille, M^lle^ de la Bandoline — on peut la qualifier ainsi, vu qu'elle doit effeuiller son cinquantième printemps. Comme tout le monde sans doute, vous trouvez qu'elle présente le type physique parfait de son espèce : longue, sèche, plate, anguleuse, les cheveux en bandeaux noirs bien plaqués aux tempes, genre restauration, toilettes à l'avenant.

Eh bien ! mes enfants, ne la blaguez pas. Ceci est entre nous et vous n'allez pas le répéter. Savez-vous ce que pendant dix ans a fait cette « vierge » mûre ? Sous couleur d'aller à la messe en un couvent éloigné du domicile de ses parents, tous les matins elle passait deux heures chez un ami de la famille, fort joli homme et grand séducteur devant l'Éternel, qui ne pouvait l'épouser, ayant déjà une femme de qui il était séparé. La liaison rompue je ne sais comment, parce que tout finit, elle est restée son amie, sans se faire mourir de remords de l'avoir aimé ni de chagrin de ne plus être aimée.

Hein ! voilà qui est autrement romantique que le mariage, et de nature à vous « épanouir » joliment une femme, comme vous dites. Car enfin, puisque nous parlons physiologie, cela ne se fait point par l'opération de l'écharpe de M. le maire, n'est-ce pas, ni du latin de M. le curé. Aussi vous pensez si je ris en moi-même lorsque j'entends citer M^lle^ de la Bandoline en

exemple de racornissement dans le célibat. Et même, comme là dedans il n'y a que le premier pas qui compte — je ne dis point qui coûte — il n'est pas plus prouvé que cela qu'après elle se soit privée de toutes petites distractions de ce genre. Ce que c'est comique, ces gens qui veulent faire les malins et qui jugent sur la foi du bouchon !... Non, cette chose-là ne s'écrit pas de soi-même sur la figure. Quand elle y est, c'est qu'on l'y met, et ce n'est pas ce qu'on fait de mieux.

Pour en revenir à Guy, évidemment il est blasé aujourd'hui sur ce qu'il y a de piquant dans la situation de jeune mari, surtout à son âge. L'état conjugal n'est plus pour lui un changement de régime, mais l'ordinaire. Ce train-train-là lui suffira-t-il encore longtemps ? Voilà le cheveu.

Tout ce qu'il y avait à faire afin de retarder la crise, je crois l'avoir fait. Pour ce qui est des

petites choses extérieures, cela allait de soi. Étant tous deux gens bien élevés, les ennuis du collage légitime se trouvaient aussi atténués que possible. Dès le premier jour nous avions pris soin de n'être pas toujours fourrés ensemble. Je l'ai encouragé à conserver ses habitudes de cercle. Les hommes ont besoin d'être entre hommes quelquefois. Nous exigeons d'eux de la tenue ; il est trop juste que nous leur laissions des occasions de se débrailler, et mieux vaut que ce soit là qu'ailleurs.

La réciproque n'est pas moins vraie. D'un sexe à l'autre, il y a toujours une certaine tension qui demande des moments de repos. Je ne suis pas suspecte d'un amour immodéré pour les papotages et les popotages avec les chères belles amies. Et pourtant, de loin en loin, même de parler chiffons, c'est sain. Aussi n'ai-je pas changé ça à mes intimités de femmes. Si vous voulez mon sentiment, c'est encore une des nombreuses inconvenances des nouvelles ma-

riées, ce rafraîchissement avec leurs inséparables de la veille. Cela revient à dire : « Vous savez, c'était faute de mieux... » ce qui éveille des idées malplaisantes.

Les hommes sont si infatués, même ceux qui le sont le moins parce qu'ils auraient toutes raisons de l'être, que les premiers temps Guy m'en voulait un peu, je crois — oh ! à peine — non pas tant de la liberté que je prenais, que de celle que je lui laissais. Le fait est que j'ai des allures de grande sœur disant : « Il faut que les enfants s'amusent, » tout à fait inattendues avec un colonel de cavalerie. Mais il a vite compris que c'était pour son bien et pour le mien. Il y a gagné que, quand après avoir villégiaturé de mon côté, à l'issue des grandes manœuvres nous nous sommes retrouvés à Montjoye, cela m'a fait vraiment plaisir. Et à lui aussi, j'ai des raisons de le croire.

Ma belle-mère a déclaré que nous avions l'air encore en lune de miel. En réalité c'en était une

seconde qui repiquait. J'ai jugé inutile de la mettre dans ma confidence. Sur ce chapitre, elle est très de son temps et très de province. Je sais à présent de façon pertinente qu'elle a consciencieusement rendu au défunt marquis le panier par l'anse, mais officiellement ils ne se séparaient guère de jour, et de nuit jamais. Chacun son système.

Il y a aussi celui de ma belle-sœur. Ils vivent très bien ensemble. Seulement, quoique fort raisonnablement amoureux encore après dix ans de mariage, le pauvre garçon est comme un collégien en vacances lorsqu'il trouve une occasion fugitive de n'être plus cramponné par sa femme. A cet effet il s'octroie tous les stages supplémentaires possibles comme officier de réserve, et il s'est pris d'une passion factice pour la chasse au sanglier dans la Forêt Noire. Non pas qu'elle soit si folle de lui, tant s'en faut, mais elle croit que c'est de son devoir et de son intérêt.

Que voulez-vous? Jamais je ne pourrai me faire à cette conception qu'après avoir vécu chacun de son côté, très gaillardement, pendant pas mal d'années, du jour au lendemain, par la vertu d'une opération mystico-physiologique, on soit agrippé l'un à l'autre comme le lierre à l'ormeau.

A cela on dit que je ne suis pas passionnée. Si être passionnée signifie avoir perdu la boussole, incontestablement je ne le suis pas.

On dit aussi, avec un arrière-goût prononcé de malveillance :

« Évidemment vous ne pouvez pas vivre en ménage comme les autres femmes... Une nature si indépendante... »

Dans leur idée, ce mot est une forme polie pour autoritaire. Eh bien ! qu'ils se rassurent : je ne vois pas du tout M. de Montjoye réduit à l'état d'ilote, et je ne conseillerais à personne d'essayer — pas même à des princesses Antonia. Cette confusion vient de ce que la plupart

des hommes n'ont le sens de la liberté qu'à leur profit, et que les femmes en général ne l'ont pas du tout, celles que ne tient point la vocation de l'esclavage ayant la bosse de la tyrannie.

C'est pourtant si simple... Guy aime les œufs à la coque saignants, moi je les préfère mollets. J'ai jugé inutile à son bonheur de me forcer à son goût, et la cuisinière les cuit à part pour lui et pour moi. Cela est applicable à tout. Je bois du vin blanc, il boit du vin rouge. Il se couche de bonne heure, se levant de même — je me lève et me couche également tard. J'adore les chiens — il ne les admet qu'à la chasse, et nourrit au contraire une passion pour les chats. Nous avons dressé, lui son angora, moi mon saint-bernard, à vivre en bonne intelligence. Il en est encore à la *Revue des Deux-Mondes*; moi je patronne la *Revue de Paris*. Il ne tient pas à la musique — je n'ai garde de l'y traîner. Pendant ce temps-là il va à la Comédie, qui ne

me passionne point. S'il doit prendre un caprice pour quelque aimable sociétaire, ce n'est pas que je sois dans la salle qui l'en empêcherait, et il sait bien, lui, n'avoir rien à craindre du côté des ténors. J'ai horreur qu'on tournaille dans l'atelier pendant que je peins ou que je lis — mais je ne vais pas non plus l'embêter dans son cabinet, où il a tout loisir de travailler en paix, voire de fumer sans penser à rien. Je ne lui dis que vaguement où je vais et d'où je viens, mais je ne lui en demande pas davantage. Nous sommes aussi mondains l'un que l'autre, mais nous ne nous croyons pas obligés d'aller toujours de conserve là où l'un s'ennuie tandis que l'autre s'y amuse.

Avec cela nous trouvons moyen d'être bien assez ensemble — les journées ont vingt-quatre heures — et nous avons l'agrément d'être toujours de bonne humeur dans ces moments-là.

Quant au point essentiel, l'amour est un capital dont il y a diverses façons de faire usage.

On peut le mettre dans un tiroir et y puiser sans compter, suivant le besoin et le caprice, à la bohème. Cela doit avoir du bon. Seulement un beau matin on se trouve sur la paille. Aussi ce procédé ne me paraît-il admissible que hors du mariage, parce qu'on a la ressource de refaire fortune par ailleurs et de recommencer.

Puis il y a les ménages où on l'enfouit dans un bas auquel on ne touche pas. On s'aime, c'est entendu en principe, mais on ne fait rien pour se le prouver pratiquement. Mœurs en honneur dans ces milieux bourgeois où, en ayant la satisfaction de se savoir riches, on vit comme des pingres.

Reste le placement à intérêts, en bonnes valeurs, d'autant plus sûr et durable qu'on ne cherche pas un taux trop élevé. C'est ce que j'ai fait, administrant le revenu avec sagesse, ce qui consiste à se garer également du gaspillage et de la parcimonie, à équilibrer les profits et pertes, à capitaliser un peu, afin de compen-

ser une dépréciation inévitable, à se tenir légèrement de deçà des limites du budget, crainte de se laisser entraîner au delà, à constituer une réserve pour les cas imprévus où on risquerait d'entamer le fonds. J'en fais l'objet constant de mon étude, et n'étant pas plus bête qu'une autre, je dois avoir des chances d'y réussir.

Cependant il se pourrait que Guy commençât à trouver le train un peu étroit. Comment y remédier? En le laissant contracter des emprunts, ou en lui faisant croire que j'y recours moi-même? Autrement dit, faudra-t-il que ce soit lui qui me trompe, ou moi qui l'occupe en ayant l'air de vouloir le tromper? *To be or not to be, that is the question.*

IV

Après déjeuner. Lui, en tenue de cheval. Moi, en costume d'atelier : anacoste ivoire, chemisette de soie cyclamen, cigarettes russes, kummel, journaux. Mon gros Orso nous regarde amoureusement et fait pan pan avec sa queue sur le tapis, chaque fois que son œil accroche le mien. Abélard, l'angora noir de Guy, ronronne en clignant obliquement ses yeux verts de philosophe sceptique.

Guy, *le nez dans le* Figaro. — Tiens, le prince

est à Paris. Il faudra que je passe tantôt à l'hôtel du Rhin pour m'inscrire.

Moi. — Vous le connaissez?

Guy. — Je lui ai été présenté à Nice il y a deux ans. Il est fort aimable.

Moi. — Charmant. Pendant que vous y serez, mettez donc aussi mon nom.

Guy. — ???... Parfaitement. *(Un temps. Il fait son œil en dedans que je lui sais quand il y a un cheveu.)* Vous le connaissez... beaucoup?

Moi. — Assez.

Inutile de lui dire que je l'ai vu deux fois en tout, mais dont l'une compte pour plusieurs. Il faudrait lui exposer les circonstances particulières de certain souper auquel il ne comprendrait rien, parce qu'il voudrait comprendre trop.

Guy. — Et la princesse aussi?

Moi. — Vous savez, l'air des cours ne me va guère. Je suis trop... ou plutôt je ne suis pas assez... Bref, j'ai négligé de me faire présenter

officiellement. Mais il fait volontiers le garçon et on le rencontre souvent dans le monde.

Un nouveau temps, assez long. Il s'est renversé brusquement dans son fauteuil, le pied gauche posé sur le genou droit, signe plus énergique encore que quelque chose ne va pas comme il voudrait. La trépidation nerveuse du mollet y est : cela s'entend au petit cliquetis de l'éperon. Je suis abîmée d'un air innocent dans la *Vie parisienne*.

Guy. — Quel homme est-ce, à votre estime?

Moi. — Mais un homme comme tous les hommes... ou plutôt comme tous les princes.

Un temps encore. Il décroise le pied gauche de dessus le genou droit et croise le pied droit sur le genou gauche. Je me doute un peu d'à quoi il pense. Et je me dis qu'il y aurait peut-être quelque chose à faire de ce côté-là pour lui donner la petite excitation dont je crois qu'il a besoin.

Abélard a tout à fait ouvert les yeux, cesse son ronron et dresse les oreilles. Orso se met

contre moi et pose sa bonne grosse tête rousse sur mes genoux. Je caresse mon chien, Guy caresse son chat.

GUY. — Vous savez son truc pour compromettre une femme? Il envoie sa voiture stationner à la porte pendant deux heures. Il n'en faut pas davantage pour créer la légende... Voilà l'origine des trois quarts des bonnes fortunes dont on lui fait honneur.

MOI. — Bah! s'il fallait croire tout ce qui se raconte...

GUY, *agacé*. — Mais puisque je vous dis que je le lui ai vu faire je ne sais combien de fois... Avec Mme de Vitry-la-Tour, avec lady de Bracy, avec Christine Naudin, avec cette jolie Californienne, miss Brooks...

MOI. — Comment savez-vous qu'il n'était pas dans la place? Vous y étiez donc vous-même?

GUY, *évasif*. — Enfin j'en suis sûr. *(Un rien agressif.)* Et vous-même, comment êtes-vous si sûre du contraire?

Moi. — Parce qu'il n'est pas homme à faire quelque chose d'aussi peu chic... et puis qu'il n'a pas besoin de ça.

Guy. — Peuh!... il est bien essoufflé.

Moi. — Ça, c'est possible... je ne peux pas savoir... ni vous non plus d'ailleurs. Quel train prenez-vous?

Guy. — Je ne sais pas encore... je vais aller m'habiller. Est-ce que vous ne venez pas avec moi à Paris?

Moi. — Il fait trop chaud. Je partirai sur le tard et j'irai tout droit rue François Ier me mettre en peau. Vous n'avez pas oublié que je vais à l'Opéra dans la loge de la duchesse de la Rochegrimpée?... Et même, si vous étiez gentil, vous arriveriez pour dîner à sept heures et quart. Je voudrais entendre le premier acte une fois dans ma vie. Viendrez-vous me chercher?

Guy. — Y a-t-il une place pour moi?

Moi. — Cette excellente duchesse ne sépare pas ce que Dieu a uni.

GUY. — Alors je vous accompagnerai, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

MOI. — Cela me fera le plus grand plaisir... C'est du Wagner, je vous préviens.

GUY. — Justement... je veux travailler à me convertir.

MOI. — Excellente idée.

Plongeon dans nos journaux respectifs. Abélard, tout à fait réveillé, assis sur son derrière, me dévisage gravement, à la fois sévère et sournois, avec un fond cynique. Orso s'est mis en arrêt et nous considère successivement, un peu inquiet, disant aussi clairement que s'il avait l'usage de la parole : « Vous n'allez pas vous attraper?... Cela me ferait beaucoup de peine. Mais moi, d'abord, je suis du côté de ma maîtresse. »

Je vois dans les échos que « le prince assistera ce soir à la représentation de l'Opéra ». Je m'explique cet intérêt subit de M. de Montjoye pour le grand art.

A l'Opéra. Nous, les Champ-d'Azur, Fitzgérald. Cette bonne duchesse est réconciliée avec moi depuis mon mariage. Comme « jeune fille » j'étais pour elle une pierre de scandale. Jeune femme, je suis à peu près pareille à toutes celles dans le train. Moins en l'air seulement, ce qui la renverse. Elle est incapable de comprendre que ceci est la conséquence de cela. Je ne jurerais pas qu'elle est bien rassurée sur ma vertu future, sinon présente. Mais il n'importe guère. Quand je ne répondais que de moi-même, les plus légères apparences étaient l'abomination de la désolation. Dès que j'ai charge d'autres intérêts, la réalité ne serait qu'un petit accident regrettable, mais normal en somme. O logique!...

Sa loge est la première après l'avant-scène côté cour. Au commencement du second acte, un mouvement dans l'avant-scène côté jardin. C'est le prince et sa suite. Guy me regarde. Moi je regarde le prince. Au bout de deux mi-

nutes, par un effet magnétique obligé, il lorgne sur moi. Sourire très royal, avec une nuance insaisissable, que je saisis — et Guy aussi. Fitz la saisit également, et saisit que Guy l'a saisie, et que je saisis qu'il a saisi. Il commence à m'agacer, celui-là.

La duchesse, qui n'a saisi que le sourire, est ravie. Née Michon (des Forges de la Gironde), elle est hypnotisée par les couronnes fermées plus qu'il ne siérait à son rang dans le Gotha. Elle me prend en considération extrême et me fait parler du prince tout le temps. J'invente ce que je ne sais pas. Elle boit du lait. Guy est impassible, sauf qu'il tortille vaguement sa moustache. A l'entr'acte il va saluer le prince. Il entre chez nous des hommes que je ne connais pas. Je me mets à causer avec Fitz dans un coin.

FITZGÉRALD. — C'est flatteur de se trouver en compagnie d'une femme qui a de si belles relations.

MOI. — N'est-ce pas?

FITZGÉRALD. — Mais on a le sentiment qu'on est de trop.

MOI. — Vous exagérez.

FITZGÉRALD. — Compromettant, la façon dont il vous regarde.

MOI. — Croyez-vous? En tout cas, cela ne vous regarde pas.

FITZGÉRALD. — Malheureusement non. Alors c'est vrai, le bruit qui avait couru?

MOI. — Lequel? Il en court tant!

FITZGÉRALD. — Que vous aviez... ou plutôt que le prince avait...

MOI. — Allez donc... Quand on s'est embarqué dans une impertinence, il faut avoir le courage de son opinion.

FITZGÉRALD. — Qu'y a-t-il d'impertinent à croire qu'une Altesse qui s'y connaît ait un béguin pour vous?

MOI, *modeste*. — Puisqu'il n'y a rien à vous cacher, il est parfaitement exact que nous avions naguère esquissé un flirt.

FITZGÉRALD. — Sans esprit de suite?

MOI. — Vous oubliez que depuis il est survenu dans mon existence une toute petite modification.

FITZGÉRALD, *comme sans y penser*. — Précisément... oh! pardon!... *(Une pause.)* Vous ne tromperez donc jamais votre mari?...

MOI. — Il ne faut jurer de rien. Mais au moins lui ferai-je la politesse d'attendre qu'il ait commencé.

FITZGÉRALD. — Question de temps, alors... Excusez-moi : je suis peut-être indiscret?

MOI. — Comment donc, au contraire... Trop heureuse si ça vous intéresse.

FITZGÉRALD. — Je vous crois, que ça m'intéresse!

MOI. — Eh bien, tenez-vous au courant.

Il me regarde en dessous, pas rassuré. Il a raison. Cela finira mal avec Fitz. Mais *patienza!* comme disait Machiavel.

Après le spectacle, Guy ne sonne pas mot du

prince. Moi non plus. Il n'en pense pas moins. Moi pareillement.

Le surlendemain, après déjeuner. Même décor que précédemment. Nous décachetons la deuxième distribution.

GUY. — Ah!... une invitation du prince pour dîner au pavillon Henri IV mercredi.

MOI. — Pour vous tout seul?

GUY. — Voyez : « le colonel marquis de Montjoye ».

MOI, *montrant du doigt une lettre déjà ouverte, posée sur la table.* — Heureusement qu'il a pensé à moi aussi.

GUY. — Ah! tant mieux. *(Un temps.)* Est-ce que c'est la mode dans son pays d'engager séparément le mari et la femme?

MOI. — Pas que je sache... mais ce devrait l'être. Ne vous souvient-il pas qu'autrefois c'était, de mes paradoxes, un de ceux qui vous plaisaient le plus?

GUY. — Oui, ce sont des choses qu'on dit...

MOI. — Moi je les pense.

GUY. — Moi aussi... Mais il y en a tant qu'on pense et qu'on ne fait pas...

MOI. — On est si lâche... D'ailleurs le cas est tout spécial. Il vous adresse une carte parce qu'il vous connaît seulement. Moi il m'écrit parce que je suis de ses amies.

GUY, *en bronze*. — Parfaitement juste.

Ma femme de chambre vient me demander. Je le laisse en tête-à-tête avec une lettre dont je sais — et je serais très fâchée s'il en était autrement — qu'il donnerait une de ses futures étoiles pour connaître le contenu. Vous me croirez si vous voulez : j'aime mieux un mari comme cela, qui me tromperait à la journée, que le plus canichement fidèle du monde dont je ne serais pas aussi sûre en pareille occurrence.

Quand je rentre, il fume rageusement, en caressant à contre-poil Abélard, qui s'en venge en faisant des yeux féroces à Orso, lequel, n'y

comprenant rien, lui remue gentiment sa queue. Nous recommençons à lire les gazettes vaguement, en causant de bric et de broc, et en pensant à autre chose chacun de notre côté. Il ne s'ennuie plus à présent, pour sûr.

Dans un mouvement brusque qu'il fait, une lettre tombe de la poche de son dolman, dont, avant qu'il la ramasse précipitamment, je reconnais l'écriture. Ce n'est pas ma faute : j'ai détourné les yeux trop tard. Hum!... j'avais souvent pensé que Blanche est femme à faire la rosserie par excellence à sa meilleure amie. Est-ce que cela commencerait? Je louche du côté de Guy. Voyant que j'ai vu, il pose sa lettre négligemment sur la table et reprend son journal.

Le valet de chambre. — Mon colonel, c'est l'adjudant de semaine.

Guy. — Faites-le entrer dans mon cabinet. J'y vais.

Il sort. Du même à la même... Il n'y a pas beaucoup de maris de la part de qui ce serait

sage, sans me vanter. Je caresse mon chien, très tranquillement. Quand elles veulent, les femmes sont bien moins nerveuses que les hommes.

Il rentre et se réinstalle, sans seulement jeter un œil sur sa lettre. Il n'a pas sujet d'être inquiet là-dessus — la mienne le préoccupe bien davantage. Allons, je crois que ce ne sera pas encore pour cette fois.

Le dîner du prince. Son aide de camp, l'ambassadeur des Deux-Siciles, l'attaché militaire de ladite ambassade et sa femme, le général de la Gardemeur, les deux Montjoye, quelques seigneurs sans importance. Bonne chère, conversation pas excitante. Nous descendons prendre le café sur la terrasse, dont une partie est réservée. Au bout d'un instant Son Altesse m'offre son bras et m'emmène à notable distance du groupe principal, Guy compris.

Le Prince, *familier et confidentiel*. — Enfin!... Si vous croyez que je m'amusais...

MOI, *respectueuse*. — Votre Altesse me permettra de lui faire remarquer que c'est elle qui l'a bien voulu.

LE PRINCE, *très prince*. — Il me plaisait de donner à votre mari une marque d'estime.

MOI, *vaguement ironique*. — Dont il vous aura, monseigneur, une vive gratitude.

LE PRINCE, *revenant à son idée*. — Mais à présent que nous avons satisfait aux bienséances, quand me faites-vous le plaisir de venir déjeuner, par exemple... ou bien souper avec moi... pour causer tranquillement?

MOI. — Est-ce que nous ne sommes pas bien ici pour cela?

LE PRINCE. — Ne faites donc pas l'enfant... Avez-vous oublié que nous devions recommencer?

MOI. — Recommencer quoi?

LE PRINCE, *genre Louis XIV*. — Vous avez la mémoire brève, madame... *(Détendu.)* A moins que ce soit pour me faire poser.

Moi. — Le Ciel me préserve de ce coupable dessein!... J'ai d'ailleurs très bonne mémoire... excepté quand je ne veux pas me souvenir.

Le Prince. — Voilà qui n'est pas positivement aimable.

Moi, *figée dans la correction*. — Au contraire, monseigneur. L'épisode auquel vous daignez faire allusion me rappelle une grande liberté que j'avais prise avec Votre Altesse, et dont, malgré l'indulgence qu'elle m'a témoignée, j'ai éprouvé trop de confusion pour ne pas le vouloir bannir de mon esprit.

Le Prince, *impatienté*. — Oh! laissons cela, voulez-vous?... et parlons en vieux amis. Vous ne pensez pas que je vous tiendrai quitte de votre promesse?

Moi. — Était-elle bien formelle?

Le Prince. — Pour moi, absolument.

Moi, *m'oubliant*. — Allons donc! pas un cheveu de votre tête n'y avait pensé depuis deux ans. Cela vous est revenu l'autre soir à l'Opéra.

LE PRINCE, *piqué*. — Vous avez, marquise, des interprétations... fantaisistes.

MOI. — Je connais les hommes, monseigneur... Et pour certaines choses, un prince n'est qu'un homme.

LE PRINCE. — Dieu merci!... *(Agressif.)* Moi, je croyais connaître assez les femmes pour vous juger autre et mieux que la plupart d'entre elles. Je vois que je me suis trompé, et que toutes les Parisiennes, sans exception, ne sont que des allumeuses.

MOI, *très rouge et pas contente*. — C'est que vous me connaissez mal, monseigneur, voilà tout. Et même de Votre Altesse je ne souffrirai point...

LE PRINCE, *très gentil*. — Ne vous fâchez pas, de grâce. *(Bien chanté.)* Quand les espérances que la vie avait éloignées de moi se retrouvent à ma portée, et que je les vois encore une fois me fuir, je suis bien pardonnable d'en ressentir quelque humeur. Je n'ai eu que trop de regret d'avoir laissé échapper l'occasion qui s'offrait.

MOI, *très détendue.* — L'avouerai-je?... Je crois bien que j'en ai eu aussi.

LE PRINCE, *câlin.* — Bien vrai?

MOI. — Oh! un peu seulement... *(Rêveuse.)* Et si vous aviez voulu... Ah! il aurait fallu bien vouloir...

LE PRINCE. — Vous tenez à me laisser inconsolable.

MOI, *gaiement.* — Bah! ce serait fini aujourd'hui... par conséquent nous en sommes au même point.

LE PRINCE. — Avec quelque chose en moins qui a son prix.

MOI. — En moins pour vous, monseigneur, mais en plus pour moi. Les plus courtes folies sont les meilleures.

LE PRINCE. — Alors vous avez fini d'en faire?

MOI. — Je sens tout ce qu'a de bourgeois ce sentiment, mais j'ai la faiblesse d'aimer M. de Montjoye et la résolution de lui rester fidèle... en tant que les circonstances le permettront.

Le Prince. — Et le jour où elles ne le permettraient plus, penseriez-vous à moi, au moins?

Moi. — C'est Votre Altesse, ce jour-là, qui m'aurait oubliée... Si fait, car j'espère que ce ne sera pas de sitôt. Au surplus, le destin en décidât-il autrement que ma volonté, jamais je ne consentirais à rien qui pût compromettre mon mari... et un prince est trop... comment dirai-je?... trop voyant.

Le Prince. — Au contraire, tout nous oblige à la discrétion.

Moi. — Impossible : cela filtre malgré vous. Vous ne pouvez pas vous débarrasser de vos joueurs de flûte. Et puis je suis pour le *fair play*, et avec vous un mari se trouve désarmé.

Le Prince, *dépité*. — Vous raisonnez très bien... trop bien. Cela suffit à me prouver combien mes sentiments trouvent peu d'écho.

Moi. — Pas si sûr que cela, monseigneur. Voulez-vous une autre raison, de tout à fait der-

rière la tête? Mettons les choses au mieux pour vous... et pour moi sans doute... mais au pire pour M. de Montjoye et pour la morale. Eh bien! ce serait vraiment trop fugitif.

LE PRINCE. — Vous trouvez que cela n'en vaudrait pas la peine? Parlez pour vous.

MOI. — Si Votre Altesse s'obstine à prendre mal tout ce que je lui dis... J'allais ajouter que je serais capable de m'en affliger... vous ne le voudriez pas. Je n'en ai pas l'air, mais au fond je suis une bête d'habitude. Tellement, que je commence à croire que j'étais faite pour le mariage.

LE PRINCE, *prenant son parti.* — Allons, je vois que le marquis n'est pas à plaindre.

MOI, *grave.* — Pas du tout... Et il ne dépend que de lui de ne l'être jamais.

LE PRINCE, *condescendant.* — Puisque je ne dois avoir aucun intérêt à ce qu'il en soit autrement, je lui souhaite très sincèrement ce bonheur.

MOI. — Merci pour lui. Et puisque vous lui

voulez du bien, je devine qu'il s'énerve — mettez-vous à sa place... oserai-je prier Votre Altesse de mettre fin à l'audience?

Le Prince, *tout à fait fils de roi.* — Pas avant que je vous aie assurée de la persistance de mon amitié, et priée de me conserver la vôtre.

Moi. — Trop de bonté, monseigneur.

En dépit de ces bonnes paroles, c'est fini, nous deux. Il le fallait. Bien fini, d'ailleurs. Amusant, ce dialogue sans gestes, sans physionomie, guetté à quinze pas par un mari que cloue en place l'étiquette. Oh! s'il l'était, nerveux!... mais avec tant de chic, que moi seule pouvais m'en douter. Tant pis pour lui : c'est arrivé à pic et je crois qu'il était temps. Le prince part dans trois jours. Je fais mon affaire de rassurer Guy d'ici là. Mais il aura eu le trac et cela m'assure quelque temps de répit.

V

L'autre jour je reçois la visite de la petite Loisellery, qui est mariée d'un an ou dix-huit mois. Elle est de mes relations quelconques et je n'ai pas grand'chose à lui dire. En cherchant, je me rappelle avoir reçu d'elle récemment un billet de part de naissance, que j'avais à peine regardé et jeté au panier aussitôt les cartes à la poste. Mal servie par ma mémoire, et le mot neutre « bébé » n'étant pas dans mon vocabulaire, au hasard, comme j'aurais dit le con-

traire, je lui demande des nouvelles « de sa fille ».

« Oh! madame, c'est un garçon!!! » se récrie-t-elle avec une orgueilleuse emphase, et une indignation que j'aie pu m'y tromper dont ces trois points exclamatifs donnent une idée très insuffisante.

Tellement que je lui réponds :

« Pardon... je n'avais pas l'intention de vous offenser. »

Elle s'est bien doutée que je me moquais d'elle, mais sans trop savoir pourquoi. Interloquée, elle bafouille des choses vagues, puis elle ajoute gracieusement :

« Mais vous, c'est bien une petite fille que vous avez?

— Je crois que oui. »

Tableau. Quand je me suis suffisamment payé sa tête, je m'explique :

« A cet âge-là, cela fait si peu de différence!... Cependant, si vous tenez à le savoir bien exac-

tement, décidément oui, c'est une fille... Que voulez-vous? on fait ce qu'on peut... »

Elle n'a pas encore compris. Si je lui avais dit ce que je pensais de l'accent amoureux avec lequel elle parlait de ce jeune mâle de quelques mois, elle en serait morte sur le coup. Et dans le fait, c'est bien innocemment, la pauvre petite. Mais pourquoi donc ces ingénues ont-elles la spécialité de vous faire venir des idées déshonnêtes?

J'avais en effet omis de noter que M. de Montjoye a été promu à la dignité paternelle. N'était la crainte du ridicule, il en serait plutôt fier. Au fond, il sait bien qu'il n'y a vraiment pas de quoi. Mais cet état tout neuf les étonne toujours. Un enfant est à peu près la seule chose qu'ils n'aient pas encore faite — ou du moins, si cela leur est arrivé, c'était comme une cheminée qui leur tombait sur la tête, au lieu qu'aujourd'hui on les félicite, à croire qu'ils auraient accompli une action d'éclat ou mérité le prix Monthyon. Il y a de quoi être ahuri.

Et puis, un homme étant tout ce qu'on voudra excepté pur, la pureté l'hypnotise. Et comme lys, hermine ni colombe ne la symbolise aussi bien que ce petit objet tout frais émoulu de la blancheur des limbes, de penser qu'il en est l'auteur, cela le remplit de stupeur et d'admiration. Les premiers temps même, c'est la stupeur qui l'emporte. Quand on le lui présente, il a l'air consterné. Pour un peu il dirait :

« Non, vrai, c'est à moi, ce paquet-là?... Mais qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? »

Tandis qu'une femme, elle a beau ne pas se croire du tout créée aux seules fins de faire œuvre de poulinière, la maternité a toujours été un vague attribut de son sexe, fût-ce remisé au magasin des accessoires. Et puis cela lui paraît moins surnaturel d'avoir un enfant dans ses meubles. Si peu bébémane qu'elle soit, elle en a vu quelquefois autour d'elle, elle a même été obligée d'avoir l'air d'y porter quelque intérêt. Elle sait d'instinct par quel bout cela se prend.

Il y en a même pour qui l'enfant est le complément obligé, fatal, du mari. Elles s'imaginent qu'il se met dans la corbeille avec les diamants, les dentelles et les fourrures. Plus elles sont innocentes, plus elles lui donnent de place dans leurs prévisions. Plus un homme est le contraire, plus il pense à tout autre chose. Aussi un colonel de hussards n'a-t-il que des idées incertaines sur ce que peut être un premier-né, moins familier avec cette variété animale qu'avec l'espèce chevaline.

Moi, je suis bien aise que ce soit une fille. En tant que perpétuer sa race, on se continue bien davantage dans un être de même sexe. Guy a la politesse de s'en dire enchanté. Je n'en soupçonne pas moins qu'il eût préféré un héritier, et rien n'est plus juste. Déjà il penserait à le mettre à cheval, à le camper sur la planche, à le préparer à Saint-Cyr. Cependant il prétend aimer trop les femmes pour n'être pas heureux et fier d'en avoir mis une de plus par le monde

— d'autant qu'elle a eu l'esprit de ressembler à son père, ce qui était indubitablement le meilleur parti à prendre.

Très philosophiquement, ma belle-mère, qui serait inconsolable de voir le nom tomber en quenouille, a déclaré qu'il n'y avait rien de perdu. A ne consulter que mes désirs, je m'en tiendrais là bien volontiers. Ce n'est pas trop, mais c'est assez. Cependant, quoique cela ne me passionne pas, je ne mettrai aucun empêchement au noir dessein que M. de Montjoye doit nourrir sournoisement d'essayer de nouveau sa chance pour faire un petit marquis. Cette prétention n'a rien que de légitime, et de ma part c'est une question de devoir professionnel. J'ai bon pied, bon œil, aucun motif valable de dispense, Dieu merci. Tant pis pour moi si j'ai pris du service : il faut marcher aux corvées comme à la parade et à la bataille — dans des limites raisonnables, bien entendu.

Cela dit, je voudrais qu'on m'expliquât une

chose. Dans le monde, tout le monde trouve parfaitement naturel qu'une jeune femme déclare avoir bien assez d'enfants. Quand un gendre populationne avec intempérance, la famille s'indigne. J'ai une charmante amie dont, lors de sa troisième grossesse, la sœur aînée allait partout disant, tout à fait fâchée :

« Vous savez le malheur de Marthe? »

On riait et on compatissait de bon cœur. Au numéro six de Mme de Poulquipon, on était positivement scandalisé, et je ne sais qui ayant suggéré qu'il devrait y avoir un conseil judiciaire pour ce genre de prodigalité, on a déploré que l'idée fût utopique.

Autant l'avouer : je sais bien de qui elle était, l'idée. Et tout en l'approuvant, on en a été très scandalisé, attendu qu'il est monstrueux qu'une fille manifeste sans fard une vocation opposée à celle de mère gigogne. Pourquoi? Est-ce parce qu'il est inconvenant de prévoir qu'on pourra quelque jour « se trouver dans le cas d'avoir

des enfants », selon l'euphémisme ingénieusement pudique de ma tante Ediltrude? Soit. Mais alors pourquoi faire un mérite aux ingénues d'étaler une passion pour la maternité? Car on a autant d'éloges pour celles-là que de blâme pour les autres.

Je me rappelle, il y a pas mal de temps, quand je pouvais encore être classée sous la rubrique « jeune fille », cette excellente baronne de Jalgaux, me disant, sensiblement plus vinaigre que miel :

« Oh ! vous, Régine, vous ne devez pas aimer les enfants?

— Mon Dieu, madame, ai-je répondu, je n'ai aucun motif d'aimer les enfants des autres. Et de supposer que j'en aurais à moi, je ne trouve pas cela convenable du tout. »

Après quoi j'ai tourné les talons, afin de lui laisser loisir de verser des larmes de crocodile sur mon ton détestable. C'est par là que ces matrones acidulées se rattrapent quand on les fait poser.

Eh bien! au contraire, c'est tellement bien porté, cette frénésie maternelle avant la lettre, que certaines filles s'en vantent, sans en penser un mot. Il paraît que cela favorise leur établissement. Chacun son goût : mais si j'étais homme, je ne serais pas rassuré. Car enfin, elles savent tout de même que « les bébés », comme on dit décemment, cela ne se trouve pas sous les choux, et on y pourrait voir une indication d'exigences inquiétantes.

Et puis les maris n'ont pas tant que ça des vocations de patriarche. Lorsque Geneviève a perpétré son quatrième rejeton, le trop heureux père était si vexé qu'il s'en prenait à elle, laquelle s'en défendait fort. Ils ont donné la comédie. Si avant son mariage elle avait manifesté l'opinion fort sensée que deux ou trois héritiers suffisent largement au bonheur, il se serait récrié à l'abomination de la désolation. On rompt pour moins que cela.

Ma tante Hortense étant un excellent baro-

mètre de l'opinion banale et convenue, dans le genre bienveillant, je l'ai une fois mise en demeure de m'éclairer sur ce mystère. Je ne me trompais point en pensant qu'au fond il y avait quelque chose de pas absolument net, car, en pataugeant dans des explications vagues, elle rougissait tout le temps.

Il me semble que ce qui ressort clairement de cet entortillage est ceci : s'il est malséant à une vierge de donner à entendre qu'elle n'a pas un goût immodéré pour la reproduction, ce l'est bien davantage de proclamer ce goût avec éclat, attendu qu'à lire entre les lignes on sait fort bien qu'il est question de tout autre chose. Chose naturelle, d'accord, mais pas moins sur laquelle la morale nous commande une sérieuse retenue et qui, même légitime, gagne à une certaine discrétion.

Marque de perversité de désirer la cause sans l'effet?... Possible, quoique ce soit d'une équité boiteuse et d'une logique bancroche de donner

aux hommes le droit d'aimer dans certaines conditions avec le devoir de ne pas faire d'enfants, et de n'y autoriser les femmes qu'au nom du devoir d'en faire.

Quant à s'emballer sur l'effet pour la cause, c'est une marque de... le mot ne me vient pas et je n'ose le chercher, crainte d'en trouver un trop vilain. Et mieux vaut être un peu perverse que cette autre chose que je ne veux pas dire. Sans compter que dans le premier cas on est loyale. Vous prononcez cynique? Comme il vous plaira... Tout plutôt qu'être hypocrite ainsi que dans le second, malgré l'atténuation que c'est une hypocrisie inconsciente.

Les jeunes mères d'habitude se sentent grandies de cent coudées pour avoir accompli cette petite opération. Je m'étais toujours demandé pourquoi et je me le demande plus que jamais. Ce n'est vraiment pas difficile à faire — pas amusant non plus, mais à la portée de toutes les bourses. La nourrice, qui est une grosse

vache à lait, en a fait autant sans y entendre malice, la bonne bête aussi ruminante que mammifère. Si plus tard ma fille devient une princesse de contes de fées, je serai en droit d'en tirer quelque vanité. Mais pour ce qu'elle peut donner présentement, et de quelque temps encore, je ne vois pas qu'il y ait lieu de me parer d'elle comme Cornélie de ses Gracques. Cela ne m'empêche pas de m'en occuper dans le silence du cabinet. Mais enfin j'imite ces poètes — rares — qui ayant la faiblesse de faire des vers, ont la pudeur de ne pas les réciter.

Cette fierté de tant de petites femmes a, il est vrai, d'autres causes. D'abord cela leur donne de l'importance. Hier elles étaient encore quasi au maillot — aujourd'hui c'est elles qui emmaillottent. Mais quand on a toutes ses dents, et même davantage, cet effet-là rate absolument. Ensuite, pour ces ingénues du mariage, cela démontre irréfutablement que... Eh bien! en outre de ce qu'a d'*improper* cette rage de fourrer

aux gens le nez dans son alcôve, ne voilà vraiment pas de quoi s'enorgueillir. Comme preuve d'amour, cela ne prouve pas grand'chose — et de paraître supposer qu'il aurait été incapable de la donner, cela fait naître des idées pénibles.

N'importe : elles s'imaginent que cela a été inventé spécialement pour elles. Cette grande dinde de Marie-Stéphanie est trompée par son beau Roger en long, en large et en travers. Mais chaque année il la gratifie d'un nouveau fruit de sa tendresse, ce qui lui assure pour quelque temps une liberté relative. Elle n'y voit que du feu et se tient pour adorée.

C'est cette ineffable candeur qui fait que tant de femmes dans cet état en éclatent de vanité et l'étalent comme si c'était quelque chose de joli. Pourtant, mal nécessaire tant qu'on voudra, mais pas agréable à l'œil, oh! non. Moi je me suis terrée, de quoi Guy m'a su un gré infini. Il est trop homme d'esprit — ne pas confondre avec « intellectuel » : c'est autre et c'est mieux

— pour n'être pas sensible à ce ridicule auquel on expose un mari en se montrant en public en sa compagnie, ce qui lui donne la mine de dire :

« Il n'y a pas d'erreur, c'est moi qui ai fait ce beau chef-d'œuvre. »

A quoi on a envie de répondre, par pure malignité :

« En êtes-vous bien sûr? »

Une véritable frégate à trois ponts que nous monte la littérature dite morale, c'est l'époux égaré ramené au foyer par l'enfant. Je ne vois pas le rapport, ou plutôt si, je le vois bien, mais tout au rebours. Si, ayant son couvert mis chez lui, il va s'attabler ailleurs, c'est apparemment que son estomac affadi par la monotonie et délabré par l'insuffisance du pot-au-feu légitime, éprouve le besoin de s'exciter et de se tonifier par des nourritures de cabaret. Une femme en train de le rendre père se trouvant temporairement disqualifiée à ce point de vue spécial, il est assez explicable que ce soit précisément

pour lui le moment psycho... non, physiologique. Tout mari qu'il soit, un homme ne vit pas de l'air du temps. C'est eux qui le disent, et qui s'en vantent.

Certes, de penser à cela, ce n'est guère plaisant. Mais qu'y faire? On est dans la position d'une femme de marin pendant les campagnes. Encore quand il revient a-t-il eu le temps de se débarbouiller depuis la dernière relâche, tandis que dans la vie commune, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Voilà Yvonne. Depuis ses couches elle est considérablement détraquée, et si je vous disais que ce cuirassier de Champ-d'Azur se consacre exclusivement au métier d'infirmier, vous ne me croiriez pas. Cependant elle a des hauts et des bas, elle est très amoureuse de son époux, qui le lui rend, au fond — si bien que vous voyez ça d'ici. Ce n'est pas beau.

Aussi ma belle-mère, qui parle tout à fait ancien régime sur ces choses, prétend-elle que le

premier devoir d'une femme est de se bien porter. D'accord, et c'est ce que je fais. Mais alors il faudrait s'abstenir de ces accidents qui, s'en tirât-on le plus gaillardement du monde, vous démolissent pour un bon bout de temps.

Oh! les gens qui trouvent cela simple, le mariage!...

Il y a autre chose. Trouvez-vous que ce soit régalant, pour une femme qui ne se croit pas tout à fait ordinaire, d'avoir le sentiment qu'elle tient auprès de son mari un emploi de première nécessité, qu'à son défaut doublera n'importe quelle autre? Mon Dieu! oui, c'est ainsi, en dépit de toutes les belles phrases.

Encore, si on a été vraiment désirée avant, désirée personnellement, non parce qu'on est une femme, mais parce qu'on est soi, pendant un certain temps on a la satisfaction de penser que c'est soi qu'il a voulu avoir et pas une femme. Mais cela ne dure pas toute la vie. Il arrive un moment où on n'est plus qu'un ordinaire éco-

nomique, dont avec de la sagesse il veut bien se contenter, mais qu'aussitôt à la diète pour une raison quelconque, il remplace sans peine, sinon avantageusement. On pourrait n'y pas songer, mais une fois que l'idée en est venue, c'est comme pour les fameuses questions-scies d'il y a quelques années : « Où est le chat? » ou bien : « Trouvez l'infortuné Bulgare ». Cela saute aux yeux, cela devient une obsession. C'est parfaitement désagréable et on aurait presque envie de l'envoyer ailleurs.

Le système grec avait du bon. Seulement il faudrait l'adapter à l'esprit moderne : la femme de gynécée cumulant ses fonctions avec celles d'Aspasie, et puis, dans des coins obscurs, la fille de joie, sorte de troisième sexe dont on ne ressentirait pas plus de jalousie que du cheval, du fleuret, du polo et autres exercices hygiéniques.

Quelqu'un à qui je disais cela l'autre jour m'a fait remarquer que je me contredisais, puisque au

contraire j'ai toujours professé du dégoût pour ces basses amours mâles dont les honnêtes femmes prennent la succession. Ne trouvant rien à répondre sur l'heure, j'ai déclaré que seuls les gens d'entendement borné ne se contredisent point, parce qu'ils ne voient pas toutes les faces et les facettes des choses.

Depuis j'ai réfléchi et je crois avoir découvert la formule. Elle est culinaire, mais juste. La femme la plus genreuse s'amusera à confectionner de ses blanches mains un entremets extraordinaire — en y perdant même son anneau, comme Peau-d'Ane. Mais elle ne fera pas la soupe. Eh bien! si son mari aime trop la soupe, plutôt que de la lui faire, elle préférerait presque qu'il aille la chercher à la boutique du coin. Voilà.

Ah! je ne suis pas facile à satisfaire, on peut le dire. Mais tout cela, c'est de la théorie. Dans l'application, je conviens qu'il n'y faut pas regarder d'aussi près, car cela mènerait tout droit

à faire des bêtises, uniquement à titre de compensation. N'insistons pas.

Au surplus, j'aurais tort de me plaindre. C'est curieux ce qu'un traîneur de sabre, dressé par la princesse Antonia et perfectionné par d'autres de même farine, en sait plus long sur la matière que tous ces pions subtils, oh! combien! qui en dissertent à grand renfort d'abstraction de quintessence, panachée de physiologie d'amphithéâtre. Il n'en ferait pas des livres, non; mais il a la pratique, de quoi il donne, comme il en retire, beaucoup plus d'agrément. Il sait à qui il a affaire et comment il doit faire. C'est truqué à la perfection. Que peut-on demander de plus?

Tout de même les moralistes nous en donnent à garder de sévères... Je crois bien que les seuls qui voient la vérité sur ces choses sont les immoralistes.

VI

Les gens graves s'indignent qu'on ne s'occupe dans le monde que des femmes de réputation à tort ou à raison ébréchée. C'est que les autres n'ont pas d'histoire. Elles réjouissent le cœur de Dieu, mais sont inutilisables pour la conversation et pour la littérature. Il n'est même pas démontré que Dieu se réjouirait tant que cela, s'il n'y avait qu'elles. Car enfin, sans péché, plus de contrition, et tout l'édifice de l'Église s'effondrerait comme un simple château de cartes.

Et puis, les honnêtes femmes à l'état aigu sont si décourageantes, guindées dans leur vertu, perchées sur leurs principes, empêtrées de préjugés, hérissées d'intolérance, s'effarouchant d'un rien, ayant peur de leur ombre, ennemies de la lumière, de la gaieté, de la vérité, de la vie, pièges diaboliques en effet, ce qui prouve que Satan a du bon. Elles se mettent dans un sac et elles s'étonnent de ne pas être regardées. Ne pourraient-elles donc pas être aussi morales qu'elles voudraient, sans porter cela à leur chapeau comme un épouvantail?

Non seulement elles ne sont d'aucun agrément pour l'autre sexe, mais même pour le leur, tellement enlizées dans « les pures et austères joies du foyer » — cliché 127 *bis* — qu'elles n'ont ni temps ni goût pour les liaisons féminines. Honni soit qui mal y pense, car si elles se scandalisent pour un amant, ce qui est peut-être un tort, elles ne s'offusquent pas d'une amie, en quoi elles ont triplement raison. Aussi,

n'osant ou ne sachant avoir de camaraderies mâles, bien entendu, il semble qu'elles devraient d'autant plus cultiver les autres. Eh bien ! non — cela sans doute contrarierait l'exclusivisme sentimental du mariage selon la formule.

« C'est que le bonheur se suffit, affirment les moralistes, et on le trouve à coup sûr dans l'accomplissement du devoir. » Si c'était si sûr que cela, m'est avis qu'il ne serait pas autant d'usage de le chercher dans tout le contraire. Il y a beaucoup d'honnêtes femmes, bien plus qu'on ne croit, précisément parce qu'elles ne font pas de bruit. Mais elles ne paraissent point en être plus heureuses, car elles ne cessent de se lamenter sur la fâcheuse condition de leur sexe, avec des airs d'ailleurs d'en tirer vanité, ce qui est un bien drôle de goût. Et elles souhaitent avoir des garçons, parce que (un soupir et la voix mouillée) « les filles sont destinées à souffrir ». Et elles ne parlent des hommes qu'en levant les yeux au ciel, pour le prendre à témoin de je ne

sais quoi qu'ils leur ont fait — ou qu'ils ne leur ont pas fait.

Est-ce que les femmes légères, ou paraissant telles, se plaignent de leur sort? Jamais de la vie, et pour rien au monde elles ne voudraient changer de sexe.

Catherine de Ploumanach' n'est cette honnête femme type que par certains côtés, les meilleurs. Mais c'est assez pour que je ne sois pas autant en intimité avec elle que cela semblerait logique. Mon père était le « fiston » du sien au *Borda*, nous nous connaissions de toute éternité, et j'ai autant de sympathie que d'estime pour son caractère solide, son cœur loyal, son esprit droit, son intelligence largement compréhensive, sa personnalité originale et forte, un ensemble absolument aimable, qu'empoisonne quelque chose de puritain — je devrais dire de janséniste, car elle est très catholique et pas dévote.

Mais comment nous serions-nous beaucoup liées? Sensiblement mon aînée et mariée quinze

ans avant moi, elle a une ribambelle d'enfants, admirablement élevés, il est vrai, mais on a beau faire, cela encombre.

Ce qui est pire, elle a son mari, ingénieur de la variété jacobine, « excessivement distingué », cela va de soi, et honnête homme à vous faire prendre l'honnêteté en horreur. Oh ! les hommes qui se mêlent d'être austères... Une femme, passe encore. On nous le demande, on nous en fait un mérite — dont nous n'abusons pas, Dieu merci — et même, chez certaines, c'est presque naturel. Mais un homme, ah ! que c'est vilain... D'autant qu'il n'a pourtant pas apporté sa fleur d'oranger dans la corbeille, et que, ne pouvant se défaire de la grossièreté constitutionnelle de son sexe, il prend par le mauvais bout les choses les plus innocentes.

Il a été fort jaloux, M. de Ploumanach', quoique jamais mari n'en ait eu moins sujet, car, outre que Catherine est par tempérament d'une vertu invraisemblable, elle l'aime absolu-

ment. Goût bizarre! Mais elle est passablement plus jeune que lui, et serait très jolie si elle ne se laissait en friche. Et il tolère, il encourage même ce gaspillage, parce qu'il y trouve une garantie qu'elle ne sera pas convoitée par le voisin. Ah! si le sort m'avait mis entre les griffes un cuistre pareil, je lui en aurais fait voir, des chandelles en plein midi...

Pour ce morose personnage, la femme est un vase fragile, uniquement créé aux fins de perpétuer l'espèce et de servir et d'admirer le mâle, un être impur et malfaisant, qui n'a de raison d'exister qu'à titre d'épouse et de mère. C'est plutôt comique de voir fleurir chez un athée la doctrine du péché originel. Entre nous, il est avec les femmes comme le poltron qui chante pour prouver qu'il n'a pas peur. (Je sais d'illustres auteurs dramatiques qui sont comme cela.) Ah! s'il s'en trouvait une, bien impure justement, bien malfaisante, bien rosse, qui veuille s'en donner la peine, on rirait un bon

coup... Mais qu'est-ce que je dis là? Et Catherine qui prendrait la chose au tragique...

Avec le temps, sa jalousie a désarmé, ayant d'ailleurs eu la précaution de faire beaucoup d'enfants à sa femme afin de la disqualifier sur le terrain du flirt. Mais s'il n'est plus jaloux des hommes, il l'est des femmes, sachant qu'elles se disent entre elles une foule de choses.

Vous pensez bien qu'il m'a particulièrement dans le nez. S'il était chrétien, je serais pour lui l'antéchrist. Lui, trop bien élevé pour m'en rien témoigner, moi, trop avisée pour ne pas m'en apercevoir, nous avons de bons petits attrapages aigres-doux, qui désolent Catherine. Ayant la tête près du bonnet et pas ma langue dans ma poche, je l'ai quelquefois remouché assez vivement, et cela n'a pas contribué à arrondir les angles. Aussi n'ai-je garde de m'imposer chez lui, où il est toujours fourré, et comme elle n'en sort guère, il en résulte que, tout en l'aimant beaucoup, je la vois très peu.

Mais en ce moment, elle fait ma tête pour le Salon. Car elle sculpte très bien — un vrai talent d'artiste, vous savez... sans blague, cette fois. Son mari, aussi roublard que désagréable, aime mieux ce dérivatif-là qu'un autre. Entre sa smala à gouverner, son pacha à adorer et sa glaise à modeler, pas de place pour songer à mal. Chaque séance nous donne deux bonnes heures intimes pour causer à fond. C'est rare qu'on puisse s'en offrir autant. Avec nos existences absurdes, notre épilepsie sur place de derviches tourneurs, toujours en chasse, courant après le temps sans jamais le rattraper, tiraillés aux quatre points cardinaux par des obligations (???) qui se surmarchent et s'embrouillent, nous effleurons tout et ne finissons rien. Même pour l'amour, on arrive en retard et on ne cesse de regarder la pendule.

Tout à l'heure, avec Catherine, nous parlions du divorce de la petite baronne Bob, qui vient d'être prononcé sans débats, son mari, aimable

pour la première fois depuis dix ans, ayant endossé tous les torts.

Moi. — Vous savez l'injure grave qui a servi de base au jugement? C'est à mourir de rire. De Nice, Mme de la Jaboterie était allée à Monte-Carlo avec sa bande. Dans les jardins du Casino, ils butent sur le baron en promenade sentimentale avec une très jolie femme, autant qu'on peut juger dans la pénombre. Il fait semblant de ne pas la reconnaître. En parcourant la liste des étrangers on trouve : « Baron et baronne de Saint-Paon ». Potin énorme. Cela revient à Bob, qui était tranquillement à Paris... Elle se roule... La bonne fortune du baron, c'était sa mère! — une créole de Bourbon, mariée très jeune et restée tout ce qu'il y a de plus fringant. D'un commun accord on a apporté au procès cette articulation, et cela a bouclé l'affaire.

Catherine. — C'est tout ce qu'elle avait de griefs?

Moi. — Elle avait au contraire tous ceux

qu'on peut avoir, hors qu'il l'eût trompée, du moins assez sérieusement pour que cela compte.

CATHERINE. — Alors c'est un divorce par consentement mutuel.

MOI. — En plein, au nez et à la barbe de la loi. Cela vous contrarie?

CATHERINE. — Vous connaissez mes idées de l'autre monde sur le mariage...

MOI. — Oui, elles sont gaies, vos idées... Un mari peut être jaloux, despote, tatillon, pion, quinteux, mal embouché, brutal — tant qu'il ne découche pas, elle n'a rien à réclamer. Ah! ce qu'elle aurait donné, Bob, pour qu'il eût deux danseuses plutôt qu'une et la laissât tranquille!...

CATHERINE. — Mais cela avait été un mariage d'inclination...

MOI. — Certainement... Et puis après? Elle sortait de Notre-Dame de Sion quand pour la première fois elle l'a vu à l'Hippique. Beau gars, bien à cheval, moustache crâne, habit

rouge... séance tenante elle a pris un coup de soleil pour lui, pan! sur la tête. On s'en est aperçu, et comme cela s'ajustait au point de vue des familles, cela s'est arrangé sans coup férir. Il était le premier mâle qui lui eût serré le bout des doigts. Elle, jolie à faire damner le Père Éternel, il ne pouvait l'avoir qu'en justes noces. La voilà bien, l'inclination!... Assez longtemps il a réussi à se faire gober, en bourrant sa pauvre petite femme, qui valait cent fois plus que ce fat nul et puant. Enfin elle a découvert que l'idole était en baudruche. Cela a crevé du coup, mais en continuant à aller par vitesse acquise. Ayant bu d'énormes bouillons avec son écurie de courses, il est devenu encore plus autoritaire et pédagogue, afin de se relever sans doute aux yeux de sa femme de l'avoir à moitié ruinée. Il s'en allait à la côte quand, à la Coupe d'Ascot, on le présente à Mrs Mac Adam, la richissime veuve du fabricant de pneus, qui le croit garçon et qui est hypnotisée par sa belle mine et ses

grands airs. Cela le décide à accepter les propositions de Bob, et c'est la chose la plus sensée qu'il ait jamais faite, car elle était arrivée à ce point d'exaspération où elle se serait fait enlever par un ténor. Il va convoler avec la Yankee, Bob se remariera un de ces jours et tout le monde danse en rond. Quel mal voyez-vous à cela?

CATHERINE. — Aucun, sinon que c'est la négation du mariage.

MOI. — Alors le mariage, cela consiste à vivre ensemble en s'exécrant?

CATHERINE. — Il faut tâcher de ne pas s'exécrer pour des torts de caractère.

MOI. — Ce sont pourtant les seuls qui amènent ce résultat. Si on aime, on ne cesse pas d'aimer pour avoir été trompée, quand cela s'est fait gentiment. Et si on n'aime pas, c'est sans importance. Dans le premier cas on n'a aucune envie de divorcer; dans le second, cela n'en vaut pas la peine.

CATHERINE. — Pardon : le mariage est fondé sur la fidélité réciproque. Ce n'est que le jour où l'un des deux a violé le pacte qu'il peut être rompu.

MOI. — Pardon aussi : le mariage est fondé sur tout autre chose. Ce n'est pas un pacte d'amour, mais un pacte d'alliance. Avec ça qu'il a besoin du mariage, l'amour, pour faire son affaire!... Tandis que l'alliance n'existe que par le mariage, et elle est la seule raison d'être du mariage. Ce qui a été dûment scellé, parafé, enregistré, c'est votre volonté d'avoir légalement une vie commune, des intérêts liés et réglés par contrat, de porter le même nom et de le transmettre à vos enfants s'il y a lieu, de constituer enfin une association de nature particulière. Vous ne pensez pas qu'on aurait dérangé un monsieur chauve et décoré, avec son écharpe et son Code, pour qu'il vous donne licence de... oh! *how improper!* Je n'ignore pas que c'est cela surtout qui est au fond du sacrement. Eh bien!

je suis aussi bonne catholique qu'une autre, mais je vous le dis entre quatre-z-yeux, j'ai toujours trouvé fort peu convenable qu'un vénérable ecclésiastique intervienne là dedans.

CATHERINE. — Tout est pur pour les purs... Si le maire ne règle que le temporel du mariage, mettons que le curé s'occupe seulement du spirituel.

MOI. — En recommandant de croître et multiplier, n'est-ce pas?... Par l'opération du Saint-Esprit, alors?... Non, ces choses-là ne sont pas de sa compétence. Tenez, c'est vous-même qui venez d'établir le départ : à la loi les arrangements matériels, à l'Église le côté moral. Reste l'élément physique, car c'est ce qu'on entortille dans le vocable pudique d'amour. Eh bien! cela ne regarde pas plus l'état civil que la religion. Si à l'usage on ne peut pas vivre sans se jeter les assiettes à la tête, évidemment le pacte ne peut plus tenir. Mais que l'un des deux ou tous les deux aiment ailleurs, ce n'est pas ce

qui empêche de vivre très convenablement ensemble. Voilà lord et lady Chandos, entre mille... Ils entrelardent le contrat à qui mieux mieux et chacun est le meilleur ami de l'autre. Ce sont des sages. Mais se crêper le chignon du matin au soir comme chez les Saint-Paon et « s'aimer » du soir au matin, c'est monstrueux. On ne devrait divorcer que pour cause d'in-com-pa...

CATHERINE. — ... tibilité.

MOI. — Merci... C'est un mot si difficile.

CATHERINE. — Vous n'êtes pas positivement d'accord avec l'opinion, ni avec la loi.

MOI. — Je m'en vante. C'est que, moi, je respecte le mariage plus que ne le respectent la loi et l'opinion. Cela vous fait rire?... C'est ainsi. Je ne considère pas qu'il consiste uniquement à coucher ensemble. Et l'amour aussi, je le respecte davantage, puisque je n'en fais pas une obligation sur papier timbré. Et la décence donc... Est-ce qu'on devrait mettre dans

ces affaires-là le nez des chats fourrés de la justice, qui s'en pourlèchent les babines, comme de vieux polissons? Et si vous voulez faire annuler votre mariage en cour de Rome, c'est encore pire. On ne vous demande pas : « Votre mari est-il joueur, avare, ivrogne, brutal, grincheux, ni même débauché? », mais : « Est-ce qu'il est négligent ou insuffisant? »... C'est du propre.

CATHERINE. — Vous prêchez une convertie. J'abomine ce lavage de linge sale en public, quand même je n'aurais pas contre le divorce une objection religieuse. Mais je ne blâme pas ceux qui ont la conscience faite autrement que la mienne. Cependant vous reconnaîtrez que, si on entre dans cette voie de défaire un mariage parce que les caractères ne s'emboîtent pas, il n'y a plus de mariage. Où commence-t-elle et où finit-elle, votre incompa...

MOI. — ... ti-bi-li-té?... Je pourrais vous répondre : A partir de quel numéro une femme

s'adjuge-t-elle le droit non pas seulement de tirer son verrou, mais de lâcher son mari? Affaire de mesure et de tact. On met sa dignité où on peut. Moi, un mauvais procédé, une impertinence, une scène de jalousie, une chipoterie d'argent, une prétention de me régenter, me ferait sortir de ma peau bien plus qu'une petite distraction extra-conjugale. Ces choses-là sont si excusables... Il y a de par le monde tant de femmes plus jolies que moi, qui n'ont rien d'autre à faire que de mettre les hommes à mal... Entre nous, je m'étonne que nous ne soyons pas encore plus trompées... Même vous, avec votre austère époux, à plus forte raison moi, qui ai voulu le mien comme il est. Je serais vraiment bien inconséquente de jamais divorcer pour cela. Quant à l'incompa... etc., nous avons, mon mari et moi, pris le bon moyen. En l'épousant je savais ce que je faisais, et lui aussi. Il prenait un caractère tout formé — ça, oui! — moi j'étais en état de comprendre

le sien. Nous pouvions parler de tout, par conséquent nous assurer que nous étions d'accord sur les choses principales de la vie. Je savais ce que vaut un homme, et sachant que je le savais, il ne cherchait pas à me faire prendre des vessies pour des lanternes. Un jour arrivera peut-être où nous ne nous aimerons plus, mais nous nous entendrons toujours. C'est l'essentiel. Tenez, Yvonne, est-ce qu'elle est moins heureuse depuis que Champ-d'Azur fait la fête? Au contraire, puisqu'il est d'autant plus gentil pour elle.

CATHERINE. — Je crois bien... elle ne s'en doute pas.

MOI. — C'est précisément ce que je veux dire : une chose qui ne vous fait pas souffrir tant que vous ne savez pas qu'elle est, est-ce à comparer avec l'embêtement trop réel de vivre auprès d'un être insupportable? On fait beaucoup trop d'histoires pour cette affaire-là.

CATHERINE. — Alors, si M. de Montjoye

vous trompait, vous préféreriez ne pas le savoir?

Moi. — Ah! pardon, je ne suis pas une femme sentimentale, moi. Quand on ne veut pas savoir, avec un homme bien élevé on ne sait jamais. Mais je le voudrais, au contraire, aimant tout mieux qu'être dupe. Quand Guy me trompera...

Catherine. — J'ai parlé au conditionnel.

Moi. — Merci... Mais comme cela ne ratera pas, autant mettre le futur tout de suite, sinon le présent.

Catherine. — Eh bien! vous, on ne peut pas dire que vous vous bercez d'illusions.

Moi. — Dame! c'est que j'ai dépassé l'âge du berceau... Quand cela m'arrivera, donc, je serai vexée, c'est clair, mais bien moins que celles qui ne s'y attendent pas.

Catherine. — Et qu'est-ce que vous ferez?

Moi. — Je... comment dire cela?... Je le « francillonnerai ».

CATHERINE. — Pas au bal de l'Opéra, j'espère.

MOI. — Pour qui me prenez-vous?... Je ferai cela élégamment, savamment, avec un complice de choix, qui soit agréable pour moi et flatteur pour lui... Je ne veux pas le rendre ridicule.

CATHERINE. — Voilà qui est gentil.

MOI. — On a ses scrupules... Une première fois cela ne peut pas manquer de le faire venir à résipiscence. C'est une chance que je lui donne : la peine du talion avec application de la loi Bérenger.

CATHERINE. — Et en cas de récidive?

MOI. — J'insisterai, et s'il finit par lui arriver malheur, tant pis pour lui. Je ne puis pourtant envoyer une circulaire aux gens pour leur dire : « Ne vous figurez point que j'ignore que mon mari me trompe. Et si je ne le trompe de mon côté, n'allez pas croire que ce soit par vertu : c'est parce que cela m'ennuierait. » Non,

il faut qu'on croie que ça y est, pour le principe.

CATHERINE. — « Principe » me plaît.

MOI. — Chacun a les siens, et les nôtres sont tout différents.

CATHERINE. — Taisez-vous donc, Régine... Vous êtes aussi honnête femme que moi.

MOI. — Ah! mais non... Vous, vous l'êtes d'intention... c'est un dogme. Moi je ne le suis que de fait, parce que cela me dérangerait d'être autrement. Vous l'êtes pour l'amour de la morale, moi pour mon agrément personnel.

CATHERINE. — Comme résultat cela se ressemble beaucoup.

MOI. — Oui. Mais je n'en suis pas plus fière. Je m'en veux même, au fond, car c'est une duperie.

CATHERINE. — Vous vous amusez à vous calomnier.

MOI. — Possible. Tenez, voici ma formule :

On peut être honnête femme, cela vaut mieux, dans son propre intérêt. Mais il ne faut pas en avoir l'air, sinon on ne fait pas ses frais, on paye les pots cassés et on gâte le métier.

VII

Un des avantages, parmi tant d'autres, de ne pas se marier au maillot, est qu'on a assez d'autorité pour s'asseoir sur une foule de niaiseries consacrées par l'usage. Non seulement on le peut, mais on le doit, car ce qui est plutôt gentil pour un petit ménage tout jeunet serait ridicule quand on a toutes ses dents. Le genre bébé est toujours bébête, mais être bébête quand on n'est plus bébé, il n'y a pas d'excuse.

Ainsi pour la corvée des visites de noce.

Qu'une très jeune épousée fraîche émoulue de la nursery, éclatant d'orgueil d'être appelée « madame », à cause des choses rares que cela sous-entend, ne laisse pas perdre la première occasion de s'ébrouer naïvement dans cette dignité considérable, rien de plus naturel. Et de se faire voir le plus qu'elle peut couplée avec son époux — je ne dis pas « accouplée », donc ne vous scandalisez point — cela signifie très clairement, pour qu'on n'en ignore : « Voilà mon homme, il n'y a pas d'erreur. » Lui, cela l'assomme d'être montré comme une bête curieuse aux amis de sa femme.

Ce n'est tolérable que dans le cas de Pierre de Jouvence, par exemple, qui a épousé sa cousine Simone au sortir de page... pardon : du volontariat. L'état de néogame lui conférait l'assiette qui manquait encore à son âge, et c'était vraiment drôle de les voir entrer majestueusement dans un salon, avec l'air de jouer au petit mari et à la petite femme.

Mais nous voyez-vous, ce colonel de hussards et moi, nous traînant mutuellement à la remorque de porte en porte ? Aussi avions-nous simplement déposé des centaines de cartes, après quoi j'avais repris le cours de mon train-train, comme devant. On se rencontrait dans le monde, nous nous présentions l'un l'autre. Puis, tous ses amis et les miens ayant été successivement invités à manger notre soupe ou à boire notre thé, le ban et l'arrière-ban liquidés, la belle saison venue, en un vaste garden-party, la fusion s'est faite et cela s'est tassé.

Cette façon de procéder avait fort hérissé les gens à principes. Je me rappelle cette harpie de Marie-Stéphanie, que, malgré la camaraderie d'enfance, je cultive avec modération, me disant au jus de citron vert :

« Vrai, il faut le savoir pour se douter que tu es mariée.

Moi. — C'est que ça ne se voit pas, cette chose-là.

ELLE, *pincée.* — J'ai voulu simplement dire qu'on ne connaît pas M. de Montjoye.

MOI. — Je t'affirme pourtant qu'il existe... Tu le rencontreras bien un de ces jours.

ELLE, *acide.* — Pas où on te rencontre, à coup sûr... Vous n'êtes jamais ensemble.

MOI. — Si fait, quelquefois... mais de préférence en tête-à-tête... c'est plus convenable. »

Absolument choquée comme à l'ordinaire de mon mauvais ton, elle est en outre demeurée persuadée que, dès le premier jour, Guy et moi avons fait un ménage de polichinelle. Ah ! dame, c'est qu'elle l'avait étalé, elle, son beau fêtard de Roger... Il se rattrape aujourd'hui en allant souvent de son côté, et tout à fait ailleurs qu'aux conférences de Mgr d'Hulst.

Dans cet amalgame de deux entourages, c'est celui de la femme qui a le haut du pavé, puisque c'est elle qui porte la charge du département de la sociabilité. Mais ce n'est pas une raison pour ne point faire bon visage à celui de son mari.

Il y a même des amis de Guy, des deux sexes, que j'ai adoptés de bon cœur parce qu'ils m'allaient. Lui a été tout à fait aimable pour les miens. Cela est fort logique, ceux qui me plaisent devant lui plaire, puisque je lui ai plu.

Les gens qui prennent le mariage au tragique ont une tout autre attitude vis-à-vis de leurs relations personnelles antérieures. Il semble que l'état conjugal étant une mise en commun de tout dans la même gamelle — que trop ! — c'est le cas ou jamais de dire : les amis de l'autre sont mes amis. Eh bien ! tout au rebours : chacun a dans le nez ceux du conjoint. Pour ne pas faire de jaloux, on les rase tous en bloc, et, comme si on naissait à la vie, on met dans ses meubles neufs un nouveau personnel.

Les hommes encore seraient au-dessus de cette défiance et de cette antipathie. Une jeune fille selon la formule n'ayant pas d'amitiés mâles, cela simplifie la question, quoiqu'il se trouve des maris pour être jaloux des intimités fémi-

nines de leur femme, ce qui est fort malséant et leur mérite la fâcheuse revanche.

Mais c'est les femmes qui d'ordinaire sont d'une sottise profonde à l'égard des amis de leur mari. Les camarades, cela leur représente les dîners de garçon, les souvenirs de la petite fête et de la forte culotte. Les belles dames, c'est le passé, ce passé que ne peuvent ignorer celles mêmes qui affectent de le considérer comme sans importance, persuadées, ô candeur, qu'avant ELLE il n'a jamais AIMÉ. Mais elles n'en sont pas si sûres; la preuve en est dans leur jalousie rétrospective. Pour une petite familiarité de rien, les voilà aux champs. Si elles se rencontrent avec une ancienne de leur époux, elles tombent en pâmoison. Qu'est-ce que cela peut bien leur faire? Puisque c'est fini, ce n'est pas sur celle-là qu'il y a à ouvrir l'œil.

Avec ma méfiance des amours anonymes, je suis très curieuse du passé de Guy, non pour m'en faire du mauvais sang, mais pour me bien

convaincre qu'en me l'annexant j'ai accompli un brillant fait d'armes.

Après la princesse Antonia, l'Afrique et le Tonkin... passons. Là il n'avait pas le choix. Puis, attaché militaire, Pétersbourg et Vienne. Je ne serai jamais bien fixée, mais enfin, les belles Slaves et les jolies Austro-Hongroises, c'est honorable. Ensuite, la grrrrande comédienne — étape déterminée par la coupe à blanc d'un bois, dont ma belle-mère est encore inconsolable. Comme il n'est pas panier percé, il a arrêté les frais, et cela date à peu près la rupture.

Entre ce moment et celui où, son cœur étant sur le pavé, je me suis trouvée là à l'heure du bon motif, il y a eu une période sur laquelle je n'étais pas documentée, et dont je tremblais qu'elle n'eût pas d'histoire. Comme c'eût été flatteur de penser que j'avais été la porte de sortie d'une phase d'ennui ou de dégoût... Grand bien fasse à celles qui s'accommodent du ma-

riage lessive de la noce. Si noce il y a, au moins que l'homme ait été passé au bleu.

Ce n'était vraiment pas à lui que je pouvais demander des tuyaux. Hector Lamoussaye et le général de Bellallure, mes historiographes ordinaires de la galanterie, ne voulaient pas manger le morceau. D'autre part, Guy étant trop gentilhomme pour ne pas demeurer l'ami des femmes qu'il a aimées, je m'obstinais à chercher dans ses relations personnelles, et je ne trouvais rien de plausible. Dernièrement, à propos d'un écho mondain, je m'étonne, allante comme je suis, de n'avoir jamais rencontré, dans ce Paris grand comme une boîte à violon, la belle Mme Séguin.

Moi, *à Guy*. — Il faut que nous ayons toujours joué à cache-cache. Vous la connaissez?

Lui. — Un peu... assez même. Du moins, je l'ai connue.

Moi. — Comment se fait-il qu'elle ne fût pas sur votre liste?

LUI. — Il y avait si longtemps que je ne la voyais plus...

MOI. — Vous aviez bien tort, si elle est aussi belle. L'est-elle vraiment tant que cela?

LUI. — Plutôt davantage... Mais elle commence à marquer.

MOI. — De l'esprit?

LUI. — Celui d'être belle.

MOI. — Est-ce qu'elle n'a pas été avec le duc de Vermandois?

LUI. — On l'a dit.

MOI. — Il y a longtemps?

LUI, *énervé*. — Ma foi, je n'ai pas les dates dans la tête. D'ailleurs cela n'a guère duré.

MOI. — Comment le savez-vous?

LUI, *impatienté*. — Comme tout le monde le sait.

MOI. — On m'a assuré que c'est elle qui l'avait lâché pour un autre.

LUI, *faisant le coq sans y penser*. — Je l'ai aussi ouï dire. Il ne suffit pas d'être prince du sang pour être irrésistible.

Moi, *entre haut et bas*. — J'en sais quelque chose.

Lui. — Vous dites?

Moi. — Je dis que je comprends parfaitement qu'à une Altesse Royale une femme de goût puisse préférer un officier de cavalerie.

Lui. — Pour qui parlez-vous donc?

Moi. — Pour toutes celles à qui cela a pu arriver.

J'étais fixée. J'ai eu les informations supplémentaires par Fitzgérald, enchanté de ce qu'il croit être une occasion de zizanie. S'il compte là-dessus, il peut encore tirer la langue.

On a bien tort de reprocher aux auteurs les hasards qui servent à point leurs personnages; jamais ils n'inventeront aussi bien que la réalité. Quelques jours plus tard nous dînons chez la duchesse de la Rochegrimpée. A peine entrée, je tombe en arrêt devant une femme superbement belle de la nuque au talon, gorge généreuse, épaules de marbre, taille de déesse, un

peu plus corsetée seulement qu'il ne faudrait, cheveux aile de corbeau, yeux de houri, bouche exquise, les outrages du temps, point encore irréparables, très discrètement et ingénieusement réparés, du style, de la branche, habillée à ravir.

« ???

— La belle Mme Séguin. »

J'en étais sûre. Attention. Pourquoi dans un théâtre ces rencontres-là sont-elles toujours dramatiques, avec trémolo, changement de couleur, abord contraint, voix altérée? Dans la vie il n'y a rien de pareil. Le plus naturellement du monde, Guy va la saluer, respectueusement cordial. *Shake-hands*, quelques mots échangés comme si on s'était séparé la veille. Nous étions arrivés les derniers : on passe incontinent dans la salle à manger. Guy est son voisin ; moi j'ai Fitz — le mari, une femme qu'il a eue; la femme, un homme qui ne demande qu'à l'avoir. Quand je vous le dis, que ce n'est pas la peine d'écrire

des pièces, et encore moins de payer sa place pour les voir, puisque à tous les tournants on a la comédie à l'œil et au naturel. Double profit.

Sans compter une interprétation supérieure. Il n'y en a pas un, de messieurs et mesdames nos excellents sociétaires, qui joueraient leurs rôles étudiés à loisir avec notre maëstria à nous autres, amateurs, qui improvisons : impénétrables et imperturbables, parlant beaucoup sans rien dire et disant beaucoup sans parler, tout en regards fuyants et en intonations subtiles, embusqués derrière les corbeilles d'orchidées comme des chats-tigres dans les jungles, les griffes habillées de velours, la rosserie enveloppée de grâce, le mensonge aux lèvres avec le sourire, la goutte de venin au fond des paroles de miel.

Jamais je ne m'étais autant amusée qu'à ce dîner, au sens où le mot en vaut la peine : non le plaisir béat de regarder quelque chose, mais le sport très actif de surveiller le prochain et soi-même, de se cacher et de deviner les autres, de

lire entre les lignes et de sonder les cœurs. Ce que pensent les raffinés, c'est comme les écrits à l'encre sympathique. Si on ne connaît pas le truc, on ne voit rien du tout; mais quand on sait employer le réactif, cela devient aussi lisible qu'une affiche. Ce soir-là, voici ce que je lisais :

GUY, *regardant la belle M^me^ Séguin.* — Elle est encore crânement belle, cette femme-là. Quand je pense que je n'ai plus à la désirer, et même que j'ai eu l'honneur de supplanter dans ses bonnes grâces un fils de saint Louis, je me tiens pour un heureux coquin. Pourquoi diable ça a-t-il craqué?... Je ne me rappelle plus bien. Ce n'est pas que je me trouve à plaindre maintenant quoique à un certain point de vue... Enfin, on ne saurait tout avoir. C'est égal, si je n'étais pas un bon mari... surtout si ce n'était que ma femme n'a pas les yeux dans sa poche, je ne craindrais pas un revenez-y. Et quoiqu'elle ne doive guère chômer, je serais fort surpris si ça ne bichait point. Mais non... ce ne serait pas chic.

Et puis qui sait ce que ferait Régine? ou plutôt je ne m'en doute que trop. *(Il se tâte et devient rêveur.)*

LA BELLE Mme SÉGUIN, *un œil sur M. de Montjoye et l'autre sur la glace d'en face.* — Eh! oui, mon cher, je ne suis pas encore à faire peur, comme vous voyez, et il y en a qui s'accommoderaient fort de ce dont vous vous êtes lassé, ingrat, malgré les sacrifices qu'on vous avait faits. Nous nous sommes consolés tous les deux, Dieu merci. Mais si je voulais, j'imagine que ce ne serait pas long. Et comme votre femme me paraît avoir bec et ongles, cela pourrait bien vous retomber sur le nez. Hein! la jolie vengeance... Mais serait-ce bien sage de risquer de gâter en les réchauffant nos beaux souvenirs d'amour? *(Ceci inspiré par une sensation de compression dans son corset, combinée avec la découverte que Mme de Montjoye n'en porte pas.)*

FITZGÉRALD, *me regardant.* — Elle l'a dit : pour le tromper, elle attendra qu'il ait tiré le premier. Elle est de parole... elle ne marchera

pas avant. Marchera-t-elle après?... Cruelle énigme. Ce serait tout de même raide si, immorale comme elle est, elle n'y passait pas comme les camarades. Si seulement son soudard de mari allait repiquer avec l'ancienne, ou si on le lui donnait à croire?... J'ai idée que je pourrais m'en faire du bien tout comme un autre... Plutôt qu'un autre même, car enfin il est clair qu'elle me distingue. Me distingue-t-elle?... *(Il plonge dans des abîmes de perplexité.)*

Moi, *les regardant tous les trois.* — Mes enfants, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de marcher droit. Vous, monsieur de Montjoye, donnant donnant. J'y suis parfaitement résolue, jamais on ne dira : « Cette pauvre petite femme, elle l'est dans les grandes largeurs, » — les uns ajoutant : « Faut-il que les hommes soient canailles tout de même, » et les autres : « Ah! bien, avec ses airs de croire qu'elle en sait plus que tout le monde, elle ne l'a pas volé. » Non... On ne dira rien du tout, ou bien on dira : « Ce

pauvre marquis, elle lui rend joliment le panier par l'anse, » — les populations s'écriant en chœur : « Il devait bien s'y attendre d'ailleurs. On a beau faire le malin, on finit toujours par écoper, surtout quand on fait la folie d'épouser une personne aussi... avertie. » En cela comme en toutes choses, bien entendu, les populations se fourreront le doigt dans l'œil jusqu'à l'épaule, car la seule chance que vous ayez d'y échapper est au contraire que je sois ce que je suis. Notez que je n'affirme rien, et n'y comptez pas trop. Mais ce qui est certain, c'est que je vous donnerais un de ces tracs dont il est parlé dans l'histoire.

« Vous, belle madame, vous êtes tout à fait charmante, et je n'aurais pu souhaiter une succession plus honorable. Mais si vous essayez de me faire une rosserie, songez que sur ce terrain-là les blondes sont autrement ferrées que les brunes, et que jamais je n'aurai de meilleure occasion de m'y mettre que dans le but légitime de garder mon époux.

« Quant à vous, mon petit Fitz, je vois dans vos cartes et n'y trouve guère d'atouts. Cependant, puisque le hasard vous met sous ma main, autant vous qu'un autre pour partenaire, et le peu que vous avez dans votre jeu pourra au besoin faire un appoint. Seulement laissez-moi conduire la partie — c'est votre seul espoir de petits profits s'il y a lieu. Et puis méfiez-vous, car il ne serait pas impossible que la chose tournât à votre confusion. »

Au sortir de table j'accroche Guy et, sans crier gare :

« Nommez-moi donc à Mme Séguin. »

Elle est sur nous. Il s'exécute.

Moi, *suave*. — J'ai si souvent entendu parler de vous par M. de Montjoye...

Lui, *mentalement*. — Ça, c'est du toupet, par exemple...

Elle, *exquise*. — J'espère qu'il ne vous en a pas dit trop de mal.

Lui, *geste vague*. — ...

MOI. — Il ne dit jamais de mal des femmes... ce que d'ailleurs je ne souffrirais pas, ayant beaucoup d'esprit de corps.

ELLE, *du sucre.* — Vous n'avez pas que celui-là, à ce que je vois.

MOI, *modeste.* — On fait ce qu'on peut.

ELLE. — Vous pouvez tout faire, j'en suis persuadée... Ce n'est pas le marquis qui me démentira.

Il est bleu, le marquis — en dedans, bien entendu, sa bonne cuirasse d'impassibilité étant sans défaut pour tout autre que pour moi. Ah! mais, j'y songe... aussi pour elle peut-être? Un instant cela me vexe. Non... elle n'a jamais dû posséder son instrument à fond. De la beauté à revendre, mais quant au reste, elle n'est pas à hauteur. Cette constatation me rassérène.

MOI, *redoublement d'amabilité.* — Guy, je veux vous quereller de n'avoir pas plus tôt fait naître l'occasion de nous rencontrer.

Elle, *de même.* — C'est qu'il avait mieux à faire que de penser à ses amis d'autrefois.

Moi. — Pourquoi donc? On peut être infidèle, mais on ne doit jamais être inconstant.

Il sursaute — intérieurement, toujours. Les hommes sont si nerveux. Elle ne bronche pas, mais me coule un œil en dessous. Parfaitement... nous sommes d'accord.

Lui, *qui s'est remis.* — Je laisse à Mme de Montjoye le soin de réparer mes torts mieux que je ne pourrais le faire.

Elle, *du miel.* — Elle s'en acquitte avec tellement de bonne grâce que, si on avait quelque chose à vous pardonner, on le ferait pour l'amour d'elle.

Nous continuons sur ce ton. Les gens à préjugés se hérisseront de me voir en échange de coquetteries avec une ex-maîtresse de mon mari. Plutôt cela, à mon sentiment, que de penser qu'il a eu des maîtresses que je ne pourrais connaître. D'ailleurs n'est-ce pas moi qui ai le

bon bout? A tout prendre, la différence d'âge entre nous n'est point si énorme. Pas moins elle est une belle madame, et moi je suis une jeune femme. Encore un des profits de ne pas se ruer sur le mariage à peine sevrée. Voilà un siècle qu'elle est la belle Mme Séguin, et la chronique s'étant fort occupée d'elle, cela fait dire : « Depuis le temps qu'on en parle, elle doit commencer à se décartonner. » Tandis qu'après Régine de Sylveréal qui a été quelqu'un — oh! oui! — Mme de Montjoye en est une autre, et même une espèce de sœur cadette, qui n'a pas encore lié partie.

Et puis, si au lieu d'un petit objet vague, ni vu ni connu pour plusieurs années encore, j'avais une fille aux alentours de sa première communion, cela me daterait un peu. La belle Mme Séguin, elle, pense à un gendre... Adieu paniers, vendanges sont faites. Alors que moi, j'ai encore de la marge pour bien des Fitzgérald à la clef.

Inutile d'ajouter d'ailleurs que nous en resterons là de cette grande tendresse. Mais du moins, pas de malentendu. D'abord j'ai la satisfaction de ne point passer pour dupe. Ensuite, si elle est bonne femme, en reconnaissance de mon attitude amicale elle ne me cherchera pas noise. Si elle ne l'est point, elle sera intimidée par mon aplomb. Me sachant avertie, Guy ne sera pas moins sage. Bref, c'est un bon paratonnerre de plus, qui n'est pas à dédaigner, car il y a de l'orage dans l'air.

VIII

Hier en rentrant à Saint-Germain, je m'étais mise en retard pour le train de six heures trente-trois. Je passe sur le corps des employés, je me rue sur la plate-forme, je me hisse dans le premier compartiment venu, au hasard. Ouf! il était temps... En reprenant haleine, je regarde machinalement avec qui je suis. Rien qu'une femme, du côté opposé, qui regarde obstinément par la portière l'intéressant paysage de dessous la place de l'Europe. Il me semble que ce profil

perdu ne m'est pas étranger. Son ombrelle tombe, elle se retourne pour la ramasser. Il n'y a pas d'erreur : c'est Maria, mon ancienne femme de chambre.

Quand je l'avais prévu, que cette fille ferait son chemin, je ne croyais pas si bien dire. Elle est évidemment tout à fait lancée aujourd'hui, habillée et chapeautée aux bons coins, d'un goût très sûr, avec ce grain de fantaisie amusante et cet accent indéfinissable qui, même dans un costume sobre, spécialisent la cocotte. Les cheveux du plus bel or pâle que puissent donner les décolorants, les yeux agrandis par le kohl et dilatés par la belladone, les lèvres carminées avec discrétion, tous les détails de la figure très savamment faits la changent pour le mieux.

Oh ! les bons naïfs qui croient à la beauté naturelle, comme aux belles voix naturelles, *ruda indigestaque moles !* Avec ça que le beau n'est pas de l'art, et le propre de l'art n'est-il pas d'être artificiel, ainsi que son nom l'indique? C'était

un beau brin de fille, Maria. Mais pas moins, quand Andrès me l'avait débauchée pour en faire son modèle et le reste, je m'étais exclamée sur la bassesse des goûts masculins. Tandis qu'à présent, je comprends presque qu'on fasse des folies pour cette jolie créature.

Nos regards s'étant croisés, elle rougit très fort sous son rose, avec la mine de quelqu'un qui voudrait bien être ailleurs. Mais à moins de se précipiter par la portière, il y en avait pour jusqu'à Nanterre. Son air malheureux me touche et le diable me poussant, je me dis : « Tiens, nous allons rire. On n'a pas si souvent occasion de s'amuser. » Et, très gracieuse, avec une nuance condescendante :

Moi. — Pardon, mais est-ce que je me trompe, ou si je vous reconnais bien?

Maria, *saisie*. — . . . . . .

Moi, *riante*. — Vous n'allez pas vous troubler pour si peu. C'est la vie, et je parierais que vous en avez vu bien d'autres. Je vous en ai voulu

pendant vingt-quatre heures, parce que cela me contrariait de vous perdre. Mais après tout, chacun pour soi.

MARIA, *ahurie.* — Mademoiselle est bien bonne... je veux dire madame la marquise.

MOI. — Vous êtes au courant.

MARIA. — C'est que je vois bien des messieurs qui connaissent madame.

MOI. — Vous devez en effet avoir de très belles relations. Mais je ne suis pas aussi bien renseignée que vous, et si vous vouliez me dire le nom dont on vous nomme?...

MARIA, *gênée.* — Françoise de Marignan.

(J'en étais sûre, qu'elle s'inspirerait du quartier qui a été le berceau de sa fortune.)

MOI. — Il est joli. C'est vous qui l'avez trouvé?

MARIA, *se remettant.* — Oh! non. Moi, je voulais prendre celui de mon pays : Yvetot... Marie d'Yvetot.

MOI. — Ce n'aurait pas été mal non plus.

Mais l'autre est mieux. C'est donc M. Andrès qui a été votre parrain?

MARIA, *rougissant vaguement.* — Non, madame, c'est M. Claude Larbalestrier, l'auteur.

(Tous mes amis, alors.)

MOI. — Quoi, lui aussi?

MARIA, *vivement.* — Oh! pas du tout... je le rencontrais seulement quand j'étais avec M. Ephraïm.

(Elle s'arrête, embarrassée. Je la mets à son aise. Jamais je n'aurai une aussi bonne occasion de m'instruire.)

MOI, *bonne enfant.* — Eh bien! Maria... Vous permettez?... l'habitude...

MARIA, *touchée.* — Je vous en prie, madame la marquise. C'est si aimable de votre part de me parler. *(Elle prend de l'aplomb : plus de troisième personne.)* D'ailleurs, vous ne pouvez pas m'appeler de ce nom-là... ça ne serait pas convenable.

(Pas si sot, ce qu'elle dit.)

MOI. — Cela ne vous contrarie pas, en vous rappelant un temps bien différent de celui d'aujourd'hui? Est-ce que vous le regretteriez, ce temps-là?

MARIA, *s'enhardissant.* — Ah! non, alors. Il y en a qui se donneraient les gants de le dire pour avoir un air honnête. Mais moi je suis tout ce qu'on voudra, excepté hypocrite. Ce sont des blagues qu'on met dans les livres pour en dégoûter les autres. *(S'animant.)* Parbleu, le mieux c'est d'être née dans le grand monde, avec tous les agréments, et la considération par-dessus le marché. Mais quand on n'est qu'une pauvre fille, la vertu, ça ne rapporte pas ce que ça coûte.

MOI, *entre haut et bas.* — Et chez nous, donc!

MARIA. — ???

MOI. — Non, rien... Vous disiez?

MARIA. — Je disais que, voilà ma sœur, par exemple. Son mari est employé de commerce, une bonne place, mais enfin pas le Pérou, et avec cinq enfants sur les bras, et lui qui est diffi-

cile comme tout, elle a du mal, allez! Et pas beaucoup de bonnes paroles en échange. Ce n'est pas qu'il soit méchant. Seulement, puisque c'est son devoir, à ma sœur, il trouve ça si naturel, qu'il pense bien à crier quand c'est mal, mais pas à dire merci quand c'est bien.

Moi. — Oui, c'est bien cela.

Maria. — Ah! madame, ce sont des choses que vous ne pouvez pas savoir. Dans le monde...

Moi. — Cela se ressemble beaucoup, allez.

Maria. — C'est égal, au moins les maris y sont polis avec leur femme, qui ne travaille pas pour eux comme une servante. Tandis que chez nous ils sont grossiers, et brutaux, et mal embouchés... Ou s'ils font le joli-cœur, c'est pour leur maîtresse, car ils ne se gênent pas plus d'en avoir que les vôtres... Oh! je vous demande pardon...

Moi. — De rien... Vous parlez à la cantonade.

Maria. — Ah! pour qu'il y ait tant de femmes

de notre condition qui fassent un métier pareil, il faut qu'elles soient rudement bêtes.

Moi. — Immoral, mais juste. Cependant, le vôtre, de métier, n'a-t-il pas aussi ses ennuis?

Maria. — Certainement. Ce n'est pas drôle de faire la noce sans en avoir envie... mais ça l'est encore moins d'être vertueuse quand ça ne vous dit pas. Et en tant que passer les nuits, ce n'est toujours pas aussi embêtant que de se lever pour donner à boire à des mômes qui piaillent... et de coucher à côté d'un lourdaud qui ronfle. *(Rageuse.)* Et puis, il y a autre chose... Les femmes du monde, même si elles sont honnêtes, on est gentil avec elles, on leur fait la cour. Tandis que dans le peuple, une fois qu'on a son homme, bernique... il n'y en a pas un qui vous regarde seulement, à moins que ça soit tout de suite pour... Et d'ailleurs, avec les grossesses et tout ce qu'on trime, on a bien vite perdu sa jeunesse sans avoir rien fait, comme ma pauvre sœur... Merci!...

MOI, *conciliante.* — Chacun entend le bonheur à sa façon. Votre sœur est peut-être très contente de son sort.

MARIA. — Elle ne se plaint pas, et elle a le droit de me mépriser. Grand bien lui fasse. On est ce qu'on peut. Si on reste dans son trou, sans voir plus loin que le bout de son nez, on broute où on est attaché et ça va bien. Mais d'être en service dans des maisons chic, ça vous ouvre l'œil. Et puis on prend du goût pour les jolies choses. De manier du linge fin, de belles étoffes, ça donne envie d'en avoir.

MOI. — Maria, c'est le moment de tout avouer. Est-ce que vous portiez mes chemises et mes bas de soie?

MARIA. — Ma foi, madame, si c'était vrai, je le dirais. Mais ça ne l'est pas. J'avais mon honnêteté. Seulement j'achetais ce que je pouvais. Et à quoi bon en porter si ce n'est pour s'en faire honneur, n'est-ce pas?... *(Avec un scrupule.)* Oh! naturellement, quand on a été élevée là de-

dans, ce n'est pas la même chose... Je parle pour une fille comme moi. Alors j'ai pris un amant.

MOI, *vaguement sévère.* — C'est chez moi que vous avez fait ce beau coup-là?

MARIA, *ingénument.* — Oh! c'était avant... Un étudiant, le neveu de la dame chez qui j'étais.

MOI. — Le fait est que je ne vous aurais pas donné le bon Dieu sans confession.

MARIA. — Bref, une bonne occasion s'est présentée, je l'ai prise et voilà. Quand un homme m'embête, je me dis qu'il est marié, ou qu'il le sera, et que sa femme, qui est une honnête femme et qui n'est pas payée pour ça...

MOI. — Au contraire...

MARIA. — ... c'est toute la vie qu'il faut qu'elle le supporte. Ma foi, autant changer. Il y a du mauvais, mais il y a du bon — on suit sa chance.

MOI. — Savez-vous une chose, Maria?... Je vous avais trouvée très intelligente, mais jamais

je n'aurais cru que vous vous formeriez aussi bien. Vous vous habillez à merveille.

MARIA, *femme de chambre*. — Mademoiselle avait tant de goût...

(C'est tout de même vrai qu'elle s'habille dans mon genre, un peu plus en dehors seulement, par nécessité professionnelle. Avec cela elle a ma taille. Je me souviens que mes mises-bas lui allaient comme un gant.)

MOI. — Vous vous exprimez parfaitement, vous avez l'air très comme il faut...

MARIA. — Madame la marquise me flatte... Ah! je ne demanderais pas mieux que de l'être tout à fait, comme il faut... Je ne dis pas de le faire à la pose, ce serait ridicule, mais d'avoir de la tenue. J'ai toujours eu du goût pour les bonnes manières. Ce qui m'a beaucoup poussée à mal tourner, c'est que je me disais : « Tu vas fréquenter des messieurs bien élevés, au lieu de domestiques, qui se rattrapent à l'office d'avoir à se montrer convenables avec les maîtres. » Eh

bien! je me suis aperçue que c'est la même chose, sinon pire. Ils aiment les gros mots, les saletés, le débraillage, et c'est pour ça qu'ils viennent chez nous, bien plus que pour le reste. C'est eux qui veulent qu'on soit canaille. Ah! si les femmes du monde savaient ce qu'ils se dédommagent dans le demi de la tenue qu'ils ont avec elles...

MOI. — Je m'en doute bien un peu. Mais allez toujours.

MARIA. — C'est que je ne sais pas si je dois...

MOI. — Mais si, mais si, vous m'intéressez extrêmement.

MARIA, *se lançant.* — Tenez, je connaissais une cocotte italienne qui était la maîtresse d'un secrétaire d'ambassade à Rome. Il est revenu à Paris et l'a amenée. Puis il l'a plaquée et elle est restée quelque temps. Un jour elle me dit : « Adieu, je retourne dans mon pays. Ici les hommes sont trop... » Un bien vilain mot qu'elle

a dit en italien, mais on me l'a traduit : « *Sono troppo coglioni.* »

MOI. — Passons... L'idiome du Dante ne m'est pas étranger.

MARIA, *tout à fait lancée.* — Ça c'est vrai, qu'ils le sont. Ainsi l'autre soir nous dînions à la Maison Dorée...

MOI. — Qui, « nous », s'il n'y a pas d'indiscrétion?

MARIA. — Georges Daurac, mon ami...

(Décidément nous avons beaucoup de relations communes. Avant-hier il dînait chez moi; demain M. de Montjoye et moi allons avec lui au cirque Poquelin... C'est drôle la vie, oui vraiment.)

MARIA. — C'était M. Moissac, l'académicien, qui invitait.

MOI. — Pas étonnant qu'il soit fortement défraîchi.

MARIA. — Un dîner tout ce qu'il y a de chic. Sur la nappe, semis de roses-thé et de violettes

russes, des corbeilles d'orchidées... Et des vins... Et un menu dont on ne voyait pas la fin, imprimé sur satin rose...

MOI. — Vous vous mettez bien. En l'honneur de qui, ce festin?

MARIA. — De Diane de Prony, qui revient de Russie. Il y avait aussi Rose Pompon, Bengalinette, des Folies-Pastorales, et Isabeau d'Aquitaine... Mais j'en parle comme si vous pouviez les connaître.

MOI. — J'ai quelquefois vu le nom de ces dames dans les gazettes.

MARIA. — Et puis des messieurs très bien. L'amiral de Beaupré...

MOI. — L'amiral Paul?

MARIA. — Je me souviens qu'il est bien souvent venu dîner chez monsieur le comte autrefois.

MOI. — Je crois bien... un camarade de promotion de mon père.

MARIA. — M. Hubert Brochet, le sénateur...

MOI. — Le vertueux apôtre de la recherche de la paternité. J'ai idée que cela le gênerait un peu pour marier ses filles, si on déposait sur son paillasson tous ses petits bâtards. Mais comme il sait que le projet de loi ne passera pas...

MARIA. — M. Lorillard, qui écrit dans des revues...

MOI. — Oui, dans le *Journal des Économistes,* sur la dé-po-pu-la-tion... Au moins, il est célibataire, celui-là.

MARIA. — Et puis le président Lafon de Villeneuve.

MOI. — Magistrature dernier bateau. A la bonne heure! voilà des convives sérieux.

MARIA. — Oh bien! ils ont été joliment rigolards. Je me demande s'ils s'amusaient autant qu'ils en avaient l'air. Rose Pompon, qui a toujours un coup de champagne de trop, a versé une cuillerée de bombe glacée entre le faux col et la flanelle du sénateur. Il ne devait pas être

content, mais comme les autres se tordaient, il a ri aussi, un peu jaune. Moi je ne trouve pas ça spirituel.

MOI. — Il faut bien que les enfants s'amusent.

MARIA. — Je respecte trop madame la marquise pour raconter ce qu'on a dit...

MOI. — Et ce qu'on a fait.

MARIA. — Mais non, on n'a rien fait du tout. Et même, il y a une chose bien épatante. Que ces messieurs viennent chez nous pour coucher, quand ils sont mariés, ce n'est pas honnête, et quand ils sont vieux ce n'est pas propre, mais enfin ça se comprend. Tandis que le plaisir qu'ils peuvent trouver à être avec nous comme ça, pour rien, voilà qui me dépasse. Quoique pas plus que les camarades je ne sois sortie de la cuisse de Charlemagne, sans me vanter c'était encore moi la moins moule du lot. Et cependant, pour causer avec des magistrats, des sénateurs, des auteurs, des académiciens, eh bien!

je ne me sens pas riche. Mais il faut croire qu'ils aiment ça. J'en ai entendu un qui disait à propos de Diane de Prony : « Elle est tellement bête, cette fille-là, que c'en est génial. » Je ne comprends pas que ça puisse les amuser.

MOI. — Ne cherchez pas à comprendre, Maria, vous n'y arriveriez pas. Et dites-vous qu'en vous en étonnant vous faites preuve de plus de bon sens que leurs femmes, qui ont la bêtise de les gober.

MARIA, *naïvement*. — Ah bien ! il vaut mieux qu'elles ne sachent pas. Si elles savaient...

MOI. — Le monde finirait, c'est certain.

MARIA, *consolante*. — Mais il y a probablement des hommes qui ne sont pas comme ceux-là.

MOI. — Il faut se l'imaginer.

MARIA. — En tout cas, ce ne sont pas les jeunes gens qui valent mieux. Vous avez peut-être entendu parler des quatre fils Aymon?

MOI. — Oui, mais ce ne doit pas être les mêmes.

MARIA. — Je ne sais pas pourquoi on les appelle comme ça. Il y a le petit farinier, le petit Coctier...

MOI. — Coquetier?

MARIA. — Non, Coctier, le fils d'un gros avoué. Et puis Marthelot, dont le père est un grand savant...

MOI. — Connu.

MARIA. — Enfin Bouju, le fils d'un ministre... Je crois bien qu'il ne l'est plus, ministre.

MOI. — Ce n'est pas moi qui vous le dirai.

MARIA. — C'est celui qui, quand il préparait son bachot, s'était sauvé avec une de ces filles qui racolent autour des lycées. Ces quatre galopins font la fête ensemble, et ils ont inventé de se mettre aux fenêtres des restaurants, derrière les volets, et d'arroser d'*assa-fœtida* avec des seringues les robes des dames qui passent. C'est malin, n'est-ce pas?

MOI. — C'est pour montrer qu'on est des hommes.

MARIA. — Et ce petit Coctier n'avait-il pas eu l'idée de se mettre avec moi? Ses parents sont assez idiots pour lui donner tout ce qu'il veut, à un âge où il devrait user ses fonds de culottes sur les bancs d'une école. Ah! je leur en aurais fait voir du pays! Mais on peut être honnête dans tous les états. Je lui ai dit: « Vous n'avez pas honte, un gosse comme vous! » Et je l'ai envoyé coucher.

MOI. — Voilà une belle action. Mais ce n'est pas ainsi que vous ferez fortune... à moins que ce soit déjà fait.

MARIA. — Ah! ce n'est pas si facile que ça. Les hommes dépensent beaucoup pour nous, mais tout ne nous reste pas après les doigts.

MOI. — Oui, il y a le coulage.

MARIA. — Je vous crois. Par exemple on s'en va dîner n'importe où. On rencontre une amie, un camarade... on les invite. Après ça on entre au théâtre. Puis on soupe sans faim ni soif. Avec les voitures, les fleurs, le tour de bâton, il y en

a bien vite pour vingt-cinq louis, qui ne profitent à personne. On dirait que c'est ce qui les amuse le plus, de gaspiller, et si nous voulions les en empêcher, ça nous ferait du tort. Ils se rattrapent dans leur ménage. Avant d'entrer chez mademoiselle, j'étais chez Mme la baronne de Vatenville, une gentille petite dame si jolie, un peu coquette, mais bien honnête. Je me rappelle les scènes que faisait monsieur quand il y avait des notes à payer... Il chipotait sur tout. Et cependant c'est elle qui était la plus riche. Eh bien! il est l'amant d'Isabeau l'Aquitaine, et je vous prie de croire qu'avec elle il ne flanche pas pour mettre la main à la poche, sans quoi ça ne traînerait guère. *(Avec élan.)* Ah! ils sont mufles, les hommes.

Moi. — On peut le dire. Allons, Maria, je suis bien aise de voir que vous avez de bons sentiments. Qui sait si vous ne finirez pas par vous marier, pour mourir dans la peau d'une honnête femme? Cela s'est vu.

MARIA. — Oh! ça, non, par exemple. Je suis une... ce que vous savez. On fait ce qu'on peut. Mais est-ce que ça y changerait quelque chose, qu'un vilain monsieur m'épouse pour l'argent que j'aurais mis de côté, ni même un de ces hommes comme il y en a, qui font ça pour embêter leur famille et se moquer du monde? Et de me décarcasser ensuite pour essayer de me faufiler dans les salons, en risquant tout le temps des avanies, ça ne me ferait pas la jambe plus belle. Une position tranquille avec un homme sérieux, c'est tout ce que je demande. Et puis plus tard, me retirer à la campagne, sur de la terre que j'achèterai, au milieu de braves gens qui n'y entendront pas malice... Et pas d'homme avec moi, merci, je les aurai assez vus...

(Depuis que nous avions dépassé le Pecq, les distances se rétablissaient et il tombait une fraîcheur.)

MOI, *un peu grimpée.* — Eh bien! Maria, je vous souhaite ce que vous désirez, et le plus tôt possible.

MARIA, *embarrassée.* — Madame la marquise, si j'osais... Vous avez été si bonne... Ce n'est pas probable que je sois jamais dans le cas de pouvoir vous rendre service...

MOI, *qui pense à quelque chose.* — Qui sait?... Tout arrive.

MARIA. — Eh bien! madame, ce jour-là vous pourriez compter sur moi, mais là, solidement. Un renseignement, n'importe quoi... Nous savons bien des choses, nous autres... 88, avenue de Messine...

MOI, *protectrice.* — C'est bon, Maria, je me souviendrai. Allons, bonjour.

J'avais sur les lèvres : — « Mes amitiés à M. Daurac, » mais j'ai retrouvé ma dignité à temps. Très discrètement elle m'a laissée descendre la première, m'a suivie de loin et n'a pas pris l'ascenseur.

Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est amusant, le monde? Pas propre, mais amusant — à condition de prendre le parti de rire des choses pour n'en pas pleurer.

IX

Je me suis beaucoup plus liée avec Renée de la Linotière que je ne l'aurais cru d'abord. Elle a comblé certains vides. Déjà j'avais lâché Blanche Leslie d'un cran ; depuis que j'ai à Saint-Germain mon établissement principal, cela m'a permis de l'espacer tout à fait. Son inconscience voulue, que longtemps j'avais trouvée drôle, finissait par me lasser. Et puis, je ne suis pas bégueule, on peut le dire, mais, vrai, elle est devenue par trop voyante. On dit d'elle « la

belle Virginienne » presque comme « la belle Otero ».

Ma tante Hortense, que cette intimité horripilait tant naguère, devrait se réjouir de notre quasi-rupture. Mais c'était parce qu'elle ne trouvait pas que ce fût une relation convenable pour « une jeune fille », tandis que maintenant cela ne ferait pas un pli. Tout au rebours était-ce au cours de mes années d'apprentissage qu'il me fallait regarder la vie et les hommes, spectacle auquel sont éminemment propices des milieux comme celui de Blanche. A présent que mon tour de France est fait, à quoi cela me servirait-il? Mais elle n'entend goutte à ce raisonnement, la pauvre chère femme, et en accuse mon esprit de contradiction, comme on dit de tout ce qui, étant réfléchi et sensé, se trouve en effet contredire la routine machinale et saugrenue.

Il y a au moins quelqu'un qui est de mon avis. Guy ne se mêle pas plus de me donner des conseils que je ne me crois obligée de lui en de-

mander, mais il ne lui déplaît pas que je mette un terme à mes études *in anima vili*. Cela est fort juste, et puisque nous sommes d'accord, je me fais un plaisir de lui faire celui-là. Continuer serait d'ailleurs de la perversité pure, puisque j'ai sur ces matières ma licence, voire mon doctorat.

Pour un autre motif, je vois aussi beaucoup moins Colette de Valenfleur. S'étant enfin décidée à prendre un amant, dont elle avait envie depuis si longtemps, elle est très occupée, d'autant que, ne sachant rien faire avec modération, elle se donne à son nouveau joujou avec toute sa frénésie d'enfant gâtée. Déjà dans l'amitié elle mettait quelque chose d'exclusif et de passionné qui était inquiétant. Depuis que c'est pour le mauvais motif, vous pensez...

Aussitôt divorcée, Bob, qui était ma plus intime, n'ayant aucun goût pour la solitude, et voulant s'épargner la dépense et les tracas d'une annulation en cour de Rome, s'était mise

en quête d'un Russe, dans l'intention de se faire orthodoxe. Au lieu de cela, c'est un baronnet qu'elle a trouvé à Nice, et dans les délais voulus elle a été remariée par un évêque anglican. Nous sommes allés tirer le grouse sur ses terres la saison dernière, mais elle n'est plus dans mes horizons.

Il s'est fait un autre trou qui a étonné bien des gens. Les populations étaient offusquées de mon amitié pour Christine Naudin. Et les propos qui ont voltigé à ce sujet, vous les entendez d'ici, puisqu'il est convenu qu'être liée avec une femme de théâtre est pour une femme du monde l'abomination de la désolation. Il m'est revenu que Fitzgérald n'avait pas été le dernier à les colporter — c'est inscrit en compte avec le reste. De tout cela je me souciais comme de ce qui se passe dans la lune. Je poussais même le dédain des principes jusqu'à avoir adopté Arcos. Pourquoi ne pas être agréable à son prochain quand on le peut sans se faire de tort? Je n'étais pas

obligée de savoir qu'en sortant séparément de dîner chez moi, ils se retrouvaient rue Fortuny. Est-ce qu'en y arrivant Mme Chose ne sortait pas de chez Machin et Mme Machin de chez Chose? Et n'est-il pas de règle d'engager toujours le moins heureux des trois quand on a les deux autres?

Seulement ne voilà-t-il pas que mon cousin Gab se toque de Christine, laquelle s'emballe et plaque son secrétaire d'ambassade. Jusque-là, rien à reprendre. A chacun le tour. Arcos était en pied depuis des années, il est exproprié — cela vaut encore mieux pour lui que s'il n'avait jamais été en jouissance. C'est déjà bien assez difficile de tenir ce qu'on a promis dans le mariage : à quoi servirait alors de ne pas se marier pour ne rien promettre?

Où cela se gâte, c'est que Gab, qui a toujours été un grand fou, perd la boule au point de vouloir épouser. Comme de juste, il apporte sa démission à son colonel. Jamais je n'avais vu Guy

dans une pareille colère. Son sang de gentilhomme et de soldat n'avait fait qu'un tour. Paternellement il le sermonne, le raisonne — rien n'y fait. Il me le repasse. En grande sœur, je lui prêche les choses les plus immorales — cela ne prend pas. Le sachant ondoyant et divers, et espérant que Christine le trompera dans l'intervalle, on oppose la force d'inertie en traînant la transmission au ministre par la voie hiérarchique, déjà flâneuse de sa nature. Mais il est aussi à l'occasion d'un joli entêtement, surtout pour faire une sottise, et force a été de laisser les événements s'accomplir.

Elle est restée au théâtre, bien entendu, car ce n'est pas les vingt-cinq mille livres de rente de Gab qui suffiraient à ses appétits dévorants de parvenue de la rampe, et lui s'est fourré dans des affaires quelconques, pour ne pas être un mari entretenu.

Naturellement toute la famille s'en prend à moi.

La famille, *indignée*. — Voilà ce que c'est de recevoir de pareille compagnie... Le monde aujourd'hui est un casino. Belle relation en vérité pour une femme comme il faut.

Moi. — Pardon, mais c'est plutôt pour les hommes que ces relations-là sont dangereuses... La preuve... Et ils n'ont pas besoin de les rencontrer dans le monde pour les connaître.

La famille, *exaspérée*. — Oh! naturellement... Avec vos idées à l'envers de celles de tout le monde, vous trouvez cela charmant.

Moi. — Charmant pour eux, puisque cela leur plaît, et je leur donne ma bénédiction de tout mon cœur... Seulement désormais je ne verrai plus Christine.

La famille, *bleue*. — !!!!! ?????

Ah! c'est qu'on ne s'attendait pas à celle-là. Ouvrir sa familiarité à une irrégulière et lui fermer sa porte le jour où elle se régularise, voilà qui en est « de l'esprit de contradiction »...

Pas du tout, si on se donne la peine de réflé-

chir une demi-seconde. Moi je suis de ma caste, absolument, et je le proclame sans fausse honte. Les gens du monde sont ce qu'ils sont, les artistes sont autres. Qu'on fraternise tant qu'on voudra en amour et en amitié ; mais quant aux alliances, jamais de la vie. Christine pour amie, parfaitement, parce qu'elle m'était sympathique, qu'elle était décorative, qu'elle avait un grand talent, qu'elle m'intéressait. Mais ma cousine, non pas. Elle cabriolait dans les plates-bandes de la morale — ce n'est rien, et il y en a bien d'autres dans notre monde. Mais chez celles-ci c'est le point d'arrivée, et pas le point de départ. Se mettre en route du pied gauche pour se hisser à côté de celles qui sont parties du pied droit, c'est une autre affaire que de se tromper de pied plus tard.

Car enfin, si Christine était demeurée honnête femme, elle aurait épousé un cabot ou un gazetier. Et même comme artiste elle n'en serait pas où elle en est, car, entre nous, dans cet état-

là, le mérite n'y suffit pas sans des accrocs variés à la vertu. Il faut pourtant que nous nous tenions, nous autres, sans quoi, patatras!... Nous avons déjà bien assez de concurrence pour l'amour, que le mariage au moins nous reste — à toi, Joseph Prudhomme!... tant pis. Gab n'avait qu'à choisir dans son milieu parmi une demi-douzaine de charmants mariages. Si son cas se généralisait, nous n'aurions plus qu'à mettre nos filles dans la galanterie. La voilà, l'immoralité : pas que nos hommes aient des maîtresses extra-muros, mais qu'ils en fassent leur femme. Je ne suis déjà pas pour que les fils de roi épousent des bergères — mais épouser des... parfaitement, ah! non, alors. C'est leur donner trop beau jeu.

Me voici moi, par exemple... Si j'avais été remarquée, distinguée par une Altesse Royale ou Impériale — cela s'est vu — qui eût été célibataire, m'en serais-je fait épouser? Assurément non, attendu que pour tenter ce coup-là il faut

mettre la charrue avant les bœufs. Et si je m'étais décidée à jeter ma vertu aux orties, eh bien ! je serais restée sa maîtresse, carrément, ce qui m'aurait valu une foule de désagréments qui n'existent pas pour une femme de théâtre. Mais tout plutôt que pénétrer avec effraction dans la seule caste où je serais déplacée — ou pour mieux dire « surplacée ». C'est la partie qu'avait jouée Mlle Carapatopoulos avec le prince héréditaire d'Albanie, et nous avons tous trouvé cela fort vilain.

Donc j'ai semé Christine, en douceur, car je l'aime bien au fond. Étant très fine, elle a beaucoup mieux compris que le monde, lequel n'y voit que du feu. Car les gens graves, qui me reprochaient de la voir avant, la voient aujourd'hui que je ne la vois plus. Le mariage, cela purifie tout... En quoi la vertu de Christine est-elle retapée parce que, dans un accès d'aliénation mentale qui fait le désespoir d'une famille, son ...ième amant l'a conduite devant M. le

maire? Mystère. Il me paraît au contraire que son caractère en est diminué. Je ne l'aurais pas crue capable de nous débaucher Gab — pour le bon motif, s'entend, car pour le mauvais, c'était son droit. Pour la revoir, j'attends le divorce. Ce ne sera pas long.

Au milieu de toutes ces défections, Renée de la Linotière s'est trouvée là au régiment, sous la main. Elle a pris un béguin pour moi. Je l'ai laissée aller, sans emballement, mais sans résistance, et d'être aimée par les gens, je finis par les aimer aussi. Oh! je les aime à ma façon. J'ai du plaisir à les voir, je suis cordiale et familière, je cherche à leur être agréable et utile si cela ne me donne pas trop de peine, je ne supporte pas qu'on les bêche en ma présence, je ne me montre avec eux ni exigeante ni susceptible. Pour ce qui est de cela, preuve d'indifférence, me dit-on. Possible, mais les rapports en sont rendus autrement faciles. Bref, je suis excellente camarade, sans me vanter. Mais,

hors quelques rares exceptions — chacun peut croire qu'il en est — je ne tiens pas sensiblement plus aux uns qu'aux autres. S'il y en a de nouveaux qui soient gentils, je les adjoins aux anciens. Du moment où ils ont de la sympathie pour moi, j'en ai pour eux — c'est physique. Et s'ils font des frais à mon intention, je serais bien ingrate de ne pas m'y montrer sensible.

Avec cela je suis très constante, étant bête d'habitude. Jamais je n'ai lâché personne sans motifs graves. Mais si on me lâche, c'est sans douleur. On me veut, je me donne. On ne me veut plus, je me reprends, juste cinq minutes avant si c'est possible, pour en être le bon marchand, et c'est une affaire réglée.

Elle gagne à être connue, la petite de la Linotière. Est-ce parce qu'avec moi elle est d'un sérieux relatif? Est-ce parce qu'à l'usage j'ai découvert sous ses airs évaltonnés certaines qualités méconnues et inutilisées?

En voilà une victime réussie de ce gâchage des femmes par l'éducation idiote qu'on leur donne. A dix-huit ans elle émerge du couvent, blanche comme un lys, ignorante comme une carpe et bête comme une oie. Tout de go elle est jetée dans le monde, où, par la grâce de son état virginal, elle est censée ne rien voir et ne rien entendre. N'étant sourde ni aveugle, elle comprend quand même, mais à moitié et tout de travers. De lui expliquer, il ne saurait être question, parce que les convenances... Ah! il s'en fiche un peu, des convenances, un petit esprit futé et en l'air comme le sien. Elle en apprend trop et trop peu, de tout, excepté à raisonner, et curieuse principalement de ce qu'on veut surtout qu'elle ignore. O sainte fleur d'oranger, combien juste ton symbole... Car c'est équivoque et morbide au fond, ce parfum-là, et dès que ce n'est plus dans sa toute prime fraîcheur, cela vous a un arrière-goût de pourriture.

Aussi à vingt ans elle se précipite dans le mariage avec frénésie. Pas pour le mariage, grand Dieu! non — elle vous le dira : cela l'amusait si peu qu'il lui a fallu le temps de s'y faire — mais pour les mauvais lieux, les lectures pornographiques, les propos raides, les histoires malpropres. Elle s'en fourre jusque-là, comme les patronets novices s'empiffrent de crème, à en crever. Et son imbécile de mari, qui bien entendu n'aurait pas voulu épouser une fille connaissant le train du monde, se fait un plaisir de coopérer à ce viol moral, dont elle restera détraquée jusqu'à la fin de ses jours, la pauvre petite femme...

Hier elle tombe chez moi, à une heure invraisemblable, sous un prétexte très tiré de longueur. Visiblement elle n'était pas dans son assiette. Au milieu d'un chaos de potins et de chiffons, je la sentais qui tournait autour de quelque chose. Tout d'un coup, se jetant à l'eau :

Elle. — A propos, chère (cela n'avait au-

cun rapport), je voudrais avoir votre avis sur un cas de conscience.

Moi. — Trop d'honneur.

Elle. — Quand on sait qu'une femme qu'on aime beaucoup est trompée par son mari... ou va l'être, faut-il cafarder?

Moi. — Cela dépend. Si c'est une femme comme Yvonne de Champ-d'Azur, par exemple, il ne faut rien lui dire du tout, parce qu'il y a des chances pour qu'elle ne s'en doute jamais. Vînt-elle à l'apprendre, elle ne saurait comment faire pour y mettre bon ordre. Donc autant la laisser dans sa quiétude.

Elle. — Mais si c'est une femme pas du tout comme Yvonne, et même tout le contraire?...

Moi. — Une femme comme moi, pour fixer les idées?

Elle. — Si vous voulez.

Moi. — Eh bien! il ne faut rien lui dire non plus, attendu qu'elle s'en aperçoit de reste.

Elle. — Mais elle ne sait peut-être pas qu'elle est trompée par une de ses meilleures amies?

Moi. — Oh! à présent elle l'est si peu, de mes amies.

Elle. — Qui ça?

Moi. — Blanche Leslie.

Elle. — Vous saviez donc?

Moi. — Non, mais vous venez de me le dire.

Elle. — Eh bien! tant mieux que vous ayez deviné. Ai-je eu tort?

Moi. — Certes non, puisque c'était dans une bonne intention.

Elle. — Oh! ça, oui... Je suis d'une colère bleue. Moi qu'on croit capable d'un tas de rosseries...

Moi. — Qui le croit?

Elle. — Les gens, parce que j'ai un air comme ça. Mais ce n'est pas vrai... Je trouve ça dégoûtant... Et si j'étais vous...

Moi. — Qu'est-ce que vous feriez?

Elle. — Je n'en sais rien, mais je ferais quelque chose.

Moi. — C'est bien mon intention, soyez tranquille... Et même je le sais, ce que je ferai.

Je n'étais pas aussi bien renseignée que je voulais le paraître, mais je m'en doutais. J'entendais de mauvais sons de cloche. Guy se relâchait. Pas de son amabilité, au contraire, cela va de soi. Il y a même là une notable différence entre nos viveurs et les noceurs populaires, dont la brutalité croît en raison de leur propre bamboche. Cela prouve que les pauvres gens du monde, qu'il est de mode de traîner dans la crotte, ont bien leurs petits mérites, n'en déplaise à certains sous-psychologues qui font de la bonne copie à cracher dans le plat où ils mangent. Car, non contents d'acheter leurs in-dix-huit jésus, nous sommes assez bons enfants pour faire risette à ces pique-assiette anarchistes. Quand donc se trouvera-t-il quelques clubmen bien musclés — il y en a au 77e hussards, à com-

mencer par le colonel — pour empoigner ces messieurs par le fond de la culotte et leur faire descendre nos escaliers plus vite qu'ils ne les ont montés en venant manger nos truffes et prendre sur leur manchette des notes « cruelles » destinées à nous déshonorer?

Guy était même devenu tellement encore plus aimable, que cela me mettait la puce à l'oreille. J'y sentais ce je ne sais quoi de particulier de mon terre-neuve quand il a fait une sottise, qui m'est révélée précisément par son redoublement de gentillesses. En revanche, il — pas Orso, M. de Montjoye — se relâchait de... comment dirai-je? De sa surveillance?... Fi! le vilain mot, et pas exact. Des époux bien élevés ne se surveillent pas : ils se guettent. Oh! les braves gens qui croient à l'amour sans jalousie... Mais pas la jalousie concierge à scènes ou à pleurnicheries selon le sexe — non, une élégante jalousie enveloppée, discrète, subtile, faite d'observation et d'intuition, sport si passionnant

qu'on s'y livrerait pour le plaisir, même sans s'aimer. Eh bien! je sentais que de lui à moi ça n'y était plus. Il avait l'esprit ailleurs, et je me demandais où.

Alors c'est Blanche... Oui, cela s'explique. Jolie, très jolie, avec ses cheveux d'or, ses yeux de pervenche, le diable au corps et un corps d'ange, je ne sais quoi de frais, de naïf, d'étonné, en contraste absurde et charmant avec son parler cynique et son absence totale de sens moral. Moi, j'ai mes moments — j'en ai beaucoup — où je veux être tranquille pour peindre, pour lire, pour écrire, pour aller à mes affaires... pour dormir même, et surtout. Elle, c'est une nature de fille — toujours prête. J'ai ma petite chapelle intime, mon jardin réservé. Elle n'existe que pour le flirt et par le flirt, et s'y donne tout entière. Oh! si elle se donne... rien qu'à la voir tendre sa main à baiser, on a envie de sortir. J'ai ma personnalité, j'ai mes idées et j'y tiens. Elle, tout lui est égal. Elle ne respecte rien ni

personne, mais n'a pas davantage souci qu'on la respecte. Elle a tellement le génie de la rosserie enfin, que, riche en somme, elle est vénale d'instinct. Un homme qui jette l'argent par les fenêtres pour elle, bêtement, elle n'a rien à lui refuser. Comment voudriez-vous qu'une femme honnête — ce qui n'a pas le même sens qu'une honnête femme — lutte contre cela?

On luttera cependant. En précisant mes soupçons, Renée de la Linotière m'a appris que le monde en parle. L'heure est donc venue d'aviser, si je ne veux pas qu'on verse sur moi des larmes de crocodile. A nous deux, M. de Montjoye. Votre confiance me flatte, mais il ne faudrait pas me prendre pour une bonne bête.

Et songez-y. Vous trompez votre femme — elle a le droit de la trouver mauvaise, mais non pas de crier au feu pour une infortune aussi courante. Tandis que vous, marquis, le tombeur de cœurs à couronnes fermées, vous le coq,

le paon, le héros, si vous « l'étiez », à l'instar de tant d'imbéciles ou de lourdauds, hein? Voilà qui rabattrait votre superbe... Et c'est si simple, si facile, si vite fait — et il en coûte si peu. Non, il ne m'en coûterait pas... pas ça!... Seulement cela m'ennuierait. Rendez-en grâce au ciel — et aussi de mon obstination à ne pas faire comme les autres, car c'est ce qui vous sauvera.

Cependant vous en aurez la sueur de la petite mort, je ne vous dis que ça. Ah! mais... Si je connais bien ma Régine, elle saura s'en tirer sans dommage pour elle — ce qui malheureusement veut dire aussi sans dommage pour vous. Cependant, au cas où l'événement déjouerait ses prévisions, étant bien résolue à ne pas reculer devant le nécessaire, tant pis — que cela retombe sur votre tête... Pardon, je ne l'ai pas fait exprès.

X

Pourquoi est-ce que plus une chose est bête, plus on en a plein la bouche? Ainsi le bon cliché de « la perfidie des femmes ». Qu'on dise « la rosserie des femmes », oui. Ce mot sévère, mais juste, exprime une façon d'agir plutôt féminine, dans laquelle il entre un élément perfide, mais qui n'est pas la perfidie à proprement parler.

Un homme clame qu'une femme est rosse quand elle le lâche, l'ayant déclarée ange lors-

qu'elle en avait lâché un autre pour lui. Cette naïve interprétation n'est pas sérieuse. La rosserie, c'est un moyen d'attaque et de défense, une vengeance, une échappatoire. C'est aussi, tout simplement, un sport, pas plus féroce en somme que la chasse, le tir aux pigeons et les corridas. A charge de revanche d'ailleurs, sous une autre forme, et largement, en sorte qu'il y a *fair play*, bien plus qu'avec d'innocent gibier à poil, à plumes ou même à cornes.

Presque toutes les femmes sont admirablement douées pour la rosserie. Aptitudes physiques d'abord, de par le seul fait de leur sexe, et aptitudes intellectuelles, ou pour mieux dire instinctives, faites de flair, de finesse, de sang-froid, de patience. J'en connais intimement qui, bonté d'âme, faiblesse ou indolence, dédaignent ce jeu, et c'est presque dommage, car une rosserie d'une belle facture pour un objet qui en vaut la peine, cela tient de l'œuvre d'art.

En réalité, une « rosse » est en femme ce que

nos pères appelaient un « roué ». Il devait y avoir alors, pour désigner le genre féminin de l'espèce, un mot qui s'est perdu, car les honnestes dames de ces époques aimables avaient certainement une bonne dose de rosserie dans leurs cartes, sans quoi elles ne se seraient pas tant amusées et n'auraient pas tant amusé les autres.

Après tout, comme en ce temps-là on avait de l'esprit, qu'on prenait les choses par le bon bout, qu'on n'était pas ainsi qu'aujourd'hui empoisonné de psychologie morose, qu'on n'avait point embourgeoisé la corruption de cuistrerie, qu'on faisait l'amour gaiement, enfin, on n'éprouvait sans doute pas le besoin de chercher un gros mot pour qualifier ce qui rend les femmes aimables. Car il n'y a pas à dire : ce n'est pas pour leur bonasserie qu'on les aime, n'est-ce pas? Plus une femme a de rosserie, plus ils en sont affolés. Alors pourquoi l'insulter? C'est cracher dans le verre où on boit.

Quant à la perfidie pure, en quoi est-elle plus féminine qu'autre chose? Une femme est perfide quand elle trompe, c'est clair. Mais personne n'a encore trouvé le moyen de tromper sans être perfide. Or, la main sur la conscience, je vous le demande : y a-t-il autant de femmes infidèles que de maris? Non. Y a-t-il un seul mari qui dise à sa femme : « Je vais chez ma maîtresse? » Non. Donc il y a plus de maris que de femmes qui mentent, c'est-à-dire qui sont perfides, c. q. f. d.

Ces réflexions me sont venues en voyant Guy s'asseoir en face de moi, à table, souriant, épanoui, charmant. Il revenait de Paris où il avait passé l'après-midi. Sa moustache rousse avait un tour plus crâne que jamais, retroussée si gaillardement qu'elle lui mettait une flamme dans le nez. Il en avait dans les yeux aussi, et une si jolie cravate liberty, d'un ton délicieusement faux, qui le rajeunissait de dix ans. Enfin un air de conquête, dont, quand même je n'au-

rais pas été prévenue, j'aurais bien deviné que ce n'était pas à mon intention.

Il y a de bonnes pâtes de femmes à qui cela donne envie de pleurer, ces choses-là. Moi je ne pouvais m'empêcher de rire en dedans, à voir ce beau coq vainqueur faire le bon apôtre pour me donner le change, disant *amen* à tout, prévenant mes moindres désirs, étendant ses bonnes grâces jusqu'à Orso, qui en était ahuri, le bon chien naïf, de voir le mari de sa maîtresse aussi gracieux pour lui. Et dans sa candeur, il jetait des regards de triomphe au chat, qui, posé sur le buffet, se consolait d'être négligé par son maître, en me narguant du coin de son œil fourbe.

C'est bon, Abélard, je sais aussi bien que toi pourquoi M. de Montjoye est si en train et si aimable. Je l'aurais fait filer par un Tricoche et Cacolet que je ne serais pas plus certaine qu'il sort de chez Blanche Leslie. Croyez-vous qu'aucune femme serait plus perfide? Tout au plus le serait-elle mieux, parce qu'elle s'en tire-

rait moins maladroitement. Qui veut trop prouver ne prouve rien, si ce n'est avec des dindes comme Marie-Stéphanie ou des bébés comme Yvonne, prenant pour argent comptant cette monnaie de singe.

Nous restions chez nous ce soir-là. Nous avons joué au billard, j'ai fait de la musique, gentille comme tout aussi, pour le dérouter et le faire s'engager à fond dans son mensonge. Et puis, les maris aux frasques de qui leur femme oppose la grincherie, je leur donne l'absolution plénière. Bizarre moyen de se mettre en valeur au moment où on en a le plus besoin.

Cependant rendre la main ne veut pas dire laisser la bride sur le cou. Vers onze heures, prise de bâillements voulus, je monte me coucher. Une demi-heure plus tard il grattait à ma porte. C'était prévu. J'ai sorti une de ces vagues migraines qu'on a toujours en stock, et je l'ai renvoyé à ses chères études. Mais si cela se répétait trop souvent, c'est lui au contraire qui

aurait la puce à l'oreille. Car un mari trouve tout naturel de cumuler, tandis qu'une femme honnête ne choisit pas pour faire des avances le moment précis où elle vient d'oublier d'être honnête femme. Ou si elle le fait, c'est contrainte et forcée par des raisons fâcheusement majeures, qui pour un homme n'existent pas.

Je sais bien que notre attitude étant plutôt expectante, cela nous rend cette honnêteté-là plus facile. Mais enfin la propreté s'en trouve bien. Toutes vous diront que là est pour elles le cheveu de l'adultère, tant qu'on ne s'est point, par un accord tacite, rendu mutuellement sa liberté. Et quel est l'homme qui s'embarrasse de ce scrupule? La voilà bien, « la perfidie des femmes », la voilà bien.

Si vous dites que, quand elles s'y mettent, elles pratiquent l'art de tromper avec plus de maëstria, je n'y contredis point. Mais c'est parce qu'elles sont plus ou moins dressées à dissimuler. La « dissimulation féminine », encore

une scie. Oui, mais en vitupérant contre nous parce que nous dissimulons, on est horrifié quand nous ne dissimulons pas, jusqu'à incriminer les choses les plus innocentes. J'en sais quelque chose... Ah ! c'est vraiment facile de contenter tout le monde. Aussi le mieux est-il de n'en faire qu'à sa tête. Et pour ce qui est de tromper, si les femmes en ont plus d'expérience, c'est qu'on les y oblige en les surveillant davantage. Ne posez pas de questions, on ne vous répondra pas de mensonges.

Mais dans nos milieux, en se trompant beaucoup au sens figuré, on se trompe moins au sens propre. Hormis les cas pathologiques de jalousie, on y est au-dessus des tatillonnages bourgeois, et la vie très remplie, très en l'air, donne de la marge pour faire l'école buissonnière sans grands efforts d'imagination. Nous avons les essayages, les *five*, les ventes de charité, les répétitions de musique, les conférences de carême et celles de la Bodinière, comme nos

hommes ont le service ou les affaires, le cercle, le Tattersall, la salle d'armes, les déplacements de chasse. De part et d'autre on n'a que l'embarras du choix. C'est même sans doute à cause de ces facilités offertes sur un plat d'argent qu'on y folâtre volontiers. Comment voulez-vous que fassent de pauvres gens aux existences racornies, et quel mérite ont-ils à ne rien faire? C'est-à-dire que, pour faire quelque chose, il leur faut une prodigieuse volonté de perversité.

Dans un mariage compris comme le nôtre surtout, d'où toute forme de collage est rigoureusement bannie, il est si facile de tromper sans mentir, que Guy a bien tort d'essayer de me mettre dedans par ses petites perfidies cousues de fil blanc. Me prend-il pour une oie? Je lui en veux davantage d'avoir oublié à qui il a affaire, que je ne m'afflige de l'accident inévitable et prévu. Il me revaudra tout cela en bloc.

Au moment de m'atteler à la besogne, j'ai eu l'idée de jeter mon dévolu sur un autre com-

plice que celui que je mijotais. Du temps où, au lieu de chercher fortune ailleurs, M. de Montjoye se donnait la peine de veiller sur son bien, il avait un truc très réussi et très amusant. Tout homme de mes amis, anciens ou nouveaux, suspect de faire si peu que ce soit d'ombre à son soleil, il le démolissait en sous-œuvre d'un air de n'y pas toucher. C'était un travers noté au passage, un ridicule pris sur le vif, une de ces histoires bouffonnes plus ou moins véridiques, auxquelles on ne croit pas plus que cela et dont cependant il reste toujours quelque chose. Quand on a ri d'un homme, même à tort, il est désarmé. J'avais beau savoir que c'étaient de simples rosseries de femme qu'il faisait là, le colonel du 77e hussards, mon Dieu oui, pas autre chose, l'effet était produit.

Je lui savais gré d'ailleurs de ce procédé fleurant la violette. Quand on est fait comme lui, c'est gentil de n'avoir pas l'air de se croire le seul, l'unique, l'incomparable. Ce n'est pas qu'il

ne se gobe, au fond, et il a bien raison, car c'est le meilleur moyen de se faire gober par autrui. Mais avec moi, il sait qu'une trop superbe sécurité serait le moyen de s'attirer des désagréments. Ah ! c'est qu'il s'y connaît en cœurs féminins — tout ce qu'il y a de plus pluriel, car au-dessus de la grande masse grise des âmes simples, autant de femmes, autant de cœurs. Et ce n'est pas en les piquant sur une pelote, à l'instar de nos entomologistes littéraires, et en les disséquant à petits coups de pince, qu'il en a appris l'anatomie. C'est bien plus sûrement et plus agréablement, par l'expérience et le tact.

Le seul des hommes sortables de mon horizon qui ait échappé à ses griffades, c'est Jacques Corbière. Preuve de jugement, car il est honnête, ce garçon — j'entends en matière passionnelle — que c'en est ridicule. Je dis cela, mais je l'aime d'être ainsi, d'amitié, puisque c'est précisément d'être le contraire qui m'en fait aimer un autre d'amour.

Depuis des années nous sommes bons camarades, Corbière et moi, sans qu'il ait, que je sache, songé à être autre chose. S'il en a eu l'idée, rien n'en a jamais filtré. Il est aussi téméraire à une femme de se prononcer là-dessus dans un sens que dans l'autre. Un homme vous fait une cour à tout casser — il n'y a rien du tout, et si on le prenait au mot, il se défilerait par la tangente. Un autre a toujours eu des façons de grand frère, tellement qu'on lui en voudrait presque, et il s'en est manqué d'un cheveu que cela éclate comme une torpille.

Il y a des femmes qui s'en tirent en se figurant tous les hommes amoureux d'elles. Elles sont insupportables, et elles trouvent du déchet. D'autres — j'en suis — font comme si elles ne croyaient pas qu'il y en ait un seul. Tant pis ou tant mieux pour ceux qui n'osent ou ne savent aller de l'avant. Si Corbière en avait envie, ce que j'ignore, en prenant l'offensive au bon moment, il aurait eu de fortes chances. Pourquoi, je me

le demande, puisqu'il est tout l'opposé de Guy? Cruelle énigme.

Hier, au raout de l'ambassade des Deux-Siciles, causant avec Jacques Corbière dans un coin tranquille, la fantaisie perverse me vient de donner tort à M. de Montjoye en l'inquiétant avec celui justement de qui il ne croit pas devoir prendre ombrage. Je le tiens pour sûr et dévoué, et puisqu'il ne s'agit que d'un simulacre, je serais certaine d'arriver à mes fins sans courir aucun risque.

MOI, *à propos de bottes.* — Dites-moi, est-ce que cela vous ennuierait de me faire la cour?

CORBIÈRE, *ouvrant des yeux comme des portes cochères.* — . . . . . .

MOI. — Parce que si cela vous amusait, il ne faudrait pas vous gêner.

CORBIÈRE, *entrant dans mon idée sans comprendre.* — Ce n'est pas moi que cela gênerait, je vous prie de le croire. Seulement, il y en a un autre à qui cela ne conviendrait peut-être pas.

Moi. — Précisément... c'est à cause de lui que je voudrais que quelqu'un fasse semblant de m'aimer.

Corbière. — C'est difficile.

Moi. — Eh bien! vous êtes poli, vous.

Corbière. — Mais non... je dis que c'est difficile de ne pas vous aimer pour de bon.

Moi. — Pas de bêtises... Il s'agit de choses sérieuses.

Corbière. — Au contraire, puisque vous ne voulez pas que ce soit sérieux.

Moi. — C'est pour cela que je vous donne la préférence.

Corbière. — Bien obligé de la faveur.

Moi. — Qui vous parle de faveur? C'est un service, que je ne peux vraiment pas demander à n'importe qui.

Corbière. — Quelque chose comme tenir la chandelle.

Moi. — Oui, mais pour le bon motif.

Corbière. — Grand merci. Je n'ai au-

cune raison de m'intéresser à votre bon motif, moi.

MOI. — Eh bien! et l'amitié, alors, qu'en faites-vous?

CORBIÈRE, *embêté*. — L'amitié, l'amitié...

MOI. — Enfin, êtes-vous mon ami, oui ou non? Mais c'est bien ça... Tout en phrases et en façade. Et puis, pour une fois que je vous mets à réquisition, plus personne.

CORBIÈRE, *empesé*. — C'est parce que je suis votre ami, que dans votre intérêt...

MOI. — Oh! vous n'allez pas faire le pion.

CORBIÈRE. — C'est un rôle ingrat. Mais celui que vous m'offrez l'est encore bien davantage. Ou pour qu'il ne le fût pas...

MOI, *faisant l'innocente*. — Quoi donc?

CORBIÈRE. — Rappelez-vous l'apologue du chien qui mange le dîner de son maître.

MOI. — Allons donc, vous n'iriez pas croire que c'est arrivé?

CORBIÈRE, *très fendant*. — Si vous êtes pré-

parée à en risquer le paquet, je suis à vos ordres avec enthousiasme.

MOI, *pour l'agacer.* — Vous n'en avez pas l'air.

CORBIÈRE, *coq comme je ne l'avais jamais vu.* — Eh bien! venez-y voir.

MOI. — Ça, non. Pour m'obliger, vous auriez pu me donner un coup de main. Mais du moment où ce ne serait pas en simili, je ne vous vois pas là dedans.

CORBIÈRE, *vexé.* — Merci.

MOI. — Vous n'y êtes pas... Avez-vous l'estomac de devenir le meilleur ami de M. de Montjoye? Non : on ne va pas contre son tempérament. Alors cela se gâterait. D'ailleurs, comme je suis fermement résolue à ne lui servir que les apparences, ce serait vous faire une rosserie que vous jeter à l'eau pour vous y laisser barboter. J'ai si bon cœur que je serais capable d'avoir du remords et de vous repêcher.

CORBIÈRE. — Comme cela, je veux bien. Quand commençons-nous?

Moi. — Oui, mais c'est cela que je ne veux pas. Ne vous excitez donc pas à froid... Non, non, n'en parlons plus.

Corbière. — Vous m'en voulez?

Moi. — Pas du tout... D'autant que j'ai sous la main ce qu'il me faut.

Corbière. — Vous y tenez donc bien?

Moi. — Depuis le temps, vous ne me connaissez donc pas encore?

Corbière. — Si fait : une âme violente déguisée en je m'enfichiste.

Moi. — Joliment bien déguisée alors.

Corbière. — Pas tant que ça, quand on sait regarder.

Moi. — Il me semble que vous avez étudié votre sujet.

Corbière. — Beaucoup. Cela vous blesse?

Moi. — Très flattée, au contraire. Et il vous a intéressé?

Corbière. —Tellement qu'il m'a fait peur.

Moi. — Peur de quoi?

CORBIÈRE. — De vous aimer.

MOI. — Pourquoi vous croire obligé de dire cela?... quand vous venez de refuser péremptoirement de me faire la cour...

CORBIÈRE. — Péremptoirement est exagéré.

MOI. — Vous n'allez pas vous en dédire... Il y en a qui ont plus de courage que vous.

CORBIÈRE. — Vous voulez dire plus de confiance. Et il y en a un à qui cela a réussi... Je l'en félicite.

MOI. — Il est pourtant sur le point de n'avoir guère à s'en louer.

CORBIÈRE, *inquiet.* — Puisque ce ne sera qu'une comédie.

MOI, *rageuse.* — On ne sait jamais comment cela tournera.

CORBIÈRE. — Vous tenez à me donner des regrets... *(Un temps.)* Promettez-moi de ne pas vous fâcher, et je vous dirai une chose qui vous intéressera.

MOI. — Je ne promets rien, mais dites toujours.

CORBIÈRE. — Quand on a su votre mariage, savez-vous le pari qui a été fait?

MOI. — Sur moi? C'est bien de l'honneur.

CORBIÈRE. — Alors vous ne serez pas en colère?

MOI. — Me prenez-vous pour une bécasse?

CORBIÈRE. — Eh bien! quelqu'un... qu'il est inutile de nommer, a dit au cercle : « Bonne nouvelle pour les amateurs. Cinquante louis qu'il ne lui faudra pas deux ans pour... » *(Hésitation.)*

MOI, *sereine.* — Pour prendre un amant. Et puis après?

CORBIÈRE, *ahuri.* — Comment, après?... Il a même dit : « Pour prendre son premier amant. »

MOI, *paisible.* — C'est vous qui avez tenu?

CORBIÈRE, *indigné.* — Moi? C'est-à-dire que je me suis tenu à quatre pour ne pas le gifler.

MOI. — Vous auriez fait une forte gaffe.

CORBIÈRE, *correct.* — Je me suis souvenu à temps que cela ne me regardait pas.

MOI, *cynique*. — Et aussi qu'il ne faut jamais s'engager sur ces choses-là, même pour soi, à plus forte raison pour les autres.

CORBIÈRE, *avec aplomb*. — Eh bien! moi, je m'engagerais pour vous.

MOI. — Vraiment?

CORBIÈRE. — Oui, parce que je sais que vous valez plus que vous ne paraissez.

MOI. — Je trouve que ce que je parais est déjà très bien.

CORBIÈRE. — Sans doute. Aussi aurais-je dû dire que vous valez encore plus.

MOI. — Trop aimable. Et pourquoi me faites-vous ce joli ragot?

CORBIÈRE. — Parce que j'ai des raisons de croire que vous voudrez donner un démenti à cet insolent.

MOI, *blagueuse*. — Il est certain que, puisque vous n'en profiteriez pas...

CORBIÈRE. — Il y a de ça, je l'avoue.

MOI, *tout à coup*. — Faites-moi donc un plai-

sir... J'aperçois Fitzgérald là-bas, qui me reluque... Amenez-le-moi. Ne prenez pas cet air effaré... je ne lui ferai pas de mal.

Corbière. — Mais je ne demande pas mieux que vous lui en fassiez.

Moi. — Je ne lui en ferai pas... pour le moment. Allez, allez... vous saurez plus tard.

Ah! c'était cela le propos de cette bonne langue... Ce n'est pas pour rien qu'il porte un sautoir de gueules brochant sur son hermine. A nous deux : ça va marcher rondement ou j'y perdrai... Mais non, je n'y perdrai rien, pas de danger.

Moi, *très précise*. — Mon petit Fitz, voulez-vous être gentil? C'est demain vendredi : je vais au Salon. Si ça vous va de me piloter, cueillez-moi à trois heures pour le quart devant Jeanne d'Arc. Oui? Entendu. Et maintenant, votre bras... Je donnerais mon âme pour un verre de n'importe quoi.

Fitzgérald, *pas aussi bas qu'il le faudrait*. —

J'aimerais mieux que vous me donniez autre chose.

MOI, *tranquillement.* — Vous pourriez ne pas crier ça par-dessus les toits.

CORBIÈRE, *furieux et navré.* — !!!!!

Les hommes sont bêtes — il n'a pas compris.

XI

Tromper mon mari sans me compromettre me serait certainement moins difficile que me compromettre sans le tromper. On est tellement habitué à me voir faire la nique au qu'en dira-t-on, que je crains qu'on n'en dise pas autant que je le voudrais de mon attitude avec Fitzgérald. Cependant, comme par une anomalie qui devrait être normale, je m'étais rangée avec le mariage, mon changement de pied doit se remarquer. Car je m'affiche effrontément partout

où il y a chance de donner du nez sur des gens de connaissance. Je crois même qu'il trouve que j'exagère. C'est qu'il ne se doute pas du pourquoi.

Même ce qui n'est que la comédie de l'amour illicite a son charme. Combien explicable que tant de femmes prennent un amant, non pour lui personnellement, qui est fort semblable à leur époux, mais pour mettre cela dans leur vie. D'abord, c'est une occupation. « L'amour est une orchidée monstrueuse et charmante qui ne fleurit que sur le fumier du luxe et des loisirs, » dit notre cher psychologue Claude Larbalestrier. Non seulement, pour aimer, il faut avoir du temps à perdre, mais c'est de ne savoir que faire de son temps qui donne envie d'aimer.

Et puis, l'excitant de la plupart des femmes, c'est la curiosité de l'homme. Hors le leur, elles ne savent pas ce que c'est, car les petits flirts bébêtes d'avant leur mariage avec de bons jeunes gens n'étaient pas pour leur donner des notions

sur la matière. Aussi grillent-elles de savoir si les autres ressemblent au seul qu'elles connaissent. Il y a aussi l'enfantillage de voir des garçonnières, où elles s'imaginent que se passent des mystères rares. Quand elles se sont aperçues que l'amour dans un petit rez-de-chaussée est fort pareil à celui du domicile conjugal, leur curiosité est émoussée. Seulement le pli est pris, et elles continuent par vitesse acquise.

Enfin il faut considérer, ce que s'entêtent à oublier les moralistes, que, filles, elles ne se sont pas amusées, car ce ne sont pas des plaisirs que cotillonner dans des bals blancs ou même roses, d'aller à l'Opéra-Comique, au concert Lamoureux, aux Français les soirs genre *Ami Fritz*. Et le diable nous ayant mis ce besoin-là dans le sang, tout comme aux mâles, à cette différence près que nous nous contentons à moins, il faut que cela se retrouve de façon ou d'autre.

Je sais bien que les maris s'imaginent ingénument donner à leur femme la synthèse des

joies terrestres. Mais à tous les tournants le fait se charge de démentir cette douce illusion, sans l'ébranler d'ailleurs, tant leur infatuation est robuste.

Moi, que mon mari n'ennuie pas, qui suis plutôt blasée sur le plaisir dans tous les sens honnêtes du mot, et qui ai de quoi employer mon temps, Dieu merci, je ne demanderais qu'à ne pas sortir de ma peinture, de mes lectures, de mes petites affaires intérieures, ou simplement du *dolce far niente*.

(*Nota* à l'adresse des âmes sensibles. Si je ne fais pas entrer ma fille en compte, c'est qu'à son âge tendre, avec une santé florissante et une *nurse* de confiance, elle ne me prend que fort peu d'instants à constater qu'elle sera fort jolie, ayant tout de son père, hors le nez, qui serait un peu trop à la Henri IV pour une faible femme, et qu'elle promet d'être assez futée, tenant de sa mère par ce côté-là.)

Aussi la mise en train de ma routine de flirt

est-elle souvent un peu dure. C'est comme Guy, lorsqu'il monte à cheval pour la manœuvre. Mais quand j'y suis, j'y prends intérêt et agrément, comme lui, une fois rendu sur le terrain.

Hier, j'allais à Chantilly voir Ferdinand de Montenotte courir le prix des Lions sur sa jument *Bicyclette*. C'était arrangé avec ses sœurs Gaby et Bella, pour ensuite revenir dîner aux Ambassadeurs. A déjeuner :

Guy, *hypocritement*. — Je regrette bien de ne pouvoir vous accompagner.

Moi. — Ne vous inquiétez pas, j'ai un cavalier d'escorte.

Guy. — Y a-t-il indiscrétion à vous demander qui?

Moi. — Fitzgérald. *(Il me regarde en dessous. Un temps.)*

Guy, *détaché*. — Toujours aussi bête, ce brave Fitz?

Moi, *comme piquée*. — Pas plus qu'un autre.

Et c'est un gentil garçon... et un beau garçon, très décoratif.

GUY. — Peuh! si on veut... Il y a à Londres trois régiments de *horse-guards* qui ressemblent à ça.

MOI. — Justement, ce sont de beaux hommes.

GUY. — Vous aimez ce type-là, vous? Un teint de fille, des moustaches de paille et des yeux de faïence japonaise.

MOI. — Des yeux couleur du temps... Ce n'est déjà pas si mal.

GUY. — Je trouve que ces yeux-là donnent l'air d'un veau qui regarde passer un train.

C'est un peu ça... Je ne peux pas m'empêcher de rire. Un temps.

GUY, *rêveur*. — Je me demande... au cas où je ne serais pas de trop... si je ne pourrais pas aller vous retrouver?

MOI. — J'en serais ravie... Mais comment feriez-vous pour lâcher votre commission de remonte?

Ce qu'elle lui sert, cette commission... Mon ton un peu ironique le ramène à la nécessité d'insister sur son alibi.

GUY. — C'est juste... il n'y a pas moyen.

MOI. — Et d'ailleurs, cela n'en vaudrait guère la peine, puisque vous avez votre dîner au Cercle militaire.

GUY. — Ah! oui... de jolies corvées, ces dîners de promotion.

MOI, *blagueuse.* — Ça manque de femmes, n'est-ce pas?... Allons, je me sauve... Amusez-vous bien.

GUY. *Geste d'ennui.* — . . . . . .

Il trouve que cela traîne, Fitz. Je comprends cela. Ne surprenant pas mon idée de derrière la tête, et ne croyant point que mon obstination à le balancer soit le fruit de scrupules de vertu, il y voit de la coquetterie pure, et marche bon train vers le degré d'exaspération où un homme ne sait plus que brusquer les événements.

Bicyclette gagne dans un fauteuil. Pendant les congratulations, Fitz me prend à part.

FITZ. — Est-ce que ça vous passionne, ce dîner?

MOI. — Pas plus que ça, mais j'ai renversé ma marmite.

FITZ. — Eh bien! si vous étiez bonne... Voulez-vous être tout à fait bonne?

MOI. — Il faudrait voir.

FITZ. — Vous les sèmeriez et vous viendriez dîner chez moi.

MOI. — Comme ça, à la fortune de votre pot de garçon?

FITZ. — Pour tout vous dire, je n'avais pas osé vous en prier d'avance, mais, à tout hasard, j'ai pris mes mesures.

MOI. — J'aime cette prévoyance, unie à cette timidité.

FITZ, *câlin*. — Vous voulez bien?

C'est dit gentiment. Pourquoi ne pas être agréable aux gens quand cela ne vous gêne pas,

et surtout quand cela vous arrange? Car, avec les Montenotte, cela va faire un potin énorme.

MOI. — Si vous êtes sage...

FITZ. — Je le serai... C'est-à-dire que je ferai tout mon possible. Mais j'aime mieux vous prévenir que ce ne sera pas lourd, mon possible.

MOI. — On tâchera de s'en arranger. Seulement, sans vous offenser, nous dînerons mieux à Madrid.

FITZ. — Vous calomniez mon cordon-bleu.

MOI. — Cela vous ennuie que votre dîner soit perdu?

FITZ. — Vous moquez-vous?... Mais j'aurais cru... une femme comme vous... que vous ne teniez pas au cabinet particulier.

MOI, *n'ayant pas l'air de comprendre*. — Je tiens à une cuisine particulière. Quand on tire une bordée, ce n'est pas pour manger comme chez soi.

FITZ, *vexé*. — Si vous ne pensez qu'au dîner...

Moi, *faisant la bête*. — Je vous crois, que j'y pense... J'ai déjà faim.

Je ne puis pourtant pas lui dire que c'est parce que je tiens à me compromettre. Impossible d'aller au cabaret sans que cela se sache. Tandis que rue de Bassano, il suffirait que je le veuille pour n'avoir guère de chances d'être vue entrant ou sortant.

Fitz, *résigné*. — A vos ordres. Vous êtes décidée pour Madrid?

Moi. — Absolument.

J'ai mes raisons. Est-ce chez Blanche que dîne Guy, ou s'il l'emmène au cabaret? Avec ses goûts cocotte, la seconde hypothèse est la plus vraisemblable. Or celui-ci est le seul où je sois assurée qu'il n'y aura pas de carambolage. Le fils de la maison fait son service au régiment, et crainte qu'on lui offre des prix de faveur, le colonel du 77e hussards n'y met jamais le pied.

Car je désire être rencontrée par tout le monde, mais non par lui, et le rencontrer moins

encore. Il faut bien se garder de prendre son mari sur le fait ; jamais il ne vous le pardonnerait. D'autre part, quoique friand de la lame, M. de Montjoye ne serait pas assez sûr d'embrocher l'autre tout cru pour que je risque l'aventure. Je ne veux pas que Fitz me le détériore. Ni que ce soit lui qui détériore Fitz, après tout. Ce pauvre garçon, c'est déjà assez canaille, ce que je fais avec lui, pour ne pas lui jouer encore ce tour-là.

Le dîner se passe à l'ordinaire de ces petites fêtes. Lui, des attitudes d'esclave, se rattrapant avec les garçons en air de prince. Si on le laissait faire, toute la carte y passerait, et toute la cave. Mais j'interviens. Du premier coup d'œil, le maître d'hôtel, avec son sourire mort dans son masque de caoutchouc, moitié cabotin, moitié confesseur, voit à qui il a affaire, et que c'est moi la forte tête. J'arrête les frais, et il m'en respecte davantage. Pas de ces petites horreurs destinées à gonfler bêtement l'addition. Un po-

tage léger, deux plats seulement, mais très chics, l'un fin et l'autre corsé, un seul vin — bourgogne blanc — mais de grande marque, fraises, coupe Jacques, deux verres de sherry-brandy et une couple de cigarettes russes.

Je mange de grand appétit et bois avec modération. Lui, tout le contraire, substituant l'excitation à l'énergie, au détriment du sang-froid. Rien de précis d'abord, et dans tout des intentions. C'est bête un homme amoureux, mais d'une bêtise qui a un côté touchant, même quand on sait que ce qu'il en fait n'est que pour gagner un pari. Comme on comprend que l'inexpérience et la bonté d'âme s'y laissent prendre. Je ne suis pas novice, Dieu merci, eh bien! malgré mes griefs, et que ce qui m'amène ici soit tout le rebours d'une bonne intention, il m'attendrit un peu.

Toutefois, dans ces gentillesses-là il y a un côté ridicule qui, avec un esprit tourné vers le rire, serait capable, même si j'y allais bon jeu

bon argent, de tout détraquer au moment décisif.

Moi. — Voudriez-vous sonner? Vous vous êtes trompé de verre.

Fitz. — Je ne me suis pas trompé du tout.

Moi. — A plus forte raison, alors. Je trouve cela idiot.

Fitz. — Ah! on peut dire que vous n'êtes pas une nature amoureuse, vous.

Moi. — Possible... Mais si je l'étais, comme preuve d'amour, celle-là est plutôt enfantine... Oui, je sais : vous ne demandez pas mieux que de m'en donner d'autres... Merci bien.

L'entrée du garçon rompt les chiens. Pas content, Fitz. Tant pis, c'est lui qui l'a voulu.

Il est évident que jusqu'à ce qu'on soit arrivé aux fins dernières, l'homme a le rôle ingrat. Et comme il dépend absolument d'une femme qu'il n'en arrive pas là, nous pouvons nous octroyer sans peine la satisfaction féroce de le faire poser. C'est quelque chose comme les manœuvres des toreros, à cela près qu'il y a moins de risques

d'un côté et de l'autre pas de *muerta*. Et puis le taureau n'ayant jamais fait de mal à ceux qui le laissent tranquille, il y a quelque cruauté à le houspiller, tandis que les femmes comme moi font œuvre pie en vengeant les pauvres petites bêtes à bon Dieu qui se laissent victimer.

Ils sont drôles, les hommes. Voilà un beau garçon, qui en a déshabillé bien d'autres, physiquement affolé par le tête-à-tête avec une femme dont ce qu'on peut dire de mieux, c'est qu'elle n'est pas à faire peur. Et même, en parlant de moi avec leur aimable liberté de langage, ils disent carrément que je suis laide.

Je ne suis pas bête, j'y consens. Mais alors ce devrait être un plaisir tout intellectuel qu'ils trouvent en ma compagnie. Je ne serais pour eux qu'un gentil camarade, envers qui son sexe leur impose seulement plus de courtoisie. Eh bien! non, ce qui les attire, c'est que je ne ressemble pas aux autres, et ils s'emballent uniquement parce qu'ils sentent que je suis peu

emballable. Amour-propre pour une partie, curiosité pour le reste... Ce serait un coup bien amusant à faire, n'est-ce pas? Oui, mes chers bons amis, mais je vois dans vos cartes, et puisque vous voulez vous divertir, pourquoi donc est-ce que je m'en priverais de mon côté?

Tant et si bien, qu'à bout d'énervement Fitz perd la tête. Oh! ce geste, éternellement le même, combien sous-off... En ce moment je pense à Guy. Est-ce parce qu'un mari est plus d'aplomb pour ce genre d'exercices? Cependant il m'avait fait la cour avant, et plus vivement que d'usage quand l'hymen est au bout. Est-ce parce qu'il s'y prend vraiment mieux? Est-ce parce que je le gobe davantage? Toujours est-il que cela vous a une autre désinvolture.

J'entends d'ici les gens austères et grincheux s'exclamer sur ma perversité, à cause qu'en cette conjoncture délicate, la pensée de mon légitime seigneur, puisqu'elle me vient, ne me fait pas rougir de moi-même. Mais, gens grincheux et

austères, considérez, je vous prie, qu'à la même heure, en un lieu analogue, celui sur qui j'ai des droits non moins légitimes est auprès d'une autre femme dans la posture exacte où un autre homme est auprès de moi.

Et même d'y songer, pendant un quart de seconde, cela me donne envie de me montrer avec Patrice Fitzgérald aussi bonne princesse que Blanche Leslie l'est avec le marquis de Montjoye. Y a-t-il une justice, oui ou non?

Eh bien! non, il n'y en a pas, car mon envie est passée aussitôt venue. Il faut dire qu'en cet instant Fitz me regarde avec des yeux qui me rappellent la facétie de Guy sur le veau et le train, et je pouffe en dedans.

Moi. — En cabinet particulier?... Oh! ce serait de bien mauvais goût.

Fitz. — C'est votre faute si nous ne sommes pas ailleurs... *(Quêteur.)* Voyons, soyez bonne.

Moi. — Je ne l'ai déjà été que trop.

Fitz, *rageur*. — Pour ce que vous donnez...

Moi. — Je trouve que c'est quelque chose, moi. Tous les mêmes, si soumis, si respectueux, que baiser le bas de notre robe semblerait la suprême faveur... Puis tout à coup cela vous prend comme un vertigo et vous croyez être avec une fille.

Fitz. — Tout à coup!... Voilà assez longtemps que je vous aime.

Moi. — Ce qui m'étonne, c'est que vous ne vous en soyez pas avisé à une époque où c'était beaucoup mieux en situation.

Fitz, *embêté*. — C'est qu'alors, je ne connaissais pas mon cœur...

Moi. — Ou bien que vous vous réserviez.

Fitz, *parti*. — Mais aujourd'hui, je vous aime et je vous veux.

Moi. — Mon cher, vous êtes fou... ou vous êtes gris.

Fitz. — Oui, fou de vous, grisé par vous.

C'est qu'il le croit vraiment. Il me baise les mains si haut qu'il peut monter. Avec des man-

ches à coude en mousseline de soie mauve, cela ne le mène pas bien loin.

Moi. — Vous allez me faire le plaisir de me laisser tranquille.

Fitz, *éclatant.* — Ah! mais j'en ai assez à la fin d'être sur le gril.

Moi. — Vous n'avez qu'à éteindre le feu... Pas de bêtises, n'est-ce pas?... Ça ne se fait plus ces choses-là... si toutefois, ce dont je doute, ça s'est jamais fait sans le consentement de l'autre.

Je me suis levée, lui aussi. Tout flambant de colère, il me prend par les épaules pour essayer de me faire rasseoir. Oh! oh! des voies de fait... Oui, mais on a sa botte secrète. Je feins de céder un peu, il mollit. De ma blanche main un petit coup en pleine poitrine. Instinctivement il se raidit, puis se détend. A ce moment précis, seconde poussée en ricochet, un rien plus forte. Ne s'attendant pas à celle-là, il perd l'équilibre et se laisse choir à moitié sur la table. Il est furieux. Je lui fais la politesse de ne pas rire.

MOI, *sans colère*. — Voilà ce que c'est que d'avoir mauvaise tenue. Vous m'obligez à en venir aux grands moyens, que je déteste.

FITZ, *furibond*. — Mes compliments... Vous avez un boxeur parmi vos amis.

MOI. — C'est seulement le petit Réginald Devereux qui m'a enseigné ce coup. Pour rire, je l'ai toujours réussi. C'est la première fois que je l'essaye sérieusement. Allons, Fitz, n'ayez pas l'air d'avoir dégringolé d'un cinquième étage. Tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort qu'un verre ou deux. Soyez donc beau joueur. Être tombé par une faible femme, ce n'est pas humiliant pour votre force, puisque c'est la ruse qui a triomphé. Pourquoi m'avoir agacé les nerfs?

FITZ, *essayant de faire bon visage à mauvais jeu*. — Alors vous ne voulez pas qu'on vous parle d'amour?

MOI. — Mais si, je veux bien qu'on m'en parle. *(Air connu.)* « Ah! ah!... ah! ah!... Ça fait toujours plaisir »...

FITZ. — Oui, à vous. Mais moi, qu'est-ce que ça me rapporte?

MOI. — Le plaisir de m'être agréable, puisque vous m'aimez.

FITZ, *hors de lui*. — Non, c'est à donner envie de vous étrangler.

MOI. — Me voilà bien payée de ma complaisance.

FITZ, *ironique*. — « Complaisance » est un fort euphémisme.

MOI. — Si nous en demandions son avis à M. de Montjoye...

FITZ. — Oh! ne parlons pas de lui.

MOI. — Je ne peux pourtant pas oublier que j'ai un mari, lequel dîne au Cercle militaire...

FITZ, *pour me vexer*. — Ou ailleurs.

MOI, *calme*. — ... Ou ailleurs... et qui me croit aux Ambassadeurs avec les Montenotte. Et comme la décence veut qu'on réintègre le domicile conjugal à une certaine heure...

FITZ, *sardonique*. — Il y aura les toasts.

MOI, *sereine.* — J'en tiens compte... voudriez-vous être assez aimable pour demander l'addition?

FITZ, *insolent.* — A une condition : c'est que vous allez me dire où et quand?

MOI. — Pourquoi pas combien, pendant que vous y êtes?... Dame! c'est le troisième terme obligé de la proposition que vous formulez avec une concision aussi brutale que précise.

FITZ. — Il n'y a pas deux façons de dire certaines choses... pas plus que de les faire.

MOI. — Je vous crois qu'il n'y en a pas deux : il y en a cent mille.

FITZ, *ricaneur.* — Vous les avez toutes expérimentées?

MOI, *modeste.* — Ce serait trop.

FITZ. — Oui ou non, m'avez-vous dit que vous tromperiez votre mari quand il vous aurait trompée?

MOI. — J'ai dit que je ne le tromperais pas avant, rien de plus.

FITZ. — C'était assez pour m'encourager.

MOI. — A pêcher en eau trouble. Eh bien! la vie est longue, nous avons tout le temps. Est-ce que vous ne vous êtes pas déjà amusé ce soir?

FITZ, *amer.* — Vous voulez dire que je vous ai amusée.

MOI, *consolante.* — Une autre fois ce sera votre tour. Nous en reparlerons.

FITZ, *sans confiance.* — Bien sûr?

MOI. — Ma parole. Et maintenant, gare Saint-Lazare. J'ai vaguement rendez-vous avec M. de Montjoye au train de onze heures trente-cinq. Je ne vous défends pas de m'accompagner.

Guy n'a pas témoigné une satisfaction intense à me voir arriver sous l'aile de Fitz. Pendant le trajet il est demeuré abîmé en de profondes cogitations.

XII

Guy a-t-il ou n'a-t-il pas la puce à l'oreille? D'habitude je le lis couramment entre les lignes. Mais, dans ce cas spécial, son dédain du banal et du bourgeois le tient particulièrement sur l'œil. Il prendrait sa femme *flagrante delicto* — ce qui n'arrivera jamais, car pour rien au monde celle qu'il a ne risquerait le ridicule de la chose pour lui, pour elle, ni même pour l'autre — que je ne sais ce qu'il ferait, mais ce serait quelque chose de pas ordinaire. Et quoi de plus ordinaire que se montrer jaloux?

Ou c'est puérilement, mesquinement, en s'attachant à des niaiseries et s'ébouriffant d'un rien, presque toujours gaffant et lâchant la proie pour l'ombre. Ou bien ce sont des attitudes hargneuses, brutales, agressives de gendarme montant la garde auprès d'une femme comme d'un coffre-fort, et voyant dans tous les passants des cambrioleurs. Jalousie de faible ou jalousie de rustre, l'une et l'autre bonnes pour pousser aux extrémités dernières toute femme qui a le cœur bien placé.

Guy n'est pas homme à commettre ces maladresses. Mais de ce qu'on se tait, cela ne prouve pas qu'on ne regarde point. Regarde-t-il? Si d'avoir allumé Fitzgérald n'éclairait pas encore la situation, jusqu'où plus outre faudrait-il donc aller? C'est que cela m'ennuierait fort, vous savez. Et puis, est-ce confiance ou indifférence? S'il était vraiment assez pris par sa maîtresse pour ne pas voir — ou ne s'en pas mettre en souci — que sa femme se déprend, je la trouverais mauvaise, extrêmement.

Mais non. A moins que l'amour-propre ne m'égare de façon singulière, il n'en est pas là. Blanche n'a pas assez de poigne pour agripper de cette force un marquis de Montjoye. Et puis il y a toujours ce vieux fonds de pacha, qui fait qu'aimer en ville ne diminue aucunement chez un homme le désir d'être aimé à domicile. Quant à la confiance, c'est flatteur, possible. Mais de passer pour tellement honnête, on empoche en récompense d'être victime de toutes les malhonnêtetés du prochain. Grand merci — plutôt avoir moins bonne réputation et faire peur davantage.

Depuis le dîner à Madrid, Fitz prend avec moi des airs mi-penchés, mi-vainqueurs — plutôt penchés, n'étant pas encore très sûr de son affaire — qui devraient donner l'éveil à M. de Montjoye. Je crois que cela commence à mordre.

Le dimanche on *five o'clock* chez moi. En cette saison, c'est tout à fait pastoral et même

patriarcal, car on exhibe un instant sur la pelouse l'héritière présomptive, en sa plus belle robe brodée. C'est une coupable concession que je fais, pour une fois, à la sottise de mes concitoyens. Parce que je ne parle jamais de cet embryon, qui n'intéresse personne, on s'imaginerait que je l'ai mise aux Enfants trouvés. Bien que je prie les gens de ne pas se croire obligés de faire attention à elle — Betsy, d'ailleurs, parée pour l'emporter au premier symptôme d'encombrement — on lui rend quelques hommages qu'elle reçoit avec une dignité condescendante. Ah! elle est bien la fille de son père et de sa mère — ceux qui lui feront jamais peur ne sont pas encore nés.

Puis, sur le coup de six heures, M. de Montjoye fait son apparition, de l'air de quelqu'un qu'on aurait oublié d'inviter et qui croirait pouvoir prendre la liberté d'entrer en disant : — « Est-ce qu'on veut bien de moi? J'espère que je ne suis pas de trop... C'est que j'avais tant

envie d'une tasse de thé. » Enfin, ce que doit être un mari bien élevé — rien de ces hommes qui s'étalent chez eux comme pour bien s'affirmer le patron de la case. Guy ne prend cette attitude-là que quand il est à cheval à la tête du 77e hussards, où cela au contraire a fort belle allure.

En outre du Tout-Saint-Germain des premières, toujours quelques Parisiens qui se font un plaisir de venir orner nos jardins, dont la rusticité très relative est exactement le degré de mise avant le Grand Prix. J'en garde ordinairement une demi-douzaine à dîner. La dernière fois, j'avais fait signe à Fitz. Au moment des coudes sur la table, il dit je ne sais quoi de parfaitement insignifiant, un de ces mots qui ne valent que par le sous-entendu, et encore un sous-entendu tellement tiré de longueur qu'il faut que l'accent y soit. Là-dessus, Guy le regarde d'un certain œil qui en disait plus qu'il n'était gros, quelque chose comme : « Je ne sais pas

bien ce qu'il y a... Mais, si peu que ce soit, cela ne passera pas en conversation. »

Fitz ne s'en est point aperçu. Les hommes ne sont pas forts pour voir ces choses-là, et celui-ci est loin d'être des plus malins.

Faisant un tour demi-circulaire, le regard s'est posé sur moi.

« Est-ce que par hasard?... me demandait, ou plutôt se demandait cet œil.

— Et quand cela serait? lui a répondu le mien. Qui l'aurait voulu?... »

Combien je plains les bonnes gens à qui, pour se comprendre, il faut des paroles. Ils ignorent les joies de ces dialogues muets, absolument précis dans leur subtilité, et si brefs, qu'avant que d'être nés ils sont évanouis.

On n'est pas fille de marin sans savoir que ces brusques et rapides risées qui troublent une mer d'huile annoncent un changement de temps. Eh bien! nous veillerons au grain et, comme de règle, au lieu de nous jeter à la côte, nous pren-

drons le large et nous laisserons arriver. Le bâtiment est maniable, le capitaine bon manœuvrier — nous rallierons le port sans avoir fait d'avaries sérieuses.

Inutile d'ajouter qu'une parfaite cordialité n'a cessé de régner entre Patrice Fitzgérald et le colonel de Montjoye. Cinq minutes avant de tuer son homme, Guy lui serrerait la main avec la plus exquise courtoisie. Mais, décidément, il doit commencer à se dire que sa femme pourrait bien être comme les autres, et c'est ce qu'il faut lui donner à croire, quitte à l'en faire revenir plus tard.

Premier résultat visible de cet incident qui n'en était pas un. Le lendemain, rentrant vers sept heures et demie, je le trouve installé dans une rocking-chair, en smoking, lisant *les Débats* roses.

Moi. — Vous êtes ici?... Je croyais que vous dîniez au cercle.

Lui. — Je le devrais, en effet... pour fêter

la bienvenue d'Hector de Coqhardy, que j'ai réussi à faire passer au dernier ballottage.

Moi, *vaguement blagueuse.* — Est-ce que c'était bien pour ça?

Lui, *un rien agressif, parce qu'il a peur de s'être coupé.* — Et pourquoi voudriez-vous que ce soit?

Moi, *geste incolore.* — ...

Lui. — Au dernier moment l'ennui de cette petite fête m'a pris, et j'ai télégraphié une excuse quelconque... A moins que vous me mettiez à la porte...

Moi, *banalement aimable.* — Comment donc!...

Après le dîner il a suggéré de faire atteler pour une promenade en forêt. Le soir je déteste ce genre de divertissement : c'est horriblement triste et on est sûr de prendre froid. Mais vous pensez bien que je ne l'ai pas contrarié pour si peu, et nous sommes partis dans la victoria comme deux tourtereaux.

Guy est absolument charmant dans les amoureux. Quelle innocence de croire que ces gen-

tillesses-là sont le privilège de la petite jeunesse. La belle affaire, que les câlineries d'un jouvenceau frais émoulu des jupons de sa mère. De la part d'un homme qui, en amour comme en guerre, a plus de vingt-cinq ans de services, plusieurs citations à l'ordre et quelques blessures, dont une balafre bien placée, cela fait autrement d'effet. Et c'est aussi mieux fait — virtuosité comme une autre, où on ne passe maître qu'après de longs exercices d'assouplissement.

Je suis sûre que Blanche ne sait pas apprécier cela. Hors la satisfaction de vanité de porter le marquis de Montjoye comme une plume à son chapeau, le premier cercleux venu ferait aussi bien son affaire. Elle est de ces femmes nées courtisanes, qui, morceaux de roi, se galvaudent avec les valets. Quand je n'y aurais aucun intérêt personnel, ce serait péché de laisser Guy dans ses griffes. Il vaut mieux que cela.

Bref, il a été si gentil ce soir-là, le pauvre

garçon, que cela me fait de la peine de penser que je vais lui donner un fort coup de trac. Mais arrière les faiblesses coupables. Je n'ai pas l'enfance de m'imaginer qu'une promenade au clair de la lune fleurant la lune de miel suffit à me remettre mon époux bien en main.

Cependant, ce n'est pas tout de vouloir faire une rosserie, il faut en trouver les voies et moyens. Quand je dis une, c'est bien trois. A M. de Montjoye, pour avoir trompé sa femme — une; à Blanche Leslie, pour avoir détourné le mari d'une de ses meilleures amies — et de deux; à Patrice Fitzgérald, d'abord pour s'être permis à l'égard de Régine de Sylveréal une forte impertinence, et ensuite pour s'être figuré que Mme de Montjoye allait lui tomber toute rôtie dans le bec — cela fait trois. Complexe à emmancher les unes dans les autres. Mais où il n'y a pas de peine, il n'y a pas de plaisir. J'ai un commencement d'idée qui mûrit en espalier. Inutile de la cueillir avant qu'elle soit

à point. Quand on fait les choses une fois par hasard, il faut que ce soit de premier ordre.

Je crois que ça y est. Il me manquait la troisième partie de la trilogie, et je la tiens.

Tantôt le baron Léopold est venu. Ces Ephraïm se mettent partout. Celui-ci a filtré ici sous prétexte qu'en sortant de Saint-Cyr, son fils a été classé chez nous. En véritable père du régiment, Guy ne veut rien savoir et ne fait de différence entre les membres de sa petite famille que selon leur façon de servir. Il est bon officier, ce petit, bon camarade, et même gentil garçon, preuve de ce que vaut le sabre pour vous pétrir un homme, car rien de plus Ephraïm que l'auteur de ses jours. Où a passé l'enfant passe le père. C'est beau, l'argent...

Je lui donne son thé; il me tire à part.

Le baron Léopold. — Vous êtes très liée, je crois, avec Mme Leslie?

Moi. — Assez.

(Lorsque je suis en fraîcheur avec quelqu'un, j'ai pour principe de faire comme si de rien n'était, parce qu'on demanderait pourquoi, et c'est tellement concierge, ces ragotages.)

LE BARON LÉOPOLD. — Alors vous pouvez me donner un renseignement.

MOI. — Elle est assez généralement connue sur la place pour que n'importe qui vous rende le même office.

LE BARON LÉOPOLD, *suivant son idée.* — Est-ce qu'elle est tout à fait séparée de son mari?

MOI. — Avec ces Américains, on ne peut jamais savoir. Il est de l'autre côté de l'eau et il la passe quelquefois.

LE BARON LÉOPOLD. — Il est riche?

MOI, *plutôt impertinente.* — Ce sont des choses dont je n'ai pas l'habitude de m'informer.

LE BARON LÉOPOLD, *sans se formaliser.* — Évidemment... Mais ça se voit.

MOI. — Parfaitement... mais c'est dénué d'intérêt.

LE BARON LÉOPOLD, *bon apôtre.* — Vous ne trouvez pas cela fâcheux, qu'une aussi jolie femme n'ait pas d'argent?

MOI, *décidément malhonnête.* — Il serait excessif de croire qu'elle est inscrite au bureau de bienfaisance.

LE BARON LÉOPOLD, *conciliant.* — Sans doute. Mais je connais ces appartements de la rue de Courcelles... J'avais justement cherché dans sa maison une garçonnière... *(Fin.)* pour un de mes amis. *(Après avoir attendu une remarque qui ne vient pas.)* Qu'est-ce qu'elle peut payer ce troisième?... Quatre mille, quatre mille cinq?

(On est talon rouge ou on ne l'est pas...)

MOI, *dix degrés au-dessous de zéro.* — Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle ne m'a jamais demandé de quoi payer son terme. *(Il a l'air consterné. J'imagine que je lui serai agréable en ajoutant :)* C'est peut-être parce qu'elle se doutait que je ne le lui donnerais pas.

LE BARON LÉOPOLD, *rasséréné.* — A propos,

je prépare chez moi, à Maisons-Laffitte, une fête vénitienne *al fresco, very select,* souper par petites tables dans le parc, les tsiganes. J'espère bien que vous me ferez l'honneur d'en être, ainsi que le colonel. Vous vous y rencontrerez avec beaucoup de vos amis... Et je voudrais bien aussi avoir Mme Leslie.

(Ça, c'est trouvé.)

Moi. — Eh bien! puisque vous savez son adresse, envoyez-lui une invitation.

Le baron Léopold. — C'est que je ne lui ai pas été présenté.

Moi. — Oh! elle est au-dessus de ces vétilles.

Le baron Léopold. — Alors vous pensez vraiment que je peux me permettre...

Moi. — Mais oui, allez donc.

(Elle mûrit, ma combinaison, elle mûrit.)

Un instant plus tard :

Renée de la Linotière. — En savez-vous une bien bonne? Hier, en venant essayer chez

Doublet, je me trouve bec à bec avec Blanche Leslie, furieuse. Elle venait de s'attraper dans les grandes largeurs avec Paul, qui refuse de lui rien faire avant d'avoir un acompte... Quelle insolence, ma chère!... Je te crois : elle leur doit plus de mille louis. Tout à fait dans le lac, cette pauvre Blanche... Elle est brûlée chez Varlier... c'est pour ça qu'elle se coiffe chez Marécotte. Un jour que je lui parlais de Whitefern, elle m'a déclaré que décidément « elle n'aime pas sa coupe ». Comme c'est probable!... C'est que là aussi on lui aura dit : « Pas de galette, pas de frusques. » Si elle ne trouve pas quelqu'un à taper de la forte somme, qu'est-ce qu'elle va devenir?

Moi. — Elle trouvera, soyez tranquille.

Je crois même qu'elle a trouvé. Tout s'explique. Ephraïm a sa police, et il a son idée. Moi aussi j'ai la mienne, et c'est qu'il est bon pour payer plutôt qu'un colonel de cavalerie. Mûre, archimûre mon idée — il n'y a plus à traîner.

Le lendemain, après déjeuner. Je suis re-

montée à l'atelier et j'empâte avec une vigueur extraordinaire.

GUY, *déjà en bourgeois.* — On peut entrer?... Avez-vous des commissions pour Paris?

MOI. — Vous y allez par ce temps de chien?

GUY. — Il faut bien... J'ai à voir mon sellier, à essayer un pantalon, un mot à dire au ministère... et si je peux, j'entrerai un instant chez Chéri. On vend les yearlings de la Martingale... un assez joli lot, à ce qu'il paraît.

(Comme c'est adroit! Avec ça qu'autrefois il me racontait ce qu'il allait faire.)

MOI. — Vous n'auriez pas affaire du côté du parc Monceau, par hasard?

GUY, *inquiet.* — Pas du tout. Pourquoi?

MOI. — Parce que si cela ne vous avait pas trop dérangé, je vous aurais prié de passer à l'hôtel de la Rochegrimpée. J'ai envoyé cinq louis à la duchesse pour sa redoute au profit de l'Œuvre des Tuberculeux, et elle a dû laisser à la loge les billets à mon nom.

GUY. — Mais avec le plus grand plaisir... Quand, ce bastringue?

MOI. — Mercredi, je crois.

GUY. — Vous irez?

MOI, *scandalisée*. — Oh! vous ne voudriez pas.

GUY. — Vous croyez que ce sera un peu...

MOI. — Ce le sera très. C'est du moins là-dessus que compte la bonne duchesse pour faire ses frais. On y espère toute la gruerie de haut vol.

GUY. — Par conséquent davantage encore d'honnestes dames désireuses d'être prises pour ce qu'elles ne sont pas.

MOI. — Et de voir de près comment les autres s'y prennent. Aussi on ne s'embêtera pas. Vous devriez aller y faire un tour en garçon, pour me raconter ce qui se sera passé.

GUY. — Oh! vous savez, moi, ces petites fêtes...

MOI. — Guy, est-ce que vous vieilliriez?

GUY. — Je me range.

Moi. — Hum!... Mais allez vite... Ne manquez pas votre train.

La veille de la redoute. Paquet de lettres écrites en *type-writing* et mises à la poste au bureau de la place de l'Opéra.

M. Patrice Fitzgérald, 33, rue de Bassano.

« Soyez demain à la redoute des Tuberculeux, et cherchez un domino blanc à ceinture mauve. On vous avait promis d'en reparler — on tient parole. »

Marquis de Montjoye, colonel du 77e hussards, à Saint-Germain.

« Vous auriez bien tort de ne pas aller demain à la redoute des Tuberculeux. Dans votre intérêt on vous conseille d'y être, afin de sur-

veiller un domino blanc à ceinture mauve, que vous serez fort surpris d'y rencontrer. »

Madame Leslie, 99, rue de Courcelles.

« Si vous voulez rendre heureux un homme qui se met à vos pieds et n'a de plus vif désir que de vous être utile, soyez demain à la redoute des Tuberculeux, et portez, pour qu'on vous reconnaisse, un domino bleu ciel à ceinture rose. »

Baron Léopold Ephraïm, 22 bis, villa Saïd, rue Pergolèse.

« Si vous trouvez demain à la redoute des Tuberculeux un domino bleu ciel à ceinture rose, inutile de chercher quelqu'un pour vous présenter. On vous accueillera avec bienveillance. »

Autres lettres, écrites le même jour, autographes.

Madame Françoise de Marignan, 88, avenue de Messine.

« . . . . . .

Pour complément d'instructions verbales, rendez-vous demain à trois heures, au musée du Louvre, salle des archers Dieulafoy. Pensez à vous munir, pour le soir, d'un domino noir à ceinture orange. — R. S. de M. »

Maison Randolf, 11, chaussée d'Antin.

« Veuillez me tenir prêt pour demain un domino blanc à ceinture mauve. Je passerai le prendre dans la journée.

« Marquise de Montjoye. »

Madame de la Linotière, rue d'Alsace, à Saint-Germain.

(Porté à la main.)

« Chère, donnez-moi demain soir une heure

d'hospitalité dans votre perchoir de la rue de la Trémoille. Je veux faire à mon époux la plaisanterie d'aller l'intriguer à la redoute des Tuberculeux, et comme il pourrait passer rue François Ier, impossible d'aller m'y habiller. Merci et toute vôtre. — RÉGINE. »

Le matin de la redoute. A déjeuner. M. de Montjoye est soucieux, sa femme très aimable.

MOI. — A propos, Guy, vous savez que c'est demain la première communion d'Andrée des Chasselas.

LUI. — Vous me l'apprenez. Et que voulez-vous que ça me fasse?

MOI. — C'est seulement pour vous dire que j'ai promis d'y aller. Ma filleule, je ne peux pas me dispenser de la corvée.

LUI, *distrait*. — Évidemment.

MOI. — Oui, mais pour être à Fontainebleau à temps, il faudrait me lever à des heures invraisemblables.

LUI, *tout à coup attentif.* — Qu'est-ce qui vous empêche d'aller coucher ce soir aux Chasselas ?

MOI. — Je ne vous cacherai pas que j'ai déjà envoyé un télégramme dans ce sens.

LUI. — Fort bien. *(Il racle vigoureusement à contre-poil le dos de son chat, qui fait* ftt, ftt, *et passe sa colère en griffant mon chien. Orso me regarde ahuri et Abélard furieux.)* A quelle heure partirez-vous?

MOI. — Il y a divers trains sur les cinq, six heures, qui m'y mettront pour dîner. Mais j'ai des courses à faire à Paris avant, et il faut que je file tout de suite. *(Un temps. Vague.)* Est-ce que ce n'est pas ce soir la redoute des Tuberculeux?

LUI, *bref.* — Je le crois.

MOI, *détachée.* — Vous irez?

LUI. — Peut-être... C'est-à-dire, non... j'ai une manœuvre d'embarquement de nuit en chemin de fer.

MOI, *indifférente.* — Ah!... Tant pis... Nous avons fini, n'est-ce pas?... Je monte donner des ordres pour mon bagage.

Aussi clair que s'il le disait, je lis sur son visage :

« Non, jamais je n'aurais cru Régine capable de me balancer avec un pareil toupet. »

Sachez, monsieur, que votre femme est capable de tout. Oh! s'il ira, à la redoute — oh! s'ils iront tous...

XIII

Onze heures du soir. L'hôtel de la Roche-grimpée, avenue Vélasquez, *in fiocchi* et *a giorno*. Les valets de pied en grande livrée : habit à la française blanc, collet et parements de passementerie aux armes ducales, aiguillettes d'or, gilet et culotte de peluche feu, bas de soie roses, poudre.

Bouquets de palmiers, taillis de bananiers, futaies de cocotiers, massifs d'azalées et de rhododendrons, buissons de roses et de mimosas,

parterres de primevères de la Chine et de bruyères blanches, avec bordure de lobélias bleus. Les foyers des cheminées masqués par des hydrangeas et des hortensias bleus ou roses, et sur les entablements, cordons de cyclamens et de violettes russes, contournant les corbeilles d'orchidées flanquées de gerbes d'iris jaunes et bleus, de pavots blancs et mauves et de glaïeuls panachés, de lilas blanc, de tubéreuses et de lys du Japon. Les chambranles des portes et les cadres des glaces, les girandoles et les torchères astragalées de clématite blanche et violette. Dans les embrasures des fenêtres, blocs de glace lumineux à feux rouges et verts, suintant au milieu des lycopodes, des saxifrages, des adiantums.

Au buffet, à l'ombre des cerisiers en fruits, des régimes de bananes et des plants d'ananas, la vaisselle héréditaire d'argent et de vermeil, sous l'œil attentif des maîtres d'hôtel en frac puce, gilet blanc et jabot de dentelle, culotte de

satin et bas de soie noirs. Malgré que le tarif des consommations, sur affiches signées Chéret et Forain, soit à la hauteur des circonstances, et que dans le vestibule en façon de salle des gardes, décoré de bannières et de gonfalons, de panoplies et d'armures, soient présentées les cartes à un louis, on se demande ce que, frais déduits, il pourra bien revenir aux Tuberculeux.

Tout est ouvert : le salon Empire, vert et violet, le salon Louis XV, jonquille et gris de lin, la salle de musique Louis XVI, blanc et or, le boudoir japonais et le fumoir persan, la galerie de peinture et les cabinets des médailles et des gemmes, la bibliothèque Renaissance, avec ses arazzi de Florence — la série des amours d'Angélique et de Médor — la salle à manger Louis XIII et ses fameux cuirs gaufrés de Cordoue, le billard et sa célèbre collection de vieux Dresde et de Crown Derby historiques, de Delft uniques et d'introuvables Moustiers.

Troupeau d'habits noirs panaché de quelques habits rouges, errant mélancoliquement, telles les ombres mornes sur les rives du Styx. Beaucoup moins de dominos, généralement par deux, qui n'intriguent pas du tout, les femmes galantes ayant peur d'en dire trop, les autres de n'en pas dire assez. Quelques rendez-vous dans les coins retirés. Vagues allées et venues, chuchotements discrets. On est sérieux comme à vêpres. Cette atmosphère de nécropole prête de mineurs accents de lamento aux valses de l'orchestre de Strauss — venu exprès de Londres — alternant avec les czardas des tsiganes bleus.

On ne s'amuse pas, mais on est content tout de même parce qu'on se trouve où il faut être ce soir-là. Ohé! ohé! la grande vie...

Patrice Fitzgérald, très beau, très piaffeur, très conquérant. Orchidée blanc jade. Plonge dans les salons, en fait trois fois le tour. Ne la découvrant pas, vient se poster sur le palier de

marbre de Vérone et s'accoude à la rampe de fer ciselé.

Le colonel de Montjoye, moins beau si on veut, mais bien autrement d'allure, la mine de quelqu'un qui est en disposition de casser une figure plutôt qu'un cœur. Œillet ivoire. Même manœuvre. Vient se planter en vedette au même point. Poignée de main plutôt molle.

M. DE MONTJOYE. — Qu'est-ce qui se passe?

FITZGÉRALD. — Rien.

M. DE MONTJOYE, *vaguement agressif.* — Ça pourra se corser.

FITZGÉRALD, *embêté.* — Peut-être.

Une fraîcheur tombe. Airs détachés, bâillements artificiels.

Le baron Léopold Ephraïm, épanoui comme un gros tournesol, sémillant genre éléphant qui gambade dans une toile d'araignée. Énorme bleuet.

LE BARON EPHRAÏM, *très Lauzun.* — Marquis, votre serviteur... Comment va, cher?...

(Fin.) Vous attendez quelqu'un? *(Les pieds dans le plat.)* Chacun la sienne, j'entends.

M. DE MONTJOYE *et* FITZGÉRALD. — ...

LE BARON EPHRAÏM. — Ah! oh!... pardon... *(Il se précipite dans le sillage d'un domino bleu à ceinture rose.)*

Montée d'un domino blanc à ceinture mauve. Premier mouvement : M. de Montjoye, coq de combat; Fitzgérald, paon qui fait la roue. Deuxième mouvement : l'un regarde l'autre, l'autre regarde l'un. Troisième mouvement : en place repos, attitude vague, tortillement de moustache, petit fredon de chasse. Un domino noir à ceinture orange rompt les chiens.

DOMINO NOIR, *à Fitzgérald.* — Tout seul, beau cavalier? C'est donc que vous faites le cruel, car il est invraisemblable qu'on vous délaisse. Voudriez-vous pas me donner votre bras un moment? *(A l'oreille.)* Laissez-vous faire... c'est pour une autre que je vous enlève. *(Ils disparaissent.)*

DOMINO BLANC, *à M. de Montjoye, accent anglais très notoirement imité.* — Eh bien! mon colonel, que faites-vous là à bayer aux corneilles, pendant qu'on braconne sur vos terres?

M. DE MONTJOYE. — Vous vous trompez, beau masque. Mes terres se gardent fort bien elles-mêmes.

DOMINO BLANC. — Voilà de ces choses dont ne devrait jamais jurer un homme d'esprit. Et puis, de quelles terres parlez-vous? N'en avez-vous pas un peu partout, marquis de Carabas?

M. DE MONTJOYE. — Vous exagérez.

DOMINO BLANC. — Entre autres, une villégiature rue de Courcelles... Allons, pas de cachotteries, vous voyez qu'on sait tout. Croyez-moi, il y a ici plus d'un domino qui vous intéresse.

M. DE MONTJOYE. — Particulièrement celui avec qui j'ai l'honneur de m'entretenir, et qui voudra bien m'accepter pour chevalier.

(Il passe sous le sien le bras du domino blanc.)

DOMINO BLANC. — Vous me connaissez?

M. DE MONTJOYE. — Je jurerais avoir vu ce bras quelque part. *(Il le serre plus que de raison.)*

DOMINO BLANC. — Bah! tous les bras se ressemblent... les bras bien faits.

M. DE MONTJOYE. — Et celui-ci l'est extrêmement. *(Il constate.)*

DOMINO BLANC. — Vous perdez votre temps... C'est pour un autre que je suis ici.

M. DE MONTJOYE, *pensé.* — Il faut tout de même qu'elle ait du toupet. *(Parlé.)* Alors, cet intérêt que vous daignez me porter...

DOMINO BLANC. — ... n'a d'autre objet que de favoriser le mien. Celle qui vous trompe — ou qui vous trompera — prétend au même homme que moi.

M. DE MONTJOYE. — Puisque vous savez tout, me direz-vous la couleur de son domino?

DOMINO BLANC. — Bleu de ciel à ceinture rose.

M. DE MONTJOYE. — Alors que craignez-

vous? Vous avez bien vu que ce n'est pas celle-là qui vient d'enlever Fitz.

DOMINO BLANC. — Vous aussi, vous êtes bien renseigné... Mais de ce qu'il a été raccroché, ça ne prouve pas que ce soit par celle qu'il attend. Allons à leur recherche. Donnant donnant : vous me passez Fitz, je vous passe le domino bleu.

M. DE MONTJOYE, *embêté*. — Hum!... *(Ils pénètrent dans les salons. Pensé.)* C'est sa taille, c'est son galbe... L'accent n'est pas sincère. Et cependant ce serait raide. *(Il tombe en des rêveries.)*

. . . . . .

DOMINO NOIR, *à Fitzgérald*. — Ne vous excitez donc pas, puisque ce n'est pas moi.

FITZGÉRALD. — C'est que je m'accommoderais déjà très bien du chandelier.

DOMINO NOIR, *qui manque de littérature*. — ???... *(Comprenant vaguement.)* Déjà infidèle... Fi! que c'est vilain.

FITZGÉRALD, *rageur, entre ses dents.* — Infidèle?... Elle est bien bonne... Mieux vaut tenir que courir.

DOMINO NOIR. — Motus! *(Elle désigne du bout de son éventail le domino blanc au bras de M. de Montjoye.)*

FITZGÉRALD. — Avec le mari!... Ah çà, est-ce que je vais buter sur lui tout le temps?

DOMINO BLANC, *à M. de Montjoye.* — Vous permettez... *(Elle le lâche, se faufile dans la foule comme une couleuvre, rejoint Fitzgérald. Au domino noir, voix naturelle.)* Prenez-le et semez-le. *(Elle s'éloigne vivement au bras de Fitzgérald. M. de Montjoye, ahuri, qui n'a pas vu ce qui s'est passé, est arrêté au passage par le domino noir.)*

DOMINO NOIR, *à M. de Montjoye, canaille.* — Dis donc, toi, tu as joliment l'air d'un qui s'embête à mort.

M. DE MONTJOYE, *machinalement.* — Te démasquer suffirait sans doute à m'en faire changer.

DOMINO NOIR. — Je te crois... Il y aurait de

quoi se rincer l'œil. Pour avoir cette mine à porter le diable en terre, qui est-ce qui te trompe : ta femme ou ta maîtresse ?

M. DE MONTJOYE. — Toutes les deux, peut-être.

DOMINO NOIR. — Console-toi en les trompant... à la disposition *de usted*.

M. DE MONTJOYE, *vague*. — Trop aimable.

DOMINO NOIR. — Ça ne me fait pas l'effet de t'emballer.

. . . . . .

DOMINO BLEU, *à ceinture rose, au baron Ephraïm, accent américain indubitablement authentique*. — Alors vous me conseillez les Modderfontein..

BARON EPHRAÏM. — Pas les Modder... valeur brûlée... les Rand... Randfontein... bonne demande à deux quinze seizièmes... Mais donnez-moi votre confiance et je me chargerai de tout. Une jolie femme a mieux à faire qu'à mettre son petit nez rose dans ces vilains tripotages.

DOMINO BLEU. — Comment savez-vous si je suis jolie?

BARON EPHRAÏM. — Parce que je vous connais.

DOMINO BLEU. — *Indeed?*

BARON EPHRAÏM. — Tellement que, si vous le permettez, demain après la Bourse, j'irai rue de Courcelles vous présenter mes hommages... et vous dire à quel prix nous aurons acheté nos East-Orion.

DOMINO BLEU. — Ce n'est pas celle que vous aviez dite...

BARON EPHRAÏM. — Celle-là ou une autre... je m'arrangerai toujours pour que ce soit la bonne. Vous voulez bien?

DOMINO BLEU. — Mon cher baron, avec des tuyaux sérieux, on est sûr d'être le bienvenu chez une femme.

M. DE MONTJOYE, *toujours remorqué par le domino noir, a perçu ces derniers mots. Pensé.* — Bleu de ciel et rose, et parlant *business,* c'est bien

Blanche... Mais l'autre? Il faut que je la retrouve...

. . . . . .

FITZGÉRALD, *au domino blanc.* — C'était gentil tout plein, votre idée... mais que diable votre mari vient-il faire ici?

DOMINO BLANC. — Je ne pouvais pas le mettre sous clef.

FITZGÉRALD. — Et cette imprudence de vous jeter dans la gueule du loup... vous m'avez donné chaud.

DOMINO BLANC. — Ne vous inquiétez pas, je suis débrouillarde. Il m'a prise pour Blanche Leslie... vous savez comme j'imite bien son accent... et d'ailleurs il croit sa femme à Fontainebleau.

FITZGÉRALD. — Si nous y allions?

DOMINO BLANC. — C'est un peu loin.

FITZGÉRALD. — Avec arrêt rue de Bassano.

DOMINO BLANC. — Et buffet... Il y a archi

le temps. Vous ne pensez pas que je suis venue ici pour cinq minutes?

FITZGÉRALD. — Avec ça que c'est gai.

DOMINO BLANC. — Je vous engage à vous plaindre.

FITZGÉRALD. — Enfin, nous serions tellement mieux ailleurs.

. . . . . .

DOMINO NOIR, *à M. de Montjoye.* — Hein! ça vous embête, qu'Ephraïm cramponne ce domino bleu.

M. DE MONTJOYE. — Que voulez-vous que ça me fasse?

DOMINO NOIR. — Je n'en sais rien, mais ça vous fait quelque chose. Tenez, je suis bonne enfant, et, quoique vous ne soyez guère aimable, je vais vous en débarrasser le plancher... Ça ne traînera pas.

BARON EPHRAÏM, *au domino bleu.* — Pourquoi attendre à demain? Allons-nous-en souper.

DOMINO NOIR, *au baron Ephraïm.* — Un mot seulement... Madame permettra... c'est dans votre intérêt à tous deux. *(Le tire à part.)* Gare dessous! Il y a à deux pas un colonel de hussards qui a éventé la mèche. Mon vieux Léo, si tu t'en vas bras dessus bras dessous avec ton domino bleu, je vois d'ici un financier cloué d'un coup d'épée comme un hibou à la porte d'une grange.

BARON EPHRAÏM, *abruti.* — Saperlotte! je ne savais pas ça, moi...

DOMINO NOIR. — Plaque-la pour ce soir... ça pourra repiquer.

BARON EPHRAÏM. — Il me semble que je te connais.

DOMINO NOIR. — Un peu... mais pas de noms propres... Défilons-nous vivement. Je t'emballe.

Elle l'entraîne au nez du domino bleu à ceinture rose, qui n'y comprend rien. M. de Montjoye va pour accoster le domino bleu, puis

croyant apercevoir de loin un domino blanc à ceinture mauve, fait demi-tour dans cette direction. Le domino bleu l'intercepte.

DOMINO BLEU. — Eh ! marquis, après quelle bonne fortune courez-vous si vite?

M. DE MONTJOYE, *embêté*. — Je suis arrivé, puisque je vous trouve.

DOMINO BLEU. — Savez-vous seulement qui je suis?

M. DE MONTJOYE, *imitant l'accent*. — *I guess*.

DOMINO BLEU. — *All right*. Alors viens souper.

M. DE MONTJOYE. — Impossible.

DOMINO BLEU. — Il y a une femme là-dessous.

M. DE MONTJOYE. — Une affaire d'honneur... comme témoin... du moins pour le moment. Voulez-vous de moi demain à cinq heures?

DOMINO BLEU. — Non, j'ai ma couturière.

M. DE MONTJOYE, *ironique*. — Ou votre ban-

quier... *(En homme pressé de s'en aller.)* Eh bien! après-demain.

Réapparition du domino blanc avec Fitzgérald. Il file à leur suite comme un dard.

. . . . . .

DOMINO BLANC, *à Fitzgérald.* — C'est bien compris? Allez, venez, foisonnez... causez avec M. de Montjoye. Moi je vais circuler de mon côté. Vous ne me connaissez plus. Dans une demi-heure je saute en fiacre. Et surtout ne disparaissez qu'un bon moment après moi. Assez, nous sommes guettés.

Il s'engouffre dans le salon Empire. Elle se perd dans le salon Louis XV. M. de Montjoye lui emboîte le pas. En passant à côté du domino bleu, planté comme un fagot sur le palier :

DOMINO BLANC, *à domino bleu.* — Plus rien à faire ici, belle Ariane. Entre le soldat qui vous est cher et le financier qui vous veut du bien, il y en aura bien un qui tout à l'heure ira vous

demander un cocktail. Rentrez chez vous et attendez sous l'orme. C'est un conseil d'amie... Bonne chance!

. . . . . .

Sortie du vestiaire. Un domino noir à ceinture orange à un domino blanc à ceinture mauve :

« Voici sa clef. Répandez-vous dans les salons pendant une demi-heure. M. de Montjoye ne vous quittera pas d'une semelle. En partant, jetez très haut l'adresse au cocher. Adieu et merci. »

Le domino blanc remonte. M. de Montjoye reprend sa filature.

Domino noir, *à M. de Montjoye*. — Plus rien à craindre du côté du domino bleu... Ne lâchez pas le blanc... Bonne nuit.

Disparition du domino noir.

. . . . . .

Sur le trottoir.

DOMINO BLANC, *sa pelisse ouverte pour qu'on n'en ignore.* — Chasseur!... Voiture libre.

M. DE MONTJOYE, *yeux de chat sauvage.* — Voulez-vous me permettre de vous mettre en voiture? *(Il lui offre la main.)*

DOMINO BLANC. — Avec plaisir. *(Elle monte, tire vivement la portière. Avec éclat.)* 33, rue de Bassano... Bon train.

M. DE MONTJOYE, *pétrifié.* — !!!

. . . . . .

Rue François Ier. Régine, au lit, consulte le petit cartel de chevet.

« Deux heures... Qu'est-ce qu'il fait donc? Il ne peut pas rentrer à Saint-Germain... Est-ce qu'il serait allé rue de Bassano?... Diable, c'est que Fitz pourrait le prendre de travers et cela compliquerait les choses... Non, il est trop homme de goût pour risquer l'esclandre. A moins qu'il ne soit rue de Courcelles... Ah! mais, c'est moi alors qui la trouverais mau-

vaise... *(Bruit de portes.)* Le voici. » *(Elle s'endort du sommeil de l'innocence.)*

M. DE MONTJOYE, *à la lueur combinée de son bougeoir et de la lampe de nuit, perçoit la silhouette de sa femme.* — !!!

RÉGINE, *vague.* — Hein?... Quoi?... Ah! c'est vous... Quelle heure est-il?

M. DE MONTJOYE, *tellement ahuri qu'il en est furieux.* — Qu'est-ce que vous faites ici?

RÉGINE. — Comment, ce que je fais? Je dors... Ah! oui, c'est juste, vous ne savez pas. Figurez-vous que j'ai manqué mon train pour Fontainebleau. Alors j'ai dîné avec mon père, et je me suis couchée de bonne heure. Comme cela je suis toute portée pour partir dès l'aurore. Et vous-même, monsieur, d'où sortez-vous si beau? Est-ce que c'est une tenue de manœuvre d'embarquement en chemin de fer?... Guy, vous me trompez!... Ah! j'y suis... Vous venez de la redoute des Tuberculeux.

M. DE MONTJOYE, *abruti.* — La manœuvre

a fini plus tôt que je ne pensais... et je suis allé y passer un moment.

RÉGINE. — Voyez-vous, ce sournois... Amusante, l'orgie à la tour de Nesle?

M. DE MONTJOYE. — Lugubre.

RÉGINE. — Hum!... Bien sûr? Je ne sais pourquoi j'avais comme une idée que vous vous décideriez au dernier moment, et j'avais chargé Renée de la Linotière de vous intriguer. L'avez-vous reconnue?

M. DE MONTJOYE, *frappé d'une lueur subite.* — Domino noir à ceinture orange, n'est-ce pas?... Ce ne pouvait être qu'elle, puisque je l'ai prise pour une cocotte.

RÉGINE, *riant en dedans.* — Attrape!

M. DE MONTJOYE, *avec des intentions.* — J'ai été intrigué aussi par un domino blanc à ceinture mauve.

RÉGINE. — Eh bien! mais, vous ne vous êtes pas ennuyé. Et que vous a dit ce domino blanc?...

Pardon, je suis indiscrète. Vous n'avez pas idée de qui c'était?

M. DE MONTJOYE. — J'en ai eu une... Mais il est évident que ce n'est pas la bonne. Du moins, à présent cela me paraît improbable.

RÉGINE. — Blanche Leslie, peut-être?

M. DE MONTJOYE. — Du tout : elle était en bleu... bleu ciel.

RÉGINE. — Avec une ceinture rose.

M. DE MONTJOYE. — Comment le savez-vous?

RÉGINE. — On a sa petite police... Mais elle est bien capable d'avoir fait un changement de domino au vestiaire.

M. DE MONTJOYE. — Pourquoi faire?

RÉGINE. — Pour mieux vous tromper, mon enfant... Et Fitz, beaucoup de succès?

M. DE MONTJOYE. — Vous n'ignorez pas que le domino blanc est allé souper chez lui.

RÉGINE. — Comment le saurais-je?... Oh! et ce pauvre Ephraïm, alors.

M. DE MONTJOYE. — Ephraïm?...

RÉGINE. — Oui, le baron Léopold. Vous ne savez pas cela? Qu'est-ce que vous savez donc? Il a appris que Blanche est dans les dettes jusqu'au cou et il a jugé le moment opportun pour se faire présenter. Vous ne trouvez pas que c'est drôle?

M. DE MONTJOYE, *sans conviction.* — Très drôle... Seulement je vous répète que le domino blanc n'était pas Mme Leslie. Elle avait plutôt votre taille.

RÉGINE. — Il n'y a pas tant de différence.

M. DE MONTJOYE. — Bien moins en chair.

RÉGINE. — Je vois que vous y avez regardé de près... Cruelle énigme! Mais qu'est-ce que cela peut vous faire?

M. DE MONTJOYE, *hors de lui.* — Comment, ce que cela peut me faire? *(Frappé de l'idée que, quoi qu'il en soit, ce n'est pas sa femme qui est à souper chez Fitz. Subitement calmé.)* Cela ne me fait rien du tout... Que voulez-vous que ce cela me fasse?

(Il se doute qu'elle se moque de lui et a très chaud.)

RÉGINE. — Il est des heures indues et je tombe de sommeil. Si vous vous couchiez. Autant dire tout de suite que je n'aurai pas le courage de me lever à six heures. Zut pour les Chasselas... je télégraphierai... Vous me croirez si vous voulez, mais j'aime mieux être dans mon lit qu'à souper aux Tuberculeux, ou ailleurs.

M. DE MONTJOYE, *avec élan.* — Et moi donc!...

. . . . . .

Le lendemain, paquet de petits bleus.

A madame Leslie.

« Aux regrets, madame, d'avoir à m'excuser pour demain, me trouvant retenu par un service inopiné. Je crains que cela ne recule de beaucoup l'honneur de vous faire ma cour, car je pars sous peu avec Mme de Montjoye pour passer quelques jours à la campagne, après quoi je

serai en proie à l'inspection générale, puis aux grandes manœuvres, qui me conduiront jusqu'à mon congé d'automne. Je mets à vos pieds l'hommage de mon respectueux dévouement. — MONTJOYE. »

Au baron Léopold Ephraïm.

« Cher baron, que signifie ce lapin? Ne vous seriez-vous pas tenu pour suffisamment invité? Venez donc m'apporter vos excuses à cinq heures. Vous me trouverez seule, et nous pourrons causer affaires. — BLANCHE LESLIE. »

A Monsieur Georges Daurac.

« Mon gros chéri, il ne faut pas m'en vouloir. C'est bien ta faute. Pourquoi n'as-tu jamais voulu m'emmener sur un yacht, comme j'en mourais d'envie? J'en trouve l'occasion et je l'empoigne par sa mèche. Ça s'est manigancé hier à la re-

doute des Tuberculeux. Vrai, ça me fait de la peine de te plaquer comme ca, mais la *Green-Erin* chauffe et je n'ai que le temps de te dire adieu. Quand même, ta bonne camarade. — Françoise de Marignan. »

A Monsieur Patrice Fitzgérald.

« J'ai idée que vous ne vous êtes pas ennuyé cette nuit, après tout. Juste rémunération du service que vous m'avez rendu sans le vouloir. Et à propos, puisque votre pari est perdu et que personne, je crois, n'avait tenu les cinquante louis, envoyez-les-moi donc pour l'œuvre des Tuberculeux. Votre bonne action sera complète. Merci d'avance, et tous mes vœux. — Sylveréal Montjoye. »

XIV

A Montjoye, le congé d'après les grandes manœuvres. Ma belle-mère a joui une quinzaine de notre agréable compagnie, puis est allée en visite chez sa fille, dans le Morvan. Charmante, ma belle-mère, et cela n'est point pour surprendre, étant la mère de son fils. Que tant de gens qui ne sont pas commis voyageurs s'obstinent à cette scie vaudevillesque des belles-mères, voilà qui donne une riche idée de la bêtise de nos soi-disant semblables, de leur vulgarité, de leur

moutonnerie surtout, car personne n'en pense un mot. Que celui ou celle que vous épousez soit aimable, il y a gros à parier qu'il ou elle possède une mère assortie.

Dans la bonne compagnie d'ailleurs, les joies de la famille ne consistant pas, comme au faubourg Saint-Denis, en un collage agrémenté de chipotages, on s'aime plus ou moins, mais on est courtois et discret, et pour vivre en mauvaise intelligence il faudrait avoir un caractère singulièrement biscornu.

Mais avec ma belle-mère il y a plus que cela. A l'œil on me croit plutôt moderne, et je le suis si on veut. Elle, au contraire, est de plusieurs générations en arrière de la sienne. Et cependant, sur une foule de points nous nous entendons à merveille. C'est que, sans en avoir l'air, à prendre les choses par un certain bout, moi aussi je suis très d'autrefois, du bon vieux temps où on n'était pas embourbé dans le bourgeoisisme, embrouillardé d'ibsénisme ou empoi-

sonné de boulevardisme, où l'esprit était fait non de cheveux coupés en seize ou de pétarades de cocasseries, mais de bon sens habillé d'élégance, où on voyait les choses comme elles sont et les appelait par leur nom, où on était immoral mais non pourri, raffiné sans déliquescence, où la vertu ne se croyait pas obligée d'être morose ni le vice d'être malpropre, où la légèreté n'était pas de la veulerie ni le sérieux de la cuistrerie, où les « honnêtes gens » enfin — autrement dit les gens chics — ne se commettaient pas avec les « espèces » — en langue moderne les mufles.

Elle prétend bien se scandaliser parfois de mes propos, mais c'est pour la forme. Et en nous laissant entre nous avec nos amis, pour dire des énormités, à ce qu'elle feint de croire, elle a tout simplement voulu me faire la politesse de me mettre chez moi.

La série actuelle, en effet, n'a pas sa langue dans sa poche : mon vieux flirt le prince Spada,

toujours ambassadeur des Deux-Siciles; lady Chandos, notre cher psychologue Claude Larbalestrier, son favori du moment — j'ignore jusqu'à quel point et ne veux pas le savoir. D'ailleurs entre deux curieux et deux artificiels comme eux, l'un par état, l'autre en amateur, cela a si peu d'importance. Enfin mon père et Mme de Joyeuse.

Hein! vous dites?... Et puis après? Mme de Joyeuse est une vieille amie à lui, que je connais depuis ma toute petite jeunesse et pour qui j'ai un véritable attachement. Vieille amie... Ce mot à deux fins est si commode. En lui donnant cinquante printemps, je suis plutôt parcimonieuse; mais telle quelle, plus agréable encore à regarder que tant d'autres de beaucoup ses cadettes, portant beau, ne se lâchant pas d'un cran, ayant graduellement enrayé, puis dételé, non abdiqué cependant, et qui jusqu'à son dernier soupir demeurera sur le pont, sans aucune velléité de se faire ermite. Quand je les vois tous

deux faisant doucement leur promenade sentimentale dans une allée du parc, avec un air de dire : « Si nous semblons de vieux amoureux, n'y voyez pas de mal — à nos âges ce n'est plus que du souvenir, » je trouve cela gentil comme tout.

Dès que j'ai été en âge de comprendre que les sentiments de mon père pour Mme de Joyeuse n'avaient rien de commun avec ceux qu'il ressentait pour ma tante Hortense, je leur ai donné ma bénédiction de bon cœur. Est-ce que cela ne valait pas mieux pour moi que s'il s'était remarié? Ce n'est pas que j'aie non plus le préjugé de ces belles-mères-là. Mais enfin, il m'a été autrement agréable de me trouver, aussitôt que j'ai eu toutes mes dents, la raison sociale de la maison, que de m'asseoir au bout de la table jusqu'à mon tardif mariage. Et ne dois-je pas de la reconnaissance à cette aimable femme pour l'avoir rendu heureux?

Sans compter que, quand il était là, il n'était

pas ailleurs, et que c'est plus propre d'être embrassée par son père sortant du boudoir d'une honneste dame, que de l'alcôve d'une professionnelle. Immoral?... C'est bien possible. J'ai cela dans le sang, et je m'y tiens, m'étant aperçue depuis longtemps que mon immoralité est plus honnête que la morale.

Une vieille habitude française que Guy aime beaucoup est, le dîner fini, les domestiques renvoyés, de rester à bavarder les coudes sur la table, en picorant du raisin, grignotant des bonbons, sirotant des *brandy and soda* et grillant des cigarettes. On évite cette brusque tombée du thermomètre de la conversation, que provoque le déplacement, et on a l'illusion d'un souper, par excellence le repas où l'on cause. A la campagne, gardant le billard pour après déjeuner, nous nous en donnons à cœur-joie de cette flânerie digestive, et les hommes du relais actuel étant des chasseurs tièdes, on n'a jamais sommeil.

Ce soir-là vient sur la nappe le drame conjugal de Biarritz, le gros potin de la semaine.

M. DE MONTJOYE. — Il n'y a pas deux mots qui servent : ce monsieur est un assassin.

Mme DE JOYEUSE. — Dans une bouche de mari, voilà une belle parole.

M. DE MONTJOYE. — Entendons-nous. Sous couleur de querelle de jeu ou autre, M. Vicar serait allé sur le terrain et aurait tué l'amant de sa femme, je dirais : tant pis pour ce pauvre Frelon. Il a joué une partie, il l'a perdue — c'est du *fair play* et un galant homme doit être beau joueur. Mais cette besogne de boucher sur un homme sans défense... c'est le fait d'un goujat.

L'AMIRAL DE SYLVERÉAL. — Quelle chevalerie attendre d'un Yankee?

LE PRINCE SPADA. — Entre l'américanisme et le rastaquouérisme, la juiverie et la démocratie, nos pauvres vieilles races latines en seront bientôt là.

LADY CHANDOS. — J'ai honte d'appartenir

à une nation aussi positive, mais dans les idées de John Bull, s'exposer à être occis quand on est déjà autre chose, c'est aggraver singulièrement sa disgrâce.

M. DE MONTJOYE, *un peu fat.* — On est... ce que vous dites parce qu'on n'a pas su se faire aimer, et ce n'est pas le moyen d'y parvenir qu'avoir peur d'un trou à la peau. Est-ce qu'on s'érige en justicier de l'amant de sa maîtresse? Si elle en vaut la peine, on la dispute à armes loyales et au risque de sa vie. Ne peut-on faire à sa femme autant d'honneur?

L'AMIRAL. — Qui aurait cru ce brave Georges Daurac capable d'un pareil exploit? Quand il s'est empoigné au cercle avec Fitzgérald à propos de politique, c'était pour lui avoir soufflé Françoise de Marignan.

LE PRINCE SPADA. — Dommage que cette estocade ait été gaspillée pour une drôlesse.

CLAUDE LARBALESTRIER. — N'importe, le geste est beau.

LADY CHANDOS, *qui aime la force.* — Et il peut donner la femme au vainqueur.

Mme DE JOYEUSE, *sentimentale.* — A moins qu'elle aille s'asseoir au chevet du vaincu.

L'AMIRAL. — C'est ce qu'a fait Marignan. Elle est bonne fille, au fond.

CLAUDE LARBALESTRIER. — Et surtout, s'étant déjà payé de fortes tranches de Geojotte et tenant Fitz, qui est de bonne prise, elle avait intérêt à ne pas lâcher le morceau. Elle le mène d'un train sévère.

RÉGINE, *étourdiment.* — Pauvre Fitz!... j'en ai presque remords.

TOUS. — ???

RÉGINE. — Guy sait ce que je veux dire.

M. DE MONTJOYE. — Oui... Il avait le bon goût de faire fort la cour à ma femme, et c'est sans doute le désespoir où j'ose me flatter qu'elle a réduit ses feux...

L'AMIRAL. — Bah! il faut bien que tout le monde vive... et comme de cette affaire-là

Geojotte se marie, il y en a même pour la morale.

CLAUDE LARBALESTRIER. — Cela s'appelle déshabiller saint Pierre pour habiller saint Paul.

RÉGINE. — Le terre-neuve sans le vouloir, fable.

M. DE MONTJOYE, *répondant à quelque chose qui a été dit à l'autre bout de la table.* — L'honneur d'un mari? Ah! laissez-moi rire. Nous avions autrefois des raffinés d'honneur qui allaient sur le pré parce qu'on avait regardé de trop près celle qu'ils aimaient. C'était façon de rompre une lance pour de beaux yeux, qui vous avait une jolie allure fracasse. Qu'a de commun avec cela, je vous prie, cette idée saugrenue et bourgeoise de mettre son honneur dans son alcôve, et, le cas échéant, de se réhabiliter par l'acte héroïque de laver son linge sale *coram populo*? Si une femme est fidèle, c'est tout profit pour son mari...

RÉGINE. — Et pour elle aussi, au fond... Cela simplifie tellement.

M. DE MONTJOYE. — Je ne le fais pas dire à Régine... Mais il est bien plus utile à l'honneur de la maison qu'elle soit loyale, secrète, véritable, dévouée, brave et fière, autant de vertus, au pluriel, dont sont trop souvent dénuées les femmes qui ont de la vertu, au singulier.

LE PRINCE SPADA. — Comment en effet un mari serait-il déshonoré par ce qui ne déshonore pas sa femme? Car oserait-on soutenir qu'entre gens bien élevés aucune ait jamais souffert dans sa considération d'être d'humeur galante?

Mme DE JOYEUSE *et* LADY CHANDOS. — *Gestes de dénégation vifs et animés.*

M. DE MONTJOYE, *s'échauffant.* — L'honneur?... C'est la pleutrerie de notre temps qui, ne sachant plus où il est, l'a repêché sous cette forme ridicule. Parbleu! il est évident que si ma femme volait au *Bon Marché,* quelque chose de fâcheux en rejaillirait sur moi. Mais si elle

me trompait — ce qui est moins invraisemblable...

RÉGINE. — Merci de cet hommage.

M. DE MONTJOYE. — ... celui qui en tiendrait ma personne ou mon nom pour moins honorables n'aurait qu'à venir me le dire, et je réponds qu'il ne le répéterait pas. *(Avec sa moustache qui flambe, il a un air de tigre apprivoisé qui me donne envie de l'embrasser à travers la table.)*

L'AMIRAL. — Pourquoi, mon cher ami, cette hypothèse désobligeante pour vous, et contre laquelle je rougis pour mon sang que Régine ait omis de protester? Fût-il jamais mari plus trompé que votre ancien patron le général de Bellallure? Et je ne sache pas qu'il se soit trouvé quelqu'un d'assez hardi pour seulement en sourire.

Mme DE JOYEUSE. — A dire le vrai, il s'est séparé.

M. DE MONTJOYE. — Parce que la comtesse était beaucoup trop riche, et aussi que ses fa-

veurs ont été si haut placées, qu'il aurait pu encourir le soupçon d'être entretenu sous forme d'avancement. Mais, quoique de complexion peu pacifique, étant homme d'esprit, il n'a tué personne... ou s'il a cherché des querelles, c'est aux impertinents qui se mêlaient de ce qui ne les regardait point.

LE PRINCE SPADA. — Votre père, marquis, le disait un jour : « N'est pas cocu qui veut. »

CLAUDE LARBALESTRIER, *bas à Mme de Montjoye.* — Il s'y connaissait.

RÉGINE, *de même.* — Faites-moi le plaisir de vous taire. La pratique n'est pas toujours à la hauteur de la théorie, et Guy pourrait bien prendre par le mauvais bout votre aimable plaisanterie.

M. DE MONTJOYE. — C'est assurément un honneur qu'on fait à un mari de convoiter sa femme. A lui de savoir la garder, et que les maladroits cessent de nous rebattre les oreilles de leurs accidents d'alcôve.

CLAUDE LARBALESTRIER. — Ah! non, alors... Ce serait un coup mortel porté à la littérature.

M. DE MONTJOYE. — Ne croyez-vous pas qu'on en pourrait beaucoup supprimer sans inconvénients?

CLAUDE LARBALESTRIER. — C'est mon avis... celle de mes confrères.

M. DE MONTJOYE. Je l'entendais ainsi. *(Légèrement impertinent.)* Encore faut-il bien qu'on écrive des histoires pour lire en chemin de fer. *(Pan! sur la tête, les psychologues.)* Mais dans la réalité, il est parfaitement indécent d'occuper le public de ces petites affaires essentiellement intimes. Quand nous étions trompés par nos maîtresses, allions-nous le crier sur les toits?

RÉGINE. — Guy, je vous prie d'insister sur cet imparfait.

CLAUDE LARBALESTRIER, *bas à lady Chandos.* — A propos, vous savez que le baron Léopold a pris la place toute chaude chez la belle Leslie.

LADY CHANDOS. — Cela a dû lui coûter un bon chèque.

RÉGINE. — Vous dites?

CLAUDE LARBALESTRIER. — C'est une parenthèse.

RÉGINE. — Fermez-la plus vite que ça... Je pourrais entendre.

M. DE MONTJOYE, *suivant son idée.* — Tout cela ne vaut pas le bruit qu'on en mène. En amour comme en guerre, un revers n'a jamais terni la valeur de personne... Dormir à poings fermés sur l'oreiller conjugal est d'un sot ou d'un fat. Et quand elle n'est pas trop meurtrière, une forte alerte a du bon : elle rend sage.

RÉGINE *regarde son mari, et pendant un instant n'est pas du tout à la conversation.*

. . . . . .

Mme DE JOYEUSE, *qui depuis quinze ans est séparée.* — Il y aura toujours pour compliquer les choses la fâcheuse question du partage.

CLAUDE LARBALESTRIER. — Bah! les

femmes les plus chères sont celles qui se fractionnent le plus.

Mme DE JOYEUSE. — Qui vous parle de celles-là ? Nous nous en tenons aux honnêtes femmes.

CLAUDE LARBALESTRIER. — Vous voulez dire aux femmes du monde qui n'ont qu'un amant à la fois.

M. DE MONTJOYE. — Un mari n'a qu'à voir clair dans ses affaires. Être trompé est une périphrase qui ne signifie pas être dupé. S'il tient à sa femme, qu'il la reprenne, sinon qu'il la laisse. Cela n'empêche pas de rester bons amis.

RÉGINE. — Vous allez me trouver vieux jeu — pour cette fois seulement. Mais de ce qu'elle a beaucoup servi, l'objection n'en tient pas moins bon... Ce sont ces polissons d'enfants qui surgissent de façon si inopportune, et sans se soucier du tout de qui est l'auteur de leurs jours. Moi, je vois cela à un point de vue de probité.

CLAUDE LARBALESTRIER. — Laissez donc...

Celui que le mari préfère est toujours le portrait de son meilleur ami.

Mme DE JOYEUSE, *qui ne m'a jamais donné de petit frère.* — On n'a qu'à ne pas faire de maladresse.

M. DE MONTJOYE, *qui en dit plus qu'il n'en pense.* — Ma grand'tante de Château-Galland ne savait pas bien au juste lesquels de ses enfants étaient de son mari...

LADY CHANDOS, *du ton d'une personne qui sait de quoi elle parle.* — Avec cela qu'on peut s'y tromper!...

M. DE MONTJOYE. — Enfin elle ne voulait rien savoir... leur père non plus d'ailleurs. L'essentiel c'est qu'ils ont tous été beaux et bien faits. Ils ont foisonné copieusement, et au dernier Noël, la douairière a réuni à sa table trois générations, en tout quarante-deux descendants vivants et grouillants. Si feu mon grand-oncle, qui était d'excellente compagnie, avait pris les choses bourgeoisement au tragique, c'eût été un beau clan dispersé. Il n'est pire calamité

dans une famille qu'un mari fâcheux. N'y a-t-il donc qu'une femme au monde, pour prendre le ciel et la terre à témoin de votre malheur, parce que — ne l'aimant d'ailleurs pas plus que cela — vous vous apercevez à peine qu'elle en préfère un autre? Oui, mais c'est ma femme, clamez-vous... Eh bien! précisément... C'est parce qu'elle porte votre nom et qu'elle est la mère de vos enfants, lesquels sont vos enfants, quand même vous ne seriez pas leur père, que vous devriez ne pas crier si fort et ne vous point donner en pâture aux badauds.

Le prince Spada. — J'ai connu un vieux cynique qui prétendait que pas un prince romain ne descend de ses ancêtres. C'est sans doute exagéré, mais il doit y avoir du vrai, et nous ne nous en portons pas plus mal. A tout hasard, il est de première importance qu'une femme ne se mésallie pas en adultère.

Lady Chandos. — Il est positif que j'aurais pu faire un pair d'Angleterre sans mon

mari, et qu'il n'en pourra jamais faire sans moi.

CLAUDE LARBALESTRIER, *bas à Mme de Montjoye.* — Voilà un conditionnel qui nous rassure au moins sur l'héritier présomptif.

Mme DE JOYEUSE. — Mon cher amiral, vous devriez prier votre fille de les faire finir... Ils deviennent scandaleusement immoraux.

RÉGINE. — J'y pensais. Mais j'attendais d'avoir pu dire un mot de cette bonne guitare des fils littéraires, généralement ingénieurs vertueux, soldats ingénus ou chastes explorateurs, qu'un doute sur la vertu passée de leur mère jette dans les fureurs d'Oreste, comme si on insinuait qu'elle a séjourné à Saint-Lazare. De quoi se mêlent ces malappris, et qu'est-ce que cela peut bien leur faire?

CLAUDE LARBALESTRIER. — Cela ne se voit guère que dans les romans genre môssieur Georgeonnet.

LE PRINCE SPADA. — Dans la réalité, il y en a qui ont eu tout à y gagner. Votre petit sous-

lieutenant Georges Ephraïm, par exemple, sa mère aurait eu commerce avec des chrétiens, que cela ne m'étonnerait pas.

LADY CHANDOS, *avec intention.* — La baronne Léopold a dû être fort belle.

LE PRINCE SPADA, *négligemment.* — Oui... à l'époque où j'étais secrétaire à Vienne.

M. DE MONTJOYE. — Tout le monde n'a pas les mêmes motifs de se louer d'un croisement... mais il y en a d'autres. *(Un temps.)* Avez-vous remarqué dans le grand salon, à droite de la cheminée, le portrait d'un tout jeune mousquetaire? C'est mon bisaïeul, le marquis Philippe, dont le père, mestre de camp général des chevau-légers et cordon rouge, qui a été tué à Fontenoy, avait une extrêmement jolie femme. Regardez bien leur fils : vous lui trouverez une ressemblance criante avec Louis XV. Nous ne sommes pas sans en tirer quelque vanité.

RÉGINE. — La moralité — ou plutôt l'immoralité de tout ceci?

CLAUDE LARBALESTRIER. — C'est qu'on a bien tort de médire de l'adultère, qui est la soupape de sûreté du mariage.

M. DE MONTJOYE. — J'en ai une autre : c'est qu'un mari qui ne sait pas aimer sa femme n'a point le droit de trouver mauvais qu'elle se fasse aimer ailleurs.

RÉGINE. — Guy, faites bien attention à ce que vous dites... Il y a des témoins, et je les invoquerai à l'occasion.

M. DE MONTJOYE. — Traître qui s'en dédit. J'ajoute qu'en cas de mésaventure, jamais coups de revolver ni de papier timbré ne rendront héroïque un pauvre homme ou n'empêcheront un imbécile de l'être.

RÉGINE. — Pas plus qu'avoir une femme d'assez mauvais goût pour lui en préférer un autre ne fait qu'un homme charmant le soit moins. Et avant de lever la séance, je tiens à constater que ce soir l'emploi de psychologue a été tenu par un colonel de cavalerie.

CLAUDE LARBALESTRIER, *qui se serait bien passé de cette remarque.* — Psychologie un peu à la hussarde.

M. DE MONTJOYE, *hypocritement modeste.* — On fait ce qu'on peut... le sabre m'est plus familier que le scalpel, qui, dit-on, tient aujourd'hui lieu de plume. Toutefois notre ami me pardonnera d'émettre cette opinion, sans doute barbare, qu'à les moins embarbouiller de phrases, les choses seraient plus lucides.

CLAUDE LARBALESTRIER. — Mais nous ne tenons pas du tout à ce qu'elles le soient, car il ne nous resterait plus rien à dire.

M. DE MONTJOYE, *un peu condescendant.* — Pour ce qui est de vous, ce serait grand dommage. Et cependant j'imagine qu'avec votre esprit, si vous écriviez sur ces matières un livre fait d'une once de sens commun, cela vaudrait bien des débauches de sentimentalisme, et de réalisme, et d'idéalisme, et d'analysme, et de symbolisme, et de sophisme.

Claude Larbalestrier. — C'est à voir. Mais alors un tirage de luxe à trois cents exemplaires... Plus les choses sont simples, moins il y a de gens pour les comprendre.

. . . . . .

A ma connaissance, Guy n'avait pas encore tant parlé que ce soir-là. Je sais la source de cette éloquence. Il s'y est bien pris. C'est la cuistrerie des maris et leur infatuation qui font la moitié des sottises des femmes. A prendre le contre-pied, il a gagné ce cri du cœur :

« Toi, je ne te tromperai jamais. »

Moins que jamais à présent, en effet, ce ne serait pour mon plaisir. Quant au reste, je crois l'épreuve faite, et que sans imprudence je puis désarmer.

Achevé d'imprimer

le vingt avril mil huit cent quatre-vingt-seize

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

1.-3. — 2626.

09914